

DELLY

# Comme un conte de fées



BeQ

**Delly**

**Comme un conte de fées**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 279 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Comme un conte de fées**

# 1

– Gwennola, tes cheveux sont le soleil lui-même !

En parlant ainsi, Yvonne de Rosmandour se penchait vers son amie et effleurait du doigt la chevelure blond foncé, aux chauds reflets d'or, que frôlaient quelques rayons de la brûlante lumière d'été, tamisée par le feuillage de vieux et magnifiques tilleuls.

Gwennola se mit à rire, sans lever les yeux et sans interrompre le mouvement de son aiguille.

– Heureusement qu'ils ne répandent pas autour d'eux la même chaleur ! Quelle température de feu !

– Nous aurons de l'orage, dit Yvonne en levant son petit nez retroussé. Mais pas avant ce soir, d'après Amaury.

– Oh ! si tu crois sans réserve aux prédictions

d'Amaury ! répliqua gaiement Gwennola.

Elle venait d'achever le montage d'une petite manche et tournait vers Yvonne des yeux d'un bleu sombre, au regard profond et velouté. Des yeux admirables, qui auraient suffi à faire remarquer entre toutes Gwennola de Pendennek, même si elle n'avait pas possédé ce visage d'un pur ovale, ces traits délicats, ce teint d'une blancheur satinée que la chaleur nuançait en ce moment de rose.

– Oh ! sans réserve n'est pas le mot ! dit Yvonne avec un rire qui découvrait de fort jolies petites dents. Mais on croit volontiers ce que l'on désire, et je voudrais bien avoir le temps de finir mes plantations avant la pluie.

– Tu vas devenir une jardinière remarquable, Yvonne.

– Cela m'amuse beaucoup, et papa est très content de me donner des leçons. Mais notre potager et notre verger ne peuvent rivaliser avec les vôtres, pour la qualité des produits.

– Le sol et l'exposition de Kenendry sont

privilégiés.

– Certes. Mais il faut dire aussi que M. de Pendennek a une intelligence parfaite des soins à prendre, des améliorations à réaliser. Papa est infiniment reconnaissant de ses conseils qui l’ont tant aidé à mettre en valeur notre petite propriété. Cela augmente les revenus qui seraient un peu maigres.

– Si mon père n’avait pas eu l’énergie de repousser les vieux errements et de dédaigner les critiques, nous serions aujourd’hui dans la pauvreté.

– M. de Pendennek est un homme de tête et de cœur. Il vaut à lui seul plus que tous ces gens qui pensent que, par le seul fait d’appartenir à la noblesse, ils se trouveraient déçus s’ils s’adonnaient à un travail quelconque. Au lieu d’utiliser leurs facultés et de chercher à sortir de leur médiocrité intellectuelle ou matérielle, ils jugent préférable, s’ils sont appauvris, de mener une vie stupide et abrutissante dans leurs petites villes ou leurs gentilhommières, ou bien, s’ils ont conservé quelque fortune, de la gaspiller dans une

existence mondaine et futile, aussi sotte que l'autre.

Gwennola approuva, tout en pliant la petite robe terminée.

– Oui, il n'y en a encore que trop ainsi ! Cependant un certain nombre de châtelains font valoir eux-mêmes leurs terres, ce qui a été considéré de tous temps comme une occupation aristocratique. Mais mon père a donné un petit accroc à la tradition. Lui, le représentant d'une des plus anciennes familles de l'Armorique, s'est fait exclusivement « maraîcher ».

– « Le marquis maraîcher », comme l'appelaient au début quelques-uns de ces imbéciles, tels que les Karellec et les Ploellan.

– Il a laissé dire, il a poursuivi la réalisation de son plan avec l'aide de ma chère maman, qui a toujours été sa collaboratrice infatigable. Aujourd'hui nous en voyons les résultats. Notre vie matérielle est largement assurée ; Olivier aura sa position toute faite en poursuivant l'œuvre paternelle, Amaury a pu entrer à Polytechnique et Gwennolé entreprendre les hautes études



ecclésiastiques qui lui permettront de devenir un prêtre savant autant que pieux. Quant à Guy – sauf empêchements de santé –, il aura aussi tous les moyens de travailler pour l'École navale, son rêve.

– Et Gwennola, après avoir reçu une éducation soignée, sera pourvue d'une jolie dot. Mais, sans cela même, elle n'aurait pas manqué de faire un très beau mariage, car un prince serait à peine digne de toi, ma belle Gwen !

Et Yvonne, rieuse, mit un baiser sur le front de son amie.

– Un prince qui viendrait chercher « la petite maraîchère » parmi ses carottes et ses choux, riposta gaiement Gwennola dont les jolies mains souples et vives, d'une blancheur délicate, rassemblaient des morceaux d'étoffe.

– À propos, j'ai une nouvelle à t'apprendre ! C'est « la petite maraîchère » qui m'y fait penser, parce que ce surnom t'avait été donné par Nicole, au couvent. Elle était si jalouse de toi, la sotte..., de tes dons physiques, du succès de tes études, de l'affection que tu inspirais à toutes, maîtresses et

élèves ! Aussi ne laissait-elle passer aucune occasion de te vexer... ou de l'essayer, du moins, car fort heureusement ses petites méchancetés n'avaient pas beaucoup d'effet sur toi.

Gwennola eut un sourire nuancé de dédain.

– Non, je ne me suis jamais préoccupée de l'opinion de Nicole et de ses semblables. Nos idées sur bien des points sont trop opposées pour que nous arrivions jamais à nous comprendre... Et cette nouvelle ?

– Tu sais que ma tante d'Espeuven a perdu sa mère, cet hiver ? Il lui faut donc, cette année, renoncer au séjour qu'elle fait habituellement à Dinard. En outre, elle est fort souffrante et son médecin lui conseille de quitter momentanément Rennes, dont le climat ne lui convient pas. Voilà pourquoi elle a décidé de venir passer l'été à la Fougeraye et compte s'y installer dans trois ou quatre semaines. Nicole, qui me conte cela dans une lettre arrivée ce matin, se répand en plaintes au sujet de ce deuil qui la prive de ses distractions habituelles, de ses relations mondaines, et se demande comment elle pourra passer deux mois

dans « cette affreuse Fougeraye », où elle compte périr d'ennui. C'est aimable pour nous, n'est-ce pas ?

– Il est certain qu'avec ses habitudes elle ne pourra trouver grand plaisir près de nous. Je ne comprends pas que sa mère l'ait élevée de cette manière futile !

– Surtout avec une fortune aussi médiocre.

– Et quand même, une telle éducation ne peut qu'amollir, déformer une âme. De plus, elle ne lui procure pas le bonheur – bien au contraire.

– Enfin, me voilà avec l'agréable perspective de distraire cette oisive, cette ennuyée ! Puis j'ai reçu mission de faire aérer la Fougeraye, remettre le jardin en état. Tout ceci va me donner de l'occupation supplémentaire, dont je me serais bien passée. Mais j'oublie l'heure dans mon plaisir d'être près de toi, ma Gwen !

Yvonne se leva d'un bond, saisit un chapeau déposé sur une chaise, le posa sur les cheveux bruns crépelés qui entouraient un visage dont l'irrégularité de traits était compensée par une

grande fraîcheur et des yeux noirs expressifs où pétillaient l'esprit et la gaieté.

Gwennola quitta son siège et fit quelques pas pour jeter un coup d'œil sur le ciel. Puis elle se tourna vers son amie.

– J'ai envie de faire atteler la charrette et de te reconduire. Ensuite, je prendrai Guy au presbytère, car je crains qu'il ne s'attarde avec le neveu de M. le recteur et laisse venir l'orage.

– Oh ! la gentille idée ! Range vite ton ouvrage et partons, car je me suis vraiment un peu trop attardée.

– Va toujours en avant et dis à Joachim d'atteler, cela nous avancera un peu.

Yvonne s'éloigna d'une allure vive qui s'accordait bien avec sa petite personne mince, nerveuse, toujours en mouvement. Gwennola glissa rapidement dans un sac les objets nécessaires à son travail et enleva les brins de fil attachés au petit tablier de percale gris clair qui protégeait sa robe. Celle-ci, en batiste blanche à fines rayures roses, était fort simple ; mais elle

suffisait à parer cette beauté, en qui tout était harmonie, souple élégance, charme délicat et profond.

Gwennola passa autour de son poignet les cordons du sac et s'engagea dans une allée du parc au bout de laquelle apparaissait la masse grise, un peu lourde, du château de Kenendry. Elle gagna la cour des écuries, où un petit domestique en costume breton sortait en ce moment une charrette anglaise. À quelques pas de là, Yvonne causait avec un officier d'artillerie, mince jeune homme blond à la physionomie loyale et gaie, qui appuyait sa main à l'encolure d'un cheval bai.

– Amaury me rassure encore pour l'orage, Gwen ! dit Yvonne en voyant apparaître son amie. Il me déclare formellement qu'il ne pleuvra pas avant ce soir.

– J'en accepte l'augure, d'autant plus que cela m'arrangerait fort. Décidément, tu ne restes pas à dîner, Amaury ?

– Non, Gwen, il est plus raisonnable de ne pas abuser des facilités que me donne ce bon

capitaine Paumier. Très probablement, je reviendrai dimanche.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre et ajouta :

– Allons, il est vraiment temps de partir ! Au revoir, Yvonne. Si je viens dimanche, j'irai voir les plantations du commandant.

– Cela lui fera plaisir. Il s'adonne avec passion au jardinage, ce bon père.

– C'est une distraction fort salutaire, en même temps qu'un profit, ce qui n'est pas à dédaigner. Car nous ne sommes millionnaires ni les uns ni les autres, ajouta le jeune homme en riant.

– Non... et cela m'est égal. Je me trouve très bien avec notre petite aisance.

– La grande fortune ne me paraît enviable que pour faire beaucoup de bien, dit Gwennola dont les doigts fins caressaient les naseaux du cheval de son frère.

Amaury se pencha pour mettre un baiser sur son front.

– Tu es la sagesse même, chère sœur. Cette modération dans les désirs est d'ailleurs un des

éléments du bonheur et nous devons remercier nos parents de nous l'avoir enseignée. À bientôt donc... et bon succès à vos travaux de jardinière, Yvonne.

Il se mit en selle et s'éloigna, après avoir agité son képi pour saluer sa sœur et Yvonne.

À peine venait-il de disparaître qu'un jeune homme de haute taille et de vigoureuse carrure, vêtu de coutil clair, se montra sur le perron qui donnait de ce côté accès dans la vieille demeure. À la vue d'Yvonne, il enleva son large chapeau de paille et descendit vivement les degrés.

– J'arrive à temps pour vous dire bonjour !  
Gwennola vous emmène en voiture ?

Il serrait longuement la main qui lui était tendue.

– Oui, et elle ramènera Guy. Vous paraissez avoir bien chaud, mon pauvre Olivier !

Le visage aux traits énergiques était en effet empourpré, des gouttes de sueur perlaient sur le front haut.

– J'ai aidé les ouvriers au potager ; ils n'en

finissaient pas, aujourd'hui. Je suppose qu'ils éprouvaient l'effet de cette température étouffante.

– Avez-vous été content de votre rapport de primeurs, cette année ?

– Médiocrement. Il ne vaut pas celui de l'année dernière. À propos, Gwen, le domestique de l'Autrichien est venu tout à l'heure pour acheter des petits pois et s'informer si nous pourrions lui vendre des fleurs.

Yvonne dit vivement :

– Ah ! l'étranger qui a loué Ty-Glaz ? M. Wolf ? L'avez-vous vu ?

Olivier fit un signe négatif. Gwennola dit en riant :

– Yvonne l'a aperçu dimanche, à la messe de 6 heures, et m'en a fait une description fort enthousiaste.

– Oui, mon cher Olivier, c'est un homme tout à fait remarquable ! Papa, qui l'a vu aussi, est de cet avis. Il avait même commencé une phrase qui signifiait que ce jeune étranger possédait une



allure et des yeux à mettre le trouble dans les cœurs féminins des alentours. Mais il s'est arrêté en songeant probablement qu'il était inutile d'attirer là-dessus l'attention d'une jeune personne.

Un éclat de rire acheva la phrase. Mais la physionomie d'Olivier s'était considérablement assombrie.

– Qu'est-ce que cet individu ? D'où sort-il, et que vient-il faire ici ?

– Il s'occupe d'archéologie et d'ethnographie. Avant-hier il a été voir M. le recteur pour lui demander des leçons de langue bretonne. Notre bon pasteur dit qu'on ne peut voir d'homme mieux doué sous le rapport de l'intelligence à la fois profonde et brillante, en même temps que possédant plus de charme. Il cause admirablement, il montre une rare élévation de pensée...

– Quel phénix ! interrompit Olivier avec un petit rire sarcastique. Attendez au moins de le mieux connaître, avant de tant clamer votre admiration, car ce bel inconnu n'est peut-être

qu'un vulgaire aventurier.

Yvonne eut un geste de vive protestation.

– Un aventurier !... vulgaire, encore. Oh ! vous n'auriez pas cette idée si seulement vous l'aviez aperçu ! Rien n'égale sa distinction, vous vous en convaincrez d'un coup d'œil. Et quelle allure !... quelle élégance discrète, à faire hurler de jalousie ce pauvre Pierre de Sobrans !

– Enfin, nous verrons ! dit Olivier avec un léger mouvement d'épaules, tandis que se contractait un peu son visage brun. Le mieux est de nous tenir sur la réserve à l'égard d'un homme dont nous ne connaissons rien, qui tombe un beau jour dans le pays, loue ce petit logis, s'y installe avec un domestique...

– Il a énormément de style, le domestique. Et la mère Le Louec, qui est engagée pour faire les nettoyages à Ty-Glaz, raconte que c'est bien joli là-dedans. Cet étranger doit être riche. Il a un cheval de selle admirable et papa dit qu'il le monte de façon à faire pâmer d'envie les meilleurs cavaliers du pays.

Gwennola fit observer :

– Si ce M. Wolf est seul, il lui suffit d’une large aisance pour se donner ces quelques satisfactions qui, après tout, ne constituent pas un train de vie très luxueux, pour lequel Ty-Glaz serait d’ailleurs un cadre assez modeste.

Olivier approuva :

– Tu as raison, Gwen. Mais Yvonne s’exalte... elle se laisse prendre aux racontars que les gens du pays ne manquent pas naturellement de faire au sujet de cet étranger. Ne nous occupons donc pas de celui-ci, qui nous importe après tout fort peu.

– Libre à vous ! Mais moi, il m’intéresse beaucoup, riposta Yvonne en glissant un coup d’œil malicieux vers le jeune homme.

Olivier fronça légèrement les sourcils et s’approcha de la charrette anglaise pour adresser une observation au domestique. Gwennola ayant mis un chapeau et passé un léger vêtement, le petit équipage, conduit par elle, quittait quelques instants après le château. Il s’engagea sur la route

qui conduisait de Kenendry au bourg de Sermor. Bien qu'elle fût bordée de chaque côté par des taillis feuillus et frais, la chaleur y était accablante sous ce ciel d'orage.

– Heureusement que nous pouvons prendre le raccourci ! dit Yvonne quand la voiture tourna sous bois, dans un sentier. Quelle chance de ne plus sentir cet affreux soleil sur nos pauvres têtes !

La charrette roulait sans bruit sur le sol herbeux. Entre des arbres apparut un instant une petite maison couverte de lierre. Les sons d'un piano arrivèrent aux oreilles des jeunes filles.

– C'est l'Autrichien qui joue, sans doute, dit Yvonne. Il a un piano à queue, Jeanne-Marie l'a vu transporter. Très probablement il compte faire ici un assez long séjour, du moment qu'il s'installe de cette manière. Mais il faut avoir des goûts de solitaire, de misanthrope pour se loger ainsi dans ce triste Ty-Glaz.

– C'est une demeure agréable pendant l'été. Si ce jeune homme est un travailleur, un savant, il se suffit sans doute à lui-même et juge préférable de

se trouver délivré de tout gênant voisinage. Mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit porté à la misanthropie.

– Ni qu'il ait quelque chose à cacher, comme ne manqueront pas de l'insinuer quelques bonnes âmes. Car cet étranger si peu banal va faire sensation dans le pays, et même s'il se tient sur la réserve, comme semble le faire prévoir sa mine quelque peu hautaine, il sera l'objet de commentaires plus ou moins bienveillants.

– Tu pourrais dire « surtout » s'il se tient sur la réserve, ajouta Gwennola. Ceci est une chose que les curieux et les bavards ne pardonnent guère.

– L'horrible engeance ! Mais, après tout, rien ne nous dit que ce M. Wolf ne cherchera pas, au bout d'un peu de temps, à se faire quelques relations dans le pays. Vraiment, il serait dommage qu'un jeune homme si bien vécu en sauvage !

Dix minutes plus tard, la voiture quittait le sentier et se retrouvait sur la route. Bientôt apparurent les premières maisons du bourg. Devant l'une d'elles, garnie de clématites mauves

et précédée d'un parterre fleuri, Gwennola arrêta son petit équipage et Yvonne sauta à terre.

– Me voilà à bon port. Tu n'entres pas, chérie ?

– Non, je ne veux pas me retarder, car ce temps m'inquiète, en dépit des assurances de notre prophète. À demain, Yvonnette ; je viendrai te dire un petit bonjour en sortant de la messe.

Les jeunes filles s'embrassèrent affectueusement, puis Gwennola fit repartir son cheval pour l'arrêter à nouveau peu après devant le presbytère dont la bâtisse grise était collée à la vieille église dominée par son fin clocher.

M<sup>lle</sup> de Pendennek descendit, attacha les guides à un anneau scellé au mur et fit retomber le marteau de la porte.

Le vantail s'entrouvrit, laissant apparaître une tête de vieille femme portant la coiffe d'Auray.

– Ah ! mademoiselle Gwennola !

Un sourire plissait la face flétrie. D'un geste empressé, la servante ouvrit toute grande la porte que franchit Gwennola.

– M. Guy est-il au jardin, Marie-Louise ?

– Oui, mademoiselle. Il joue avec Conan. Faut-il que j’aille le chercher ?

– Non, j’y vais, ne vous dérangez pas, répondit Gwennola avec un sourire amical.

Au bout du vestibule dallé de pierre usée, une porte ouvrait sur le jardin garni de plates-bandes bordées de buis et plantées d’arbres fruitiers. Un bruit de voix guida la jeune fille vers un large espace sablé où deux garçonnetts jouaient aux billes, tandis qu’à quelques pas d’eux se promenait de long en large, lisant son bréviaire, un prêtre d’une cinquantaine d’années, petit, robuste, de physionomie calme et bienveillante.

– Voilà M<sup>lle</sup> Gwennola, dit-il en refermant le livre sur son pouce. Guy comptait bien un peu que sa grande sœur viendrait le chercher.

– Le temps est si lourd que j’ai craint de le voir fatigué par ce trajet fait à pied, d’autant plus qu’il a souffert de la tête ce matin.

Les deux enfants, laissant là leur jeu, venaient à Gwennola. La jeune fille tendit à l’un d’eux,

petit brun aux joues rebondies, sa main blanche dans laquelle il mit avec empressement de gros petits doigts rouges.

– Bonjour, Conan. Vous êtes-vous bien amusé avec Guy ?

– Oui, mademoiselle, mais tranquillement, parce qu’il avait trop chaud.

D’un geste plein de tendre douceur, Gwennola attira contre elle l’autre enfant, un frêle garçonnet dont le visage un peu pâle était éclairé par de grands yeux bleus intelligents et pensifs.

– Souffres-tu encore de la tête, mon Guy ?

– Cela m’a repris un peu tout à l’heure. Je suis content que tu sois venue avec la voiture, Gwen.

– S’il fait demain une température semblable, j’irai vous donner votre leçon à Kenendry, dit le recteur.

– Certes non ! protesta Gwennola. Je vous l’amènerai en voiture, monsieur le recteur. Va chercher ton chapeau, Guy, et dépêchons-nous de partir, car le temps est vraiment menaçant.

Le prêtre leva les yeux vers le ciel. Il était



encore bleu au-dessus du presbytère, mais, vers l'ouest, s'amoncelaient des nuées sombres aux reflets cuivrés.

– Vous aurez le temps d'atteindre Kenendry. Avez-vous des nouvelles de Gwennolé ?

– Oui, maman a reçu une lettre ce matin. Comme il est un peu fatigué, on l'oblige à prendre du repos, ce dont nous sommes enchantés, car il travaille trop.

– Une belle intelligence... et, plus encore, une belle âme. M. et M<sup>me</sup> de Pendennek sont privilégiés dans leurs enfants. Et Olivier, toujours occupé, toujours vaillant ?

En causant, le prêtre et Gwennola revenaient vers la maison. Conan marchait près de M<sup>lle</sup> de Pendennek, les yeux levés sur elle avec une expression d'extase. Le jeune neveu du recteur de Sermor était l'un des grands admirateurs de Gwennola, qui, d'ailleurs, possédait l'affection enthousiaste de tous les bambins du bourg, comme celle des déshérités du pays. Les uns et les autres étaient pris au charme de cette beauté radieuse et pure, de cette âme en

qui vivaient la plus délicate bonté, la plus ingénieuse charité. La fille du châtelain de Kenendry était réellement une sorte de petite reine, ici, et bien peu échappaient à son radieux prestige.

## 2

Guy s'était un peu attardé pour chercher son chapeau oublié dans une pièce du presbytère. Toutefois, le ciel ne paraissait pas plus menaçant quand le frère et la sœur montèrent dans la petite charrette. Mais comme celle-ci atteignait l'entrée du sentier, un grondement se fit entendre. Guy, levant la tête, s'exclama :

– Que c'est noir, Gwen ! et tout au-dessus de nous, maintenant !

– Jamais nous n'aurons le temps d'arriver ! Mets ta vosgienne, Guy, car l'air fraîchit depuis un moment.

– Oh ! je l'ai oubliée au presbytère !

– Comment cela ? Je t'y ai pourtant fait penser !

– Oui, mais j'ai été ensuite occupé de mon chapeau et j'ai dû la laisser dans un coin du

vestibule.

– Quelle étourderie ! Pourvu que tu ne prennes pas froid ! Si, du moins, nous pouvions atteindre la chaumière de Mariannik avant le commencement de la pluie !

Gwennola essaya de presser le petit cheval. Mais celui-ci, rendu nerveux par l'orage, se montrait capricieux et agité, ajoutant encore à l'inquiétude de la jeune fille.

Maintenant les grondements d'orage se succédaient, les éclairs illuminaient fugitivement le sous-bois. Puis, pendant quelques instants, il y eut un impressionnant silence. La voiture, à ce moment, arrivait à l'endroit d'où l'on apercevait Ty-Glaz. Un peu loin, dans le sentier, se profilait une silhouette d'homme marchant rapidement.

Un long éclair bleuâtre fulgura tout à coup, suivi d'un effrayant fracas. Le cheval se cabra, puis s'emballa furieusement.

Incapable de le maintenir, Gwennola, terrifiée, songeait : « La voiture va verser... ou bien elle sera projetée contre un arbre où nous risquons de

nous briser. Mon pauvre petit Guy ! Mes chers parents ! Mon Dieu, sauvez-nous ! »

L'enfant, blêmi et raidi, se pressait contre elle sans qu'un mot, qu'un cri pût sortir de sa gorge.

Il y avait bien cet homme, là-bas, qui arrivait en courant. Sans doute voulait-il essayer d'arrêter la bête emportée...

Gwennola le vit bondir à la tête du cheval, le saisir aux naseaux, le maintenir d'une main sans doute singulièrement ferme, car l'animal, après quelques soubresauts de révolte, s'immobilisa sur ses jambes frémissantes.

Le regard de l'inconnu – Gwennola n'avait encore jamais vu cette physionomie d'une mâle et fière beauté – se leva sur la jeune fille et l'enfant.

– Vous voilà en sûreté pour le moment. Mais cette bête est bien nerveuse et, dès que je la lâcherai, je crains qu'elle ne recommence. Il serait plus prudent de descendre.

Un nouvel éclair l'interrompt. Le cheval essaya de se cabrer, d'échapper à la poigne

vigoureuse de l'étranger. Gwennola dit vivement :

– Oui, nous allons descendre ! Mais voici la pluie ! Mon pauvre Guy, tu seras complètement trempé avant d'atteindre Kenendry !

Tout en parlant, elle sautait à terre, aussitôt suivie de Guy qui fléchissait un peu sur ses jambes.

– Il serait en tout cas imprudent de vous trouver pendant l'orage sous ce couvert d'arbres. Permettez-moi de vous offrir un abri chez moi, ici près.

De la tête, il désignait la direction où se trouvait Ty-Glaz. C'était donc l'Autrichien, ce M. Wolf dont Yvonne lui avait fait une description enthousiaste ? Celle-ci, d'ailleurs, s'accordait fort bien avec l'aspect du jeune homme qui dressait dans la pénombre du sentier sa haute et svelte stature, en attachant sur ceux qu'il venait de sauver un regard d'une singulière beauté, droit et ferme, un peu hautain d'abord, mais où s'éveillait une lueur d'intérêt.

Il n'y avait pas à hésiter. Seule, Gwennola eût couru, à tout risque, jusqu'à Kenendry. Mais, pour Guy, elle devait accepter l'offre de cet étranger.

– Nous vous remercions, monsieur, et userons volontiers un moment de votre hospitalité. Mon frère est si délicat que je ne puis l'exposer à l'averse qui se prépare.

– Venez vite, en ce cas.

D'une main énergique, M. Wolf entraîna le cheval et, suivi de ses hôtes, gagna le sentier transversal qui menait à Ty-Glaz. La pluie tombait subitement avec une violence de trombe. En dépit du couvert que formaient les arbres, les deux jeunes gens et l'enfant étaient déjà copieusement mouillés quand ils atteignirent Ty-Glaz.

Au bruit des pas, la porte fut ouverte par un homme aux cheveux grisonnants, vêtu d'une livrée noire. Il s'avança vivement pour prendre le cheval, tandis que son maître ordonnait :

– Janko, mets cette bête à l'écurie, puis viens

allumer du feu dans le salon.

Se tournant vers Gwennola et Guy, M. Wolf ajouta :

– Entrez, entrez vite !

Il les suivit dans le petit vestibule garni de tapisseries flamandes et, ouvrant une porte devant eux, s'inclina, tête découverte, en disant avec un geste courtois :

– Veuillez, je vous prie, vous considérer ici comme chez vous et demander à mon domestique tout ce qui peut vous être nécessaire.

Gwennola leva sur lui un regard de profonde gratitude.

– Combien je regrette de vous déranger ainsi ! Mais je crains tant un refroidissement pour cet enfant.

La main de l'Autrichien – une fort belle main fine et blanche – se posa sur les épaules mouillées, un peu frissonnantes, du petit garçon.

– Il faudrait lui enlever cette blouse de toile, complètement trempée. Je vais vous envoyer une couverture dans laquelle vous l'envelopperez ;



puis mon domestique vous préparera immédiatement du thé.

Il s'éloigna, après avoir refermé la porte sur la jeune fille et son frère. Peu après, Janko apparaissait, portant une couverture aux longs poils soyeux et aux couleurs chatoyantes. Pendant que Gwennola en entourait Guy, après avoir retiré la blouse mouillée, le domestique allumait promptement les rondins de chêne déjà disposés dans l'âtre. Cela fait, il disparut et revint peu après, apportant deux tasses d'argent ciselé, avec la théière et le sucrier semblables, qu'il disposa sur un napperon garni de dentelles.

Tout ceci était fait avec la silencieuse rapidité du serviteur bien stylé. D'ailleurs, ce Janko n'avait rien d'un domestique ordinaire, ainsi que l'avait fort bien remarqué Yvonne, et se fût trouvé à sa place dans les plus grandes maisons.

Il s'éloigna, après s'être informé en excellent français si les hôtes de son maître souhaitaient quelque autre service de sa part. Guy se réchauffait un peu, mais la frayeur éprouvée tout à l'heure provoquait chez lui une sorte de

prostration. Il but une tasse de thé additionné de rhum et se mit à somnoler dans le fauteuil où sa sœur l'avait installé, près du feu.

Ils se trouvaient dans une assez grande pièce lambrissée de vieux chêne. Des nattes orientales très fines couvraient le parquet, des stores de même provenance se relevaient à demi sur les fenêtres. Les meubles étaient en bambou clair, de forme très élégante, et les sièges étaient garnis de soyeux coussins aux nuances vives mais harmonieuses. À travers l'atmosphère chaude se répandait le parfum des fleurs disposées dans de vieilles faïences de Quimper et dans deux petites amphores d'onyx posées de chaque côté d'une admirable *Pieta* de marbre qui occupait le centre de la cheminée.

Près d'un piano à queue ouvert, une petite bibliothèque de bambou renfermait des livres reliés avec une élégante simplicité... Gwennola se leva pour aller regarder les titres, car l'on peut avoir souvent idée du caractère, des habitudes d'un homme par ses lectures préférées. Or, si peu curieuse qu'elle fût, la jeune fille éprouvait tout à

coup un singulier désir de connaître quelque chose de l'étranger qui venait de lui rendre un tel service, avec une discrétion qui en doublait le prix à ses yeux et dénotait l'homme de parfaite éducation.

M. Wolf devait être un linguiste, car il y avait là un échantillon de presque toutes les langues de l'Europe. Les ouvrages français étaient d'ailleurs les plus nombreux, choisis parmi les œuvres sérieuses, de grande valeur littéraire et de haute portée morale.

Un peu plus loin se trouvait un petit bureau dont la tablette supérieure supportait une grande photographie entourée d'un cadre d'or mat. Un jeune homme de mine sérieuse et froide, portant la tenue d'officier de lanciers autrichiens, s'appuyait au fauteuil qu'occupait une fort jolie femme au regard pensif et profond, aux cheveux blonds coiffés en boucles.

« Son père et sa mère, sans doute ? » pensa Gwennola. Quelle attachante physionomie féminine !

Penchée vers la photographie, elle considéra

longuement l'inconnue. Si peu qu'elle eût encore vu M. Wolf, il ne pouvait lui échapper que celui-ci ressemblait à la belle jeune femme vêtue de blanc, qu'il avait, surtout, ces mêmes yeux si beaux qui donnaient à la figure du portrait une rare séduction.

« Il doit certainement appartenir à une bonne famille, songea-t-elle, car ces deux personnes ont une apparence et une tenue fort distinguées. La jeune femme surtout a tout à fait l'extérieur que l'on pourrait demander à la plus grande dame. »

Sur cette réflexion, Gwennola s'approcha de la fenêtre pour regarder au-dehors. Hélas ! si les grondements d'orage s'éloignaient, la pluie redoublait d'intensité !... Comme ils allaient tous s'inquiéter, à Kenendry ! Peut-être auraient-ils l'idée d'envoyer le landau chez le recteur, pensant qu'elle et Guy s'y trouvaient encore ? Alors, on se demanderait où ils avaient pu se réfugier, on irait voir chez la vieille Mariannik ; mais songerait-on à venir chez l'étranger de Ty-Glaz ?

Elle s'approcha doucement de son frère et vit

qu'il s'était endormi. Sans bruit, elle alla vers la porte, l'ouvrit avec précaution et fit quelques pas dans le vestibule.

Au seuil d'une pièce voisine apparut M. Wolf. Gwennola expliqua :

– Je vais courir jusqu'à Kenendry pour rassurer mes parents et envoyer une voiture fermée. Mon frère s'est endormi et...

– Quoi, vous voulez partir par ce temps ? Je ne vous laisserai pas faire, mademoiselle. Mon domestique ira porter votre message au château.

– Comment ! Envoyer ce pauvre homme sous cette pluie ?

Un sourire vint aux lèvres du jeune homme, dont les yeux s'éclairèrent d'une lueur d'émotion.

– Mais vous parlez d'y aller vous-même ! Janko, lui, en a vu bien d'autres, pendant les voyages qu'il a faits à ma suite ! Du reste, s'il n'était pas là, c'est moi qui me rendrais à Kenendry.

– Je ne sais comment vous remercier !... Croyez, monsieur, que mes parents et moi vous

garderons la plus grande reconnaissance pour l'aide que vous nous apportez.

– Je suis très heureux, mademoiselle, de pouvoir rendre ce petit service aux enfants d'un homme tel que le marquis de Pendennek, dont la haute valeur m'est déjà connue par ouï-dire.

Gwennola, si peu orgueilleuse pour elle-même, était particulièrement sensible à tous les éloges faits sur son père, dès qu'elle y découvrait l'accent de la sincérité. Ces quelques mots de l'étranger à mine fière et franche la touchèrent donc beaucoup plus vivement que n'eût pu le faire une visible admiration pour sa beauté, qu'une femme quelque peu préoccupée de plaire n'aurait pas manqué de découvrir dans le regard du jeune homme, quelque discret qu'il le fit.

– Mon père a eu surtout l'âme assez énergique, assez réellement chrétienne pour dédaigner les critiques de certaines gens et se mettre courageusement au travail.

– Ce qui est d'un grand mérite parmi la trop fréquente veulerie. Permettez-moi de me présenter à vous, mademoiselle. Mais, sans doute,

avez-vous entendu déjà un peu parler de Franz Wolf, venu pour étudier la langue et les anciennes coutumes de votre Bretagne ?

– Oh ! certainement, monsieur ! Dans nos petits pays, vous savez...

Elle ne put s'empêcher de sourire un peu, au souvenir des enthousiasmes et des commentaires d'Yvonne.

Quelque ironie passa dans le regard du jeune étranger.

– Les petites villes n'ont pas le monopole de l'indiscrétion, des recherches dans la vie privée, des racontars plus ou moins calomnieux. Vienne, sous ce rapport, les vaut largement. Votre jeune frère s'est-il réchauffé, mademoiselle ?

– Oui, et même il était un peu brûlant.

– Il a besoin de son lit. Retournez près de lui ; je vais envoyer immédiatement Janko à Kenendry.

Il s'éloigna, et Gwennola, avant de refermer la porte, l'entendit donner des ordres dans une langue inconnue, avec une intonation impérative

déjà remarquée par elle, bien qu'atténuée, tandis qu'il lui adressait la parole.

Au reste, il donnait l'impression d'un homme habitué au commandement – et aussi, comme l'avaient aussitôt jugé M. de Rosmandour, sa fille et le recteur, d'un homme supérieur à bien des points de vue.

Non pas seulement par ses dons physiques, par ses manières de la plus rare distinction, mais encore par l'énergie et l'intelligence, qui, toutes deux, s'affirmaient sur cette physionomie faite pour ne passer jamais inaperçue, en même temps qu'une fière droiture dont avait été particulièrement frappée Gwennola, dès les premiers mots échangés avec l'habitant de Ty-Glaz.

Assise près de son frère, la jeune fille songeait ainsi, les yeux attachés à la braise qui croulait dans l'âtre avec un bruit léger. Guy s'éveilla bientôt. Il avait visiblement un peu de fièvre et recommença un moment après de sommeiller en attendant la voiture annoncée par sa sœur.

Dans la cheminée, la braise ardente continuait



de s'écrouler. Une impression de bien-être élégant se dégageait de cette pièce meublée avec une apparente simplicité, qui n'était peut-être, dans son harmonieux ensemble, qu'un raffinement d'artiste ou de grand seigneur.

Oui, grand seigneur, il l'était par l'apparence, il devait l'être par les goûts et les habitudes, sinon par la naissance. En tout cas il fallait, dès le premier moment, reconnaître en lui un homme de la plus parfaite éducation.

D'un geste machinal, Gwennola, tout en poursuivant ses réflexions, avait pris entre ses doigts le petit sucrier d'argent. Elle remarqua alors le délicat travail de la ciselure qui faisait de cet objet, et de ceux qui l'accompagnaient, des pièces très précieuses. La petite nappe de fine toile était garnie d'un entre-deux et d'une dentelle dont la grande beauté attira aussi l'attention de la jeune fille.

Un raffiné, évidemment, ce M. Wolf. Un homme de goût, qui devait détester le luxe des parvenus, mais se plaire aux discrètes élégances...

Tout à coup, Gwennola prêta l'oreille... Oui,

c'était bien un roulement de voiture. Elle se leva en appelant :

– Guy, mon chéri, éveille-toi... Nous allons partir.

Le petit garçon ouvrit les yeux et sourit à sa sœur.

– Je ne dormais pas, ma Gwen ; je suis seulement un peu engourdi.

La porte fut ouverte à ce moment et M. Wolf entra.

– Voici une voiture, qui ne peut être que celle de Kenendry... Comment vous trouvez-vous, mon enfant ?

Il s'approchait de Guy, posait sa main sur la tête blonde.

– Pas trop mal, monsieur... Je n'ai pas eu froid, grâce à cette couverture et à ce feu. Vous êtes bien bon, et je vous remercie beaucoup.

Guy avait – comme Gwennola – le don de faire passer dans l'accent et dans le regard les impressions d'une âme délicate, vibrante, sensible à toutes les émotions. Le charme de cette

physionomie parut frapper Franz Wolf, car il considéra un moment le petit garçon avant de répondre, avec un sourire dont la douceur était singulièrement prenante sur ce visage viril, un peu altier :

– C’est une grande satisfaction pour moi de vous avoir rendu ce service, mon cher enfant. Je désire beaucoup que vous n’éprouviez aucune suite fâcheuse de l’aventure... Mieux vaudrait, mademoiselle, le laisser dans cette couverture et l’emporter ainsi jusqu’à la voiture.

Gwennola approuva et roula rapidement la blouse déjà sèche. Un instant plus tard, un homme grand et robuste, dont le visage énergique s’encadrait d’une barbe brune, entra dans le salon et s’avançait vers le petit garçon.

– Papa ! s’écria joyeusement Guy.

– Eh bien ! voilà une belle équipée, mes enfants... Monsieur, veuillez recevoir toutes mes excuses et mes remerciements...

– Cher père, vous devez encore plus que vous ne croyez à notre nouveau voisin, dit Gwennola.

M. Wolf nous a sauvé la vie en arrêtant Lotus emballé.

– Serait-ce possible ? Ce brave petit cheval, généralement tranquille...

En quelques mots, Gwennola raconta le danger couru. M. de Pendennek, les mains tendues vers l'étranger, s'écria chaleureusement :

– Jamais je ne pourrai assez vous témoigner ma gratitude. Sans vous, peut-être que mes deux enfants...

Il frissonna.

– J'ai été assez heureux pour me trouver à ce moment sur le chemin, rentrant au logis, répliqua M. Wolf en serrant cordialement les mains offertes. Il faut en remercier Dieu, et non le simple passant que j'étais.

M. de Pendennek riposta en souriant :

– Le passant a aussi quelque droit à ma reconnaissance, et je ne l'oublierai pas... Mais partons, mes enfants. Votre mère vous attend avec une grande impatience, bien que le domestique de Monsieur ne nous ait donné

aucune inquiétude.

Franz Wolf se pencha vers Guy, l'enleva entre ses bras et, sans écouter les protestations du marquis, l'emporta jusqu'à la voiture où il l'installa soigneusement.

Après quoi, il rejoignit ses hôtes dans le vestibule et aida Gwennola à mettre la grande cape de drap envoyée par M<sup>me</sup> de Pendennek.

– Encore merci, pour mon frère et pour moi, dit la jeune fille en lui tendant la main.

Il serra les jolis doigts un peu frémissants, tandis que son regard s'attardait sur le visage palpitant de discrète émotion, sur les yeux éclairés d'une si pure lumière. Puis, debout sur le seuil, il attendit que Janko eût refermé la portière sur ses hôtes. Alors, il rentra dans le salon, jeta un coup d'œil autour de lui, sourit un peu en murmurant :

– Et ceci est comme un conte de fées...

### 3

Les Pendennek étaient originaires du pays de Léon, où ils possédaient encore les ruines d'un château féodal. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Alain de Pendennek, ayant épousé la dernière descendante des comtes de Praello, avait élu comme résidence le domaine de Kenendry, situé non loin du golfe du Morbihan, qu'elle lui apportait en dot. Des bois et des terres qui le composaient alors, il ne restait presque rien à l'époque où l'actuel marquis de Pendennek avait résolu de lutter contre le lent appauvrissement en se mettant au travail. Il existait près du château des terrains très favorables à la culture des légumes et des arbres fruitiers. M. de Pendennek, secondé par une compagne aussi active, aussi intelligente que lui-même, entreprit d'y établir un potager et un verger modèles et, particulièrement, la culture des primeurs. En peu d'années, les produits de Kenendry étaient connus de la plus avantageuse

manière et les châtelains pouvaient envisager sans inquiétude l'avenir pécuniaire de leurs enfants.

Franz Wolf connaissait déjà ces détails par le recteur de Sermor, qui lui avait aussi parlé du marquis de Pendennek comme d'un homme s'intéressant aux souvenirs celtiques de la province. Pour ce dernier motif, il avait songé à se mettre en rapports avec lui. L'incident qui avait amené dans sa demeure Gwennola et Guy lui donnait l'occasion de réaliser aussitôt ce désir. Car, le surlendemain, M. de Pendennek venait lui renouveler ses remerciements et lui dire que sa femme désirait vivement connaître le sauveur de leurs enfants. De très bonne grâce, M. Wolf répondit qu'il serait charmé de présenter ses hommages à M<sup>me</sup> de Pendennek et qu'il ne manquerait pas de se rendre bientôt à Kenendry.

Le châtelain revint de Ty-Glaz tout à fait conquis par l'étranger, ce qui amena cette réflexion malicieuse d'Yvonne, venue cet après-midi travailler près de son amie :

– Allons, je vois que je ne suis pas la seule à

m'emballer inconsidérément pour un inconnu.

Elle coulait un regard narquois vers Olivier. Le jeune homme eut un petit mouvement d'impatience, en ripostant :

– Mon père, à son âge, est pourvu d'une expérience que n'ont pas encore vos vingt ans, ma chère Yvonne. S'il juge favorablement ce M. Wolf, je suis persuadé que celui-ci le mérite. Mais je ne pouvais accorder tout à fait le même crédit à votre appréciation... juvénile.

– Et féminine ! dit Yvonne, dans un éclat de rire. Allons, Olivier, accusez-moi donc d'avoir la tête déjà tournée par lui !... Non, non, cher ami, je vous assure qu'elle est un peu plus solide que cela ! Même un Franz Wolf n'en aura pas raison, rassurez-vous.

– Vous a-t-il un peu parlé de lui, de sa famille, Bertrand ? demanda M<sup>me</sup> de Pendennek à son mari.

– Certainement. Sa grand-mère maternelle était française, de même qu'une bisaïeule paternelle. Son père, qui était officier, est mort



quelques années après sa naissance ; sa mère, il y a quatre ans seulement. Il n'a ni frères ni sœurs, mais une nombreuse parenté d'oncles, tantes, cousins. Il aime beaucoup la France et réside plusieurs mois de l'année à Paris. Évidemment, il appartient à une excellente famille. Il paraît aussi avoir reçu les meilleurs principes et – autant que l'on peut en juger dans une première entrevue – possède une nature fort élevée. Quant à ses facultés intellectuelles, au charme de sa personne et de sa conversation, je vous ai dit tout à l'heure ce que j'en pensais.

Yvonne, tout en piquant l'aiguille dans sa broderie, déclara :

– Voilà un voisin qui sera un fameux appoint pour nos réunions d'été ! Il doit danser admirablement !

– Je voudrais bien savoir à quoi vous voyez cela ? demanda un peu ironiquement Olivier.

– Mais c'est un Autrichien, mon cher !... Et puis, je me le figure pourvu de tous les dons, de toutes les perfections.

– Moi aussi, dit la voix claire de Guy.

Le petit garçon, dont l'indisposition avait été légère, se trouvait assis près de sa sœur. Il ajouta :

– Je serai bien content de le revoir, et je crois que je l'aimerai beaucoup.

– Il faudra lui envoyer des fleurs, puisqu'il paraît les aimer, dit M<sup>me</sup> de Pendennek. Cueilles-en demain matin, n'est-ce pas, Gwennola ?

– Oui, maman. Joachim pourra les porter en allant à Sermor.

– Mais il faudrait faire savoir à M. Wolf qu'elles ont été cueillies par cette jolie main. Le prix en serait certainement doublé pour lui.

Yvonne jetait un coup d'œil malicieux vers son amie. Gwennola sourit un peu, en continuant de faire glisser l'aiguille dans la lingerie qu'elle tenait entre ses doigts. Une légère teinte rose était montée à son visage et les grands cils couleur d'or avaient eu un petit frémissement.

– Voilà vraiment une romanesque aventure ! Ce cheval emballé, cet orage, cette maison dans les bois... et le bel inconnu aux manières de

prince qui accueille notre Gwen dans sa demeure solitaire...

– Le Prince Charmant ! dit Olivier, avec un rire un peu forcé.

– Très charmant et très charmeur, monsieur le jaloux, d’après l’avis de votre père lui-même.

Olivier protesta, avec quelque irritation :

– Jaloux ! moi ! Par exemple !

– Certainement, jaloux d’un monsieur que vous ne connaissez même pas, simplement parce que j’en dis beaucoup de bien. Cependant, même pour vous satisfaire, mon cher fiancé, je me vois dans l’impossibilité de le déclarer affreux et stupide !

En riant, elle se leva et s’approcha d’Olivier qui se tenait debout à quelques pas de là, contre la balustrade de la terrasse.

Prenant son bras, elle s’éloigna avec lui et on les vit se promener lentement, un peu plus loin, en parfait accord, à en juger par l’expression de leurs physionomies.

– Cette malicieuse Yvonne s’amuse à taquiner

notre ombrageux Olivier, dit en souriant M<sup>me</sup> de Pendennek. J'espère, toutefois, qu'elle n'exagérera pas ce jeu, car elle le ferait souffrir.

– Elle est très bonne et l'aime beaucoup. Néanmoins, il serait dangereux de jouer avec le feu, car... hum ! celui-là a dû en brûler plus d'une !

M. de Pendennek prononçait ces mots à mi-voix, en se penchant à l'oreille de sa femme. Gwennola, à ce moment, se levait en disant à Guy :

– Mon petit, voici l'heure de gober ton œuf. Viens, et nous rapporterons le goûter d'Yvonne.

Sa mère la suivit des yeux en murmurant :

– Bertrand, est-il prudent pour notre fille de recevoir ce jeune étranger, beaucoup trop séduisant, d'après ce que vous dites, et qui peut être quelque viveur, quelque personnage peu scrupuleux en matière de conquête féminine ?

– Il ne m'a pas donné cette impression. Toutefois, nous agissons avec prudence, car les meilleurs dehors peuvent cacher de désagréables

surprises. Gwen, heureusement, a l'esprit sérieux, l'imagination très calme, pas romanesque...

– Gwen, mon cher ami, est une Pendennek, c'est-à-dire une âme très ardente, un cœur très chaud sous une apparence réservée. Jusqu'ici elle est restée froide devant toutes les avances masculines. Mais le jour où ce cœur-là sera touché, il ne le sera pas à demi. Fort heureusement, comme vous le dites, l'esprit est sain, la force morale très grande, et, mieux encore, il existe chez notre fille une délicatesse d'âme qui devra contribuer à l'éloigner de tout homme indigne d'elle. Quant à cet étranger, nous ne pouvons évidemment pas éviter de le recevoir, après le grand service rendu. Mais allons doucement dans nos invitations, jusqu'à ce que nous le connaissions mieux... et surveillons son attitude à l'égard de Gwennola.

Franz Wolf vint à Kenendry le dimanche suivant. Il fut reçu dans le grand salon lambrissé de chêne, garni de beaux vieux meubles et toujours orné de fleurs par les soins de

Gwennola. Amaury se trouvait là, venu de Goëlle, la ville voisine, où il tenait garnison, et aussi Yvonne de Rosmandour que son amie avait emmenée en sortant des vêpres. Cette jeune personne perspicace eut tôt fait de constater que l'impression produite par l'étranger sur M<sup>me</sup> de Pendennek semblait des plus favorables. Amaury, lui aussi, était visiblement sous le charme. Quant à Olivier, il s'assombrissait de plus en plus.

« A-t-il peur que je m'amourache de ce bel Autrichien, le pauvre ami ! » pensa Yvonne, moitié émue, moitié amusée.

Puis elle glissait de discrets coups d'œil vers Gwennola – cette belle Gwennola qui avait reçu l'hospitalité de M. Wolf. Avec sa nature réservée, il était difficile à son amie elle-même de bien connaître l'impression produite par l'étranger. Cependant, elle n'avait pas caché qu'il lui inspirait de premier abord une grande sympathie, par son air de fière droiture, par la façon discrète dont il s'était conduit à Ty-Glaz.

Et maintenant, elle l'écoutait avec une

attention charmée, tandis qu'il s'entretenait avec M. de Pendennek des souvenirs celtiques de la Bretagne.

Il parlait le français très purement, sans accent et, comme l'avait dit le recteur de Sermor, il était un causeur incomparable. Ceci, d'ailleurs, sans aucune recherche, sans pose, pas plus qu'il n'en mettait dans ses manières, aisées, naturelles, mais qui donnaient pourtant l'impression que cet homme était accoutumé d'exercer un prestige autour de lui.

– Gwen, il faudrait tâcher de mettre Monsieur en rapports avec notre cousin de Coëtgon, dit M. de Pendennek. Personne mieux que lui ne saurait le renseigner sur le passé de notre Bretagne.

Amaury se mit à rire.

– Oh ! mon père, y songez-vous ? Le sauvage cousin Hervé, qui ferme si jalousement son sanctuaire !

– Aussi Gwennola seule pourrait-elle parvenir à le lui faire ouvrir en faveur de M. Wolf...

S'adressant à Franz, M. de Pendennek

expliqua :

– Ledit cousin habite, à Goëllo, un vieil hôtel rempli d'antiquités celtiques et gallo-romaines. Mais c'est un ours, un original fieffé. Ma fille seule trouve grâce devant lui. Elle est devenue son disciple et a toute permission d'examiner, de toucher, quand il lui plaît, la sacro-sainte collection. Celle-ci est fort intéressante et il serait bien regrettable que vous fussiez privé de la voir. En outre, M. de Coëtgon est un de nos premiers celtisants et quand, par hasard, il lui plaît de s'entretenir sur ce sujet, personne ne sait mieux ressusciter cette période de l'histoire d'Armorique.

– Vous me donnez le plus vif désir de pénétrer dans cette place si bien fermée !... Mademoiselle, je vous en prie, plaidez en ma faveur près de votre inaccessible parent !

Franz tournait vers M<sup>lle</sup> de Pendennek un regard souriant. Elle répondit avec gaieté :

– Je le ferai très volontiers, sans pouvoir répondre du succès. Mon vieux cousin Hervé est le plus excellent homme du monde, mais



l'original le plus entêté que l'on puisse imaginer.

– Moi, je crois que tu lui ferais faire ce que tu voudrais, Gwen, déclara Guy.

Le petit garçon était assis non loin de M. Wolf et ne se montrait pas le moins attentif à la conversation de l'étranger.

– ... Il t'aime beaucoup et tu n'auras qu'à lui dire que M. Wolf t'a sauvé la vie pour qu'il lui ouvre toutes grandes les portes de son logis.

– Eh ! mais tu as bien raison, toi ! dit en riant M. de Pendennek. Voilà le « sésame, ouvre-toi » pour vous, monsieur. Ayez donc grand espoir de pénétrer bientôt dans l'autre sacré, d'y être reçu par M. de Coëtgon avec toute la bienveillance dont il est capable et d'être initié par lui aux mystères des temps druidiques. Ce sera, je vous l'affirme, une réelle faveur qui suscitera bien des jalousies.

– J'en apprécierai tout le prix, croyez-le, riposta Franz avec un sourire qu'Yvonne jugea nuancé de quelque ironie.

Une jeune femme de chambre en costume

breton venait d'apporter des rafraîchissements. Comme Gwennola se levait pour les servir, Olivier annonça :

– Tiens, voilà Pierre !

Au seuil d'une des portes vitrées ouvertes sur la terrasse venait de paraître un jeune homme vêtu avec une excessive recherche. Il s'avança vers M<sup>me</sup> de Pendennek, lui baisa la main en l'appelant « ma tante », puis se tourna vers M. de Pendennek, non sans jeter un coup d'œil vers l'étranger.

– Pierre de Sobrans, un jeune cousin de ma femme, présenta le marquis. Pierre, M. Franz Wolf, notre voisin de Ty-Glaz, à qui nous sommes redevables d'un immense service.

Franz, dès l'entrée du jeune homme, avait attaché sur lui un regard habitué à l'observation rapide et au prompt discernement. L'arrivant, d'ailleurs, était de ceux que l'on peut juger sans hésitation. Ce visage fin et clair, d'apparence efféminée, cette mine de vaniteux contentement, cette affectation d'élégance laissaient clairement voir la nullité en même temps que la suffisance

du personnage.

Sans empressement – avec même, eût-on dit, une sorte de condescendance hautaine – M. Wolf se levait et tendait la main à Pierre. Celui-ci marmotta :

– Ah ! vraiment !... J’ignorais que Ty-Glaz fût loué...

Mollement, il serrait la main tendue. D’un coup d’œil en dessous, il détaillait Franz ; puis, les lèvres un peu pincées, il s’assit, tandis que M. de Pendennek, en quelques mots, le mettait au courant de l’accident qui avait failli avoir de graves conséquences pour Gwennola et Guy.

– Olivier, regardez votre cousin ! chuchota Yvonne à l’oreille de son fiancé. Il fait des yeux féroces à ce monsieur qui ose, lui présent, avoir de tels avantages physiques et s’habiller avec cette discrète élégance près de laquelle la mise du beau Sobrans n’a plus l’air que de celle d’un parvenu. Regardez-le et tâchez de ne pas l’imiter dans sa jalousie, car vous êtes trop intelligent pour tomber dans ce vilain travers-là...

– Yvonne, vous savez bien pourquoi ?... murmura Olivier avec un regard de tendre reproche.

Dans un nouveau chuchotement, elle répliqua :

– Et vous, monsieur le défiant, vous savez pourtant bien qu'une Rosmandour est aimante et fidèle... jusqu'à la mort ?

Là-dessus, elle s'en alla rejoindre Gwennola pour l'aider à servir les rafraîchissements.

Pierre de Sobrans, fils unique d'une mère demeurée veuve de bonne heure et nanti d'une certaine fortune, vivait en oisif, s'occupant un peu de chevaux, ne manquant pas une soirée de l'aristocratie goëllaise et du monde militaire et, à l'automne, chassant chez des châtelains de la province. Il récoltait tous les potins de Goëlle et des alentours et en faisait le principal sujet de ses conversations, en y joignant le palpitant récit de ses propres faits et gestes. Les moqueries de ses cousins de Kenendry n'avaient pu le guérir de cette infatuation, qu'entretenait d'ailleurs sa mère toujours en extase devant lui... Aussi manqua-t-il étouffer de colère mal contenue quand, ayant

entamé un de ses intéressants racontars habituels, il s'aperçut tout à coup que M. Wolf, avec la plus complète aisance, se rendait maître de l'entretien et le dirigeait sur une voie où le jeune bellâtre était incapable de le suivre.

Les Pendennek, tous pourvus d'une forte culture intellectuelle, étaient pour leur hôte de dignes interlocuteurs. Ils appréciaient à leur valeur l'intérêt de cette conversation, la finesse et l'originalité avec lesquelles Franz Wolf contait des souvenirs de ses voyages, l'élévation et la force de sa pensée. Pierre – qui déjà était peu de chose à leurs yeux – avait conscience de ne plus exister maintenant.

Et Gwennola – Gwennola, elle aussi, paraissait complètement captivée par les discours de cet étranger !

La vanité de Pierre ne pouvait en supporter davantage. Comme à un moment, pour répondre à une question d'Amaury, M. Wolf interrogeait ses souvenirs, le jeune Sobrans éleva la voix :

– J'espère, Gwen, que j'aurai le plaisir de te faire danser, jeudi, chez M<sup>me</sup> d'Auteroche ?

M. Wolf tourna la tête vers lui, l'espace de quelques secondes, et l'effleura d'un regard de surprise hautaine. Après quoi, tout à fait comme si l'interruption n'eût pas existé pour lui – et l'interrupteur non plus – il répondit au jeune officier, puis continua l'entretien.

Quant à Gwennola, un bref « non, je ne pense pas y être » était spontanément sorti de ses lèvres. Son air disait clairement qu'elle jugeait intempestif cet essai de conversation particulière.

Peu après, elle se leva pour aller chercher des gravures anciennes représentant quelques châteaux bretons. Elle reparut et les étala sur une table. Franz s'approcha d'elle pour les regarder. Yvonne, avec un petit air innocent, vint s'asseoir près de Pierre.

– Eh bien ! comment le trouvez-vous ? demanda-t-elle tout bas.

– Quoi ?... qui ?

– Mais cet étranger ! Voyons, vous n'avez pas cessé de le regarder depuis que vous êtes là !

Pierre rougit de colère.

– Moi, je ?... Ah ! je m'en moque bien, de ce monsieur ! D'où sort-il, d'abord ? Qu'est-ce que c'est que ça, M. Wolf ?

– « Ça », c'est un homme de la meilleure éducation, tout à fait supérieur au commun des mortels sous bien des rapports... Voyez donc, Pierre, comme le blond fauve de ses cheveux fait bon effet près du blond doré de Gwennola !

M. de Sobrans jeta un noir coup d'œil vers les deux jeunes gens, penchés sur les gravures.

– C'est une nuance que je déteste !

Lui avait les cheveux blond cendré, assez clairsemés déjà.

– Que vous avez peu de goût, mon pauvre Pierre ! dit Yvonne avec une feinte commisération. Peut-être trouvez-vous aussi que M. Wolf est mal habillé ?

Pierre, du bout des lèvres, concéda :

– Il a un bon tailleur.

– Et puis, je crois que tout paraîtrait bien sur lui. Quel bel homme !... Et ses yeux ? Avez-vous remarqué le charme de ce regard ?

– J’ai remarqué surtout que ce monsieur était un fameux poseur, et vous tous bien ridicules d’être en extase devant lui ! riposta rageusement Pierre.

– Un poseur ! Oh ! par exemple ! Il est le naturel même !

– Eh bien ! il est joli, le naturel ! Ce Wolf, sorti d’on ne sait où, a positivement l’air de nous recevoir tous, comme s’il était chez lui !

Un peu plus tard, Franz Wolf ayant pris congé et Pierre reprenant dans son petit tonneau la route de Goëlle, Yvonne, en se promenant avec son fiancé, lui rapporta cette parole et ajouta :

– Figurez-vous qu’en y réfléchissant bien j’ai trouvé que, pour une fois, l’impression de ce jeune sot n’était pas inexacte. Est-ce aussi la vôtre ?

– Maintenant que vous m’y faites penser... oui, certainement... Et pourtant, quoi qu’en dise Pierre, on ne peut le taxer de pose. Tout, en ses manières, est parfaitement naturel, exempt de la moindre affectation. Il se montre fort aimable en



même temps que réservé... Non, en vérité, je ne vois pas le moindre reproche à lui faire, jusqu'ici.

– Mon bon Olivier !

Yvonne, d'un mouvement spontané, appuyait sa tête brune contre l'épaule de son fiancé.

– ... Que j'aime vous voir cette loyauté ! Vous n'hésitez pas à reconnaître les bonnes apparences d'un homme contre lequel vous aviez pourtant des préventions. Ah ! je parie bien que Pierre ne fera pas cela, lui !

Olivier se mit à rire, tout en baisant la joue fraîche de la jeune fille.

– Pierre ne pourra jamais digérer la supériorité de M. Wolf. Celui-ci, de ce fait, s'est déjà acquis un ennemi dans le pays.

– Oh ! je crois qu'il se souciera peu d'un ennemi de cette sorte ! C'est par le dédain qu'il le traitera, comme il l'a fait aujourd'hui, à son départ. Juste un salut de politesse... et encore, d'une froideur ! Je me doute que le beau Pierre n'aura pas le dernier mot avec lui !

Vers ce même moment, Franz Wolf, assis devant son bureau, continuait une lettre commencée.

« Maintenant, cher Ludwig, que j'ai fini de te conter la petite aventure qui est venue troubler le début de mon existence « d'homme des bois », comme le dit ta femme, il faut que je contente la curiosité de cette romanesque Cécile en lui décrivant la jeune personne à laquelle j'ai eu le plaisir d'offrir pendant quelques moments l'hospitalité. Réjouis-toi, Cécile, M<sup>lle</sup> de Pendennek n'est pas seulement l'une des plus jolies femmes que l'on puisse voir, elle est la beauté, le charme eux-mêmes dans leur plus parfaite acception. Mieux encore, l'âme la plus délicate, la plus élevée, le cœur le plus chaud se laissent deviner sur cette physionomie, dans ces yeux admirables, qui ont la profonde teinte bleue de mes lacs de Bohême, à certains jours d'été. À ces dons s'ajoutent la distinction de race, une intelligence remarquable et très cultivée, une grâce naturelle et une simplicité qui excluent

chez elle toute coquetterie.

» "Alors, tu es amoureux ?" va m'écrire Cécile.

» Chère cousine, c'est un accident qui ne m'est encore jamais arrivé. Cependant, il peut se produire quelque jour, car je ne suis pas du tout un "beau marbre", selon l'expression de la petite comtesse Molhen, atrocement dépitée de me voir rester insensible à sa beauté brune, fatale pour d'autres.

» Je reviens de Kenendry, où j'ai passé quelques moments fort agréables. Père, mère, enfants, tous sont charmants, d'une parfaite distinction et d'une excellente culture d'esprit. On me témoigne une discrète reconnaissance pour le service rendu. Avant-hier, le jeune Guy est venu remettre à Janko une corbeille de fleurs préparée avec un goût ravissant. J'ai supposé que la belle Gwennola y avait mis la main, car je la soupçonne adroite en toutes choses, donnant du charme au moindre objet qui passe par ses doigts fins et souples, comme l'on rêve les doigts de fée.

» Il y avait aussi à Kenendry une aimable

jeune personne, M<sup>lle</sup> de Rosmandour, fiancée du fils aîné, puis encore un parent de M<sup>me</sup> de Pendennek, Pierre de Sobrans, jeune fat qui paraît doué de la plus complète sottise. Dès le premier moment, il m'a déplu et l'impression fut réciproque. Il a essayé de me traiter de haut en bas. Vous comprenez, chers amis, un simple, un vulgaire M. Wolf ! Mais sa peine a été perdue, comme vous pouvez le penser. "M. Wolf", pas plus que "l'autre", n'est disposé à supporter les impertinences des imbéciles.

» Cécile, je t'entends d'ici rire de tout ton cœur et rappeler à Ludwig la prédiction que tu m'as faite. "Je t'assure, Franz, que tu es si parfaitement prince, dans toutes les fibres de ton être, qu'il te sera bien difficile de conserver l'incognito. Ce n'est pas impunément que l'on vit depuis sa naissance dans l'habitude de l'étiquette et dans une atmosphère de respect adulateur, surtout telle que tu la connais. En dépit de la maîtrise que tu possèdes sur toi-même, tu te trahiras, c'est inévitable."

» Eh bien ! chère cousine, je ne crois pas du

tout les gens si perspicaces et j'ai bon espoir que Franz Wolf pourra fort bien poursuivre en paix ses études, en ce charmant petit coin de Bretagne.

» Les Pendennek me seront très utiles pour ma documentation. M<sup>lle</sup> Gwennola doit essayer de me faire pénétrer près d'un vieil original de cousin qui cache jalousement dans sa demeure de précieuses antiquités. Elle-même est fort érudite sur le passé de sa province. Mais elle ne fait nulle parade de ses connaissances et se plaît surtout à écouter, en attachant sur son interlocuteur un regard où passent toutes les impressions d'une âme que je crois belle et profonde entre toutes.

» La solitude de Ty-Glaz me plaît fort. Je vais y prendre un bain de paix avant l'hiver, où je rejoindrai Paris et Vienne pour retrouver mon existence d'homme trop recherché, trop encensé, mon entourage de courtisans et le sourire enchanteur des jolies femmes de toutes catégories qui aspirent à "l'honneur" d'occuper une place dans ma vie. Quelques rapports avec la famille de Pendennek seront une agréable diversion à ce calme parfait et l'empêcheront de dégénérer en

ennui.

» Vous êtes sans doute maintenant installés à Hortek ? La tribu de parents a-t-elle commencé d'arriver ? Surtout, gardez-moi le secret, comme vous me l'avez promis. Il me suffit des lettres que me transmet mon secrétaire sans en recevoir directement une avalanche ici. Vous seuls avez ce privilège, chers amis.

» De bonnes caresses à ma filleule et à votre petit Albrecht. Je baise tes mains, chère Cécile, et t'envoie un très affectueux souvenir, mon bon Ludwig. »

FRANZ-JOSEF.

## 4

– Mademoiselle, voilà M<sup>lle</sup> Yvonne qui arrive avec sa cousine.

– Bien, Anne-Marie, je descends.

Assise près d'une fenêtre de sa chambre, Gwennola dessinait un modèle de broderie. Elle se leva, secoua légèrement sa robe de souple étoffe blanche et descendit pour gagner la terrasse dallée qui s'étendait sur une des façades du château.

Yvonne se trouvait là en compagnie d'une jeune fille petite et mince, portant un deuil fort élégant. Son visage, couvert de poudre en dépit d'une évidente fraîcheur, aurait eu de l'agrément si la pose et le contentement de soi-même n'y avaient mis leur empreinte.

– Gwennola, ma chère, on étouffe sur cette terrasse ! s'écria-t-elle en tendant à M<sup>lle</sup> de

Pendennek une main gantée de chevreau noir. Jamais je n'ai vu pareille chaleur en Bretagne.

– Moi non plus, certes ! M<sup>me</sup> d'Espeuven n'en souffre pas trop ?

– Si, elle est assez abattue aujourd'hui. Je lui ai conseillé de se secouer un peu et d'aller faire un tour à Goëllo, vers la fin de l'après-midi.

Yvonne suggéra, non sans ironie :

– Peut-être aurais-tu pu rester pour lui tenir compagnie, Nicole ?

– Oh ! ma chère, maman n'est pas assez égoïste pour me garder près d'elle quand elle sait que je puis trouver ailleurs quelque distraction.

Yvonne eut un sourire narquois. Elle n'ignorait pas que, sa mère le lui eût-elle demandé, Nicole ne se serait pas privée pour elle du moindre plaisir.

– Allons nous installer sous les tilleuls, dit Gwennola. Nous y serons mieux que partout ailleurs.

Tout en descendant les degrés de la terrasse, Nicole dit avec quelque moquerie, en désignant le



sac à ouvrage très gonflé que portait sa cousine :

– Yvonne compte abattre un ouvrage fou ! Il y a là-dedans des petits bonnets, une brassière et je ne sais quoi encore...

– Il est certain que ton bout de broderie tient moins de place.

Nicole plissa dédaigneusement les lèvres.

– Je n’ai jamais su travailler à ces ouvrages de pauvres. On s’y abîme d’abord les mains...

– Oh ! pas tant que cela ! Vois celles de Gwennola. Il n’y en a pas de plus jolies dans tout le pays...

Nicole glissa vers M<sup>lle</sup> de Pendennek un coup d’œil jaloux, tandis que sa cousine poursuivait :

– « Les ouvrages de pauvres », d’ailleurs, ne font pas de tort chez elle aux chefs-d’œuvre de broderie, et je te montrerai dans l’église de Sermor certaine nappe d’autel qui est positivement une merveille.

– Chère Yvonne, tu vois tout en beau de la part de ton amie, dit gaiement Gwennola. Toi-même, tu réussis fort bien quand tu veux t’en

donner la peine.

– Ah ! voilà !... mais je manque souvent de patience, c'est chose bien connue.

– Pas tant que cela, vraiment, Yvonne... Vous consolez-vous un peu, Nicole, de ne point passer la saison à Dinard ?

– Me consoler ? Certes non ! J'aurai de la chance si je ne meurs pas d'ennui !

– Très flatteur pour nous ! dit ironiquement Yvonne.

Nicole leva les épaules.

– Ne va donc pas prendre tout de travers ! Seule, la perspective de ton voisinage et de celui de Kenendry a pu modérer mes regrets. Puis, enfin, j'espère qu'il y aura quelques réunions, à Goëlle et dans les alentours, cet été ?

– Certainement. Les Boisbeuillan parlent de donner une matinée dansante ; les officiers du 35<sup>e</sup> d'artillerie préparent un rallye-paper. Nous pourrions faire des excursions en bande, des pique-niques... Ah ! mais, j'y songe, ma chère !... et ton deuil ?

Nicole répliqua avec désinvolture, sans remarquer la malice narquoise qui pétillait dans les yeux de sa cousine :

– Oh ! voilà six mois que grand-mère est morte, je puis prendre maintenant quelques petites distractions... Sans doute on reçoit aussi quelquefois, chez vous, Gwennola ?

– Mais oui, assez fréquemment, sans rien de cérémonieux. On danse, on organise des concerts, on joue de petites comédies. Amaury est très bon acteur et trouve une partenaire digne de lui en M<sup>lle</sup> Solanet, une des filles du notaire de Sermor.

Nicole eut un mouvement de surprise dédaigneuse.

– Comment, vous êtes en relations avec ces personnes ?

– Et pourquoi pas ?

– Mais elles ne sont pas de notre monde !

Un immense orgueil vibrait dans l’accent de Nicole.

– Pas de notre monde ? riposta ironiquement Gwennola. Vous voulez dire qu’elles

n'appartiennent pas à la noblesse ? Mais pour l'éducation, pour les manières et l'élévation de l'esprit, elles ne le cèdent à aucune d'entre nous.

– Vous avez, je le vois, conservé vos idées d'autrefois... Au couvent, vous aviez de si belles indignations quand vous nous voyiez faire bande à part et laisser les bourgeoises entre elles !

– Oui, car mes chers parents m'ont enseigné que le vrai christianisme était là, et non dans une morgue, un orgueil de caste tout à fait incompatible avec les principes évangéliques.

Nicole eut un petit ricanement.

– Alors que ne demandez-vous la suppression de toutes les distinctions, de tous les titres, égalitaire que vous êtes ?

Gwennola se mit à rire.

– Ce serait exiger beaucoup de la nature humaine ! Seules, des âmes très saintes, très hautes, ont réussi à s'en dégager complètement. Du reste, l'égalité est un mot complètement vide de sens, car il représente une chose qui n'a jamais existé, qui n'existera jamais. Dieu lui-même a

établi des rangs dans la société. Mais parce que nos ancêtres ou nous-mêmes avons acquis des titres, une situation plus ou moins élevée, il ne s'ensuit pas que nous devions, pour cela, nous croire d'une essence particulière et mépriser un prochain très honorable, parfois mieux pourvu que nous de qualités morales ou intellectuelles.

– Bravo, Gwen ! s'écria Yvonne en frappant des mains. Je voudrais que M. Wolf t'entendît... Il avait l'air charmé, l'autre jour, quand ton père a parlé devant lui dans ce même sens.

– Ah ! oui, ce fameux Wolf ! dit Nicole d'un air moqueur. Yvonne m'en a déjà fait un pompeux éloge ; mais je ne l'ai pas encore aperçu.

– Vous le verrez probablement tout à l'heure. Olivier est allé à Sermor d'où il ramènera Guy, et au passage il prendra M. Wolf qui doit venir goûter avec nous.

– Ainsi, vous êtes en relations intimes avec lui ?

– Assez intimes, oui. Yvonne vous a

naturellement raconté de quoi nous lui sommes redevables ?

– Oui, la petite aventure de la forêt... Vous devenez une héroïne de roman, chère Gwennola !

De nouveau, le coup d’œil jaloux se dirigeait vers M<sup>lle</sup> de Pendennek.

Gwennola rougit légèrement, tandis qu’Yvonne ripostait :

– Cela aurait pu lui être désagréable, si M. Wolf n’avait été un homme si parfaitement élevé, dont la discrétion a épargné à Gwen la moindre gêne.

– Voilà qui est fort heureux pour elle et ses parents, car voyez un peu s’ils avaient eu affaire à un personnage indélicat, se targuant du service rendu pour s’introduire dans leur intimité, se montrant indiscret, familier...

– Oh ! familier ! Ceci est une chose dont M. Wolf est certainement incapable ! Et personne, je le parie bien, n’oserait l’être avec lui.

Nicole dit ironiquement :

– Quoi donc ? Ce bourgeois montrerait-il

quelque fierté déplacée ?

– De la fierté, oui... déplacée, non... Ce bourgeois, ma petite, a l'apparence du plus accompli des gentilshommes. Il connaît toutes les nuances de la courtoisie, il est d'une amabilité charmante, en général, et montre une grande bonté pour les petites gens. Aux alentours, on chante déjà ses louanges. Les jeunes personnes ne rêvent que de lui, les jeunes gens cherchent à imiter sa tenue ; les salons de Goëlle lui ouvrent leurs portes et, parmi les châtelains du pays, plusieurs ont témoigné le désir d'entrer en relations avec un homme de cette valeur. En un mot, M. Wolf est un charmeur. Et pourtant, il existe en lui une singulière réserve, même quand il se montre le plus aimable... une réserve qui n'est pourtant pas de la froideur et met comme une petite barrière entre lui et ses interlocuteurs.

– Allons, je vois que vous avez été empaumés par quelque ridicule poseur, quelque parvenu... ou par un très habile comédien. Mais ses airs « distingués » ne m'en imposeront pas, à moi ! Du reste, je ne me laisse jamais prendre à ces

fausses apparences et sais toujours reconnaître une personne « née ».

Yvonne pouffa de rire au nez de sa cousine, sans respect pour son air d'autorité.

– Ah ! bien, quel flair ! Ça doit pourtant être quelquefois bien difficile !... Enfin, tu nous diras ce qui manque à M. Wolf pour être véritablement gentilhomme.

Les jeunes filles arrivaient à ce moment au rond-point ombragé où se trouvaient disposés des sièges d'osier et des petites tables rustiques. En s'asseyant, Nicole déclara avec suffisance :

– Oui, je trouverai le ou les points faibles... et, quand je vous les aurai montrés, vous serez tout étonnés de vous être laissé ensorceler par cet étranger.

– Jusqu'à M. de Coëtgon lui-même, figure-toi !... Tu sais bien, le vieux cousin de M. de Pendennek ?

– Oui, l'ours intraitable. Eh bien ?

– Eh bien ! Sur la demande de Gwennola, il a daigné accepter de recevoir M. Wolf et de lui



donner quelques renseignements au sujet des recherches ethnographiques pour lesquelles il se trouve ici. Après cette visite, voilà un homme ravi, disant qu'il n'avait jamais trouvé quelqu'un d'aussi intéressant que cet étranger, remerciant Gwennola de le lui avoir fait connaître. Bref, l'hôtel de Coëtgon est maintenant ouvert à M. Wolf, tant qu'il lui plaira, et toutes les collections sont mises à sa disposition.

Nicole prit un air pincé.

– C'est incroyable ! Notre cousin de Viannons n'a pas eu cette chance, quand il a essayé, l'année dernière, de pénétrer dans cet antre inabordable. M. de Coëtgon l'a reçu d'une manière rien moins qu'aimable et a refusé de lui montrer une seule pièce de ses collections.

– Il s'y est mal pris, probablement... ou bien sa tête ne plaisait pas au vieil original.

– Je suppose plutôt qu'il n'avait pas l'échine aussi souple que ton M. Wolf, pour se cramponner, en dépit d'un accueil désagréable, riposta Nicole d'un ton quelque peu acerbe.

Yvonne leva les bras au ciel.

– L'échine souple !... M. Wolf ! Eh bien ! ma chère amie, si on pouvait lui reprocher quelque chose, ce serait au contraire, comme je te le disais tout à l'heure, de mettre parfois un peu trop de distance entre sa personne et ceux qui se trouvent en rapports avec lui. Mais il est singulier comme cela paraît naturel de sa part !

Nicole laissa échapper un petit rire sarcastique :

– En vérité !... Je crois que je vais m'amuser beaucoup à démonter ce merveilleux pantin !

Yvonne lui jeta un coup d'œil railleur, en retenant visiblement une malice qui venait au bout de sa langue. Les trois jeunes filles se mirent à travailler en causant un peu à bâtons rompus, Yvonne et Gwennola trouvant difficilement des sujets de conversation qui pussent intéresser la mondaine Nicole.

M<sup>lle</sup> d'Espeuven avait peine à dissimuler de fréquents bâillements. De temps à autre, elle levait la tête et son regard ennuyé se perdait dans

la perspective d'une allée.

– Voilà M. Olivier et son frère, annonça-t-elle tout à coup.

– En compagnie de M. Wolf, ajouta Yvonne.

Avec une curiosité qu'elle cherchait à dissimuler, Nicole regardait approcher l'étranger. Une voix moqueuse chuchota à son oreille :

– Passe-le bien au crible, Nicolette, et tâche d'en faire sortir un parvenu.

Elle rougit de colère. Furieuse contre sa cousine et contre ce jeune homme que, de prime abord, il lui fallait bien reconnaître tel que le lui avait dépeint Yvonne, elle prit, quand Gwennola lui présenta Franz, son attitude la plus dédaigneuse et cet air de morgue qu'elle réservait aux humbles mortels non favorisés d'un titre ou d'une particule, à moins qu'ils n'eussent un très, très gros sac.

Mais elle eut le déplaisir de constater que M. Wolf, dans son correct salut d'homme du monde, mettait, lui aussi, une nuance de hauteur qui la vexa profondément.

– Je suis allé voir ce matin votre ferme de Kerminy, mademoiselle, dit Franz en s’asseyant près de Gwennola. Elle est délicieuse, avec son allure de vieux manoir, et je compte en faire un croquis.

– Oh ! oui ! s’écria Guy, en rapprochant son tabouret pour s’asseoir aux pieds du jeune homme. Vous dessinez si bien, monsieur !

– Admirablement ! appuya Olivier. Il faudra montrer à M<sup>lle</sup> d’Espeuven le croquis représentant notre Kenendry.

– Certainement, si cela peut intéresser Mademoiselle.

Le ton était froid, indifférent, et M. Wolf ne regardait même pas Nicole.

M<sup>lle</sup> d’Espeuven pinça légèrement les lèvres.

– Merci... mais j’aime beaucoup mieux la photographie.

– Quel sens artistique ! marmotta Yvonne tandis qu’un sourire d’ironie glissait sous la soyeuse moustache de Franz.

– Guy, mon chéri, tu vas ennuyer M. Wolf, dit

Gwennola en voyant son frère appuyer sa tête contre le jeune homme.

– Mais non, mademoiselle, je suis au contraire heureux des témoignages d'affection que me donne mon petit ami.

La main de Franz se posait sur les cheveux blonds.

– ... Le latin marche-t-il bien avec M. le recteur, Guy ?

– Assez bien, monsieur. Je pourrai rentrer chez les Pères au mois d'octobre, sans avoir rien perdu.

– Sa santé sera-t-elle assez remise pour cela ? demanda Nicole à Olivier assis près d'elle.

– Nous l'espérons ; il est beaucoup mieux depuis quelque temps. D'ailleurs, on nous a promis de le ménager. Il sera externe et demeurera chez notre tante de Cervillon... À propos, Yvonne, Gwennola vous a-t-elle appris les fiançailles d'Anne ?

– Oui... avec un jeune chirurgien de grand avenir, le D<sup>r</sup> Carols.

Nicole eut un mouvement de stupéfaction.

– Quoi ? Anne de Cervillon qui épouse un roturier ?

Gwennola fronça légèrement les sourcils, en glissant un coup d’œil de contrariété vers M. Wolf.

– Incroyable ! poursuivait Nicole avec indignation. Une jeune fille appartenant à la plus vieille aristocratie bretonne !... Que pense de ceci la grand-mère ?

– Ma tante l’approuve, dit Olivier. Elle connaît le D<sup>r</sup> Carols, qui appartient à une famille fort distinguée, elle sait que sa petite-fille trouvera près de lui les meilleures garanties de bonheur. Anne est très éprise, tout à fait heureuse.

– Elle était pourtant bien fière de son nom, quand je l’ai connue au couvent ! Jamais je n’aurais imaginé qu’elle fit une mésalliance !... Et M. de Cervillon autorise cela ?

– Très volontiers, paraît-il. Sans doute a-t-il sur ce point les mêmes idées que mon père, qui nous a dit : « Mes enfants, j’aime mieux que,

suivant notre tradition, vous vous mariez dans notre vieille aristocratie. Toutefois, si votre cœur parlait ailleurs, je respecterais et approuverais votre choix, pourvu qu'il fût fait dans un milieu possédant mêmes principes, même éducation que le nôtre. »

– C'est inimaginable ! Un Pendennek, un descendant des vieux rois celtes, dont les ancêtres ont eu des alliances avec la maison ducale de Bretagne !

La véhémence indignée avec laquelle s'exprimait Nicole fit sourire Gwennola.

– Nous aimons beaucoup notre vieux nom, nous sommes fiers d'appartenir à une race antique, valeureuse, qui a maintes fois donné son sang pour la Bretagne d'abord, pour la France plus tard. Mais nous ne voulons pas faire de ce sentiment une idolâtrie.

– Cette idolâtrie est la sauvegarde de notre caste !

Yvonne riposta railleusement :

– Elle n'y regarde pas toujours de si près,

notre caste, quand il s'agit de redorer son blason !  
Alors, la mésalliance passe...

– Elle s'excuse, simplement.

– Même quand elle n'est qu'un marché, où n'entre aucune affection réciproque ? Charmantes, ma bonne, et très morales, tes idées !

– En tout cas, vous ne me convertirez pas aux vôtres !... Mais je vois avec regret que je suis seule de mon avis, ici.

Elle effleurait Franz Wolf d'un regard qui disait assez clairement : « Vous, je ne vous compte pas ; vous n'avez pas qualité pour entrer dans le débat. »

Franz, qui avait écouté la discussion d'un air intéressé, se mordit les lèvres comme pour retenir un éclat de rire.

Yvonne dit sur un ton moqueur :

– Oui, ma pauvre, toute seule ! Et, pas plus que toi, nous ne sommes convertissables... Mais je voudrais bien que tu nous donnes ta recette pour distinguer du premier coup d'œil un noble



de celui qui ne l'est pas ?

– Je n'ai pas de recette, répliqua sèchement Nicole. C'est un don inné chez moi.

– Vraiment, mademoiselle ?

Franz Wolf la regardait, avec une lueur fort railleuse au fond des prunelles.

– ... Ainsi, par exemple, en me voyant sans avoir été prévenue que j'étais un simple roturier, vous eussiez deviné ?

Elle le toisa avec tout ce qu'elle put réunir de morgue.

– Mais certainement ! Il vous manque quelque chose – ce quelque chose qui fait précisément la race et qu'on ne peut guère définir.

– Cette définition, nous ne vous la demanderons pas, mademoiselle ; mais nous nous fierons aveuglément à un aussi merveilleux esprit de divination.

Sous la poudre, une rougeur de colère vint au teint de Nicole. En vérité, ce Wolf avait l'air de se moquer d'elle, Nicole d'Espeuven !

Oui, il avait une attitude intolérable ! On aurait vraiment dit qu'il présidait la petite réunion. Pourtant, Nicole ne réussissait pas à découvrir en lui un atome de cette pose par laquelle, prétendait-elle tout à l'heure, se laissaient prendre les Pendennek et leurs amis. Franz Wolf était parfaitement naturel, dans cet air d'autorité qui n'excluait pas une grande affabilité à l'égard des Pendennek et d'Yvonne, dans cette distinction réellement souveraine chez lui, dans cette élégance de tenue à laquelle le goût le plus discret et le plus raffiné n'aurait pu trouver rien à reprendre.

Il fallait aussi constater – avec une mortification rageuse – qu'Yvonne n'avait rien exagéré dans son enthousiasme pour l'étranger. Nicole avait beau chercher parmi ses souvenirs... jamais elle n'avait vu un homme qui eût à la fois cette allure, cette fière beauté, ce charme tout-puissant du regard.

Une telle constatation irritait prodigieusement la jeune personne, d'autant plus que ce trop séduisant bourgeois avait l'audace de montrer

une indifférence railleuse devant les mines dédaigneuses de M<sup>lle</sup> d'Espeuven. Et même, il lui rendait dédain pour dédain. La conversation s'engageait entre les Pendennek, Yvonne et lui, sur un terrain où pouvait difficilement les suivre Nicole, qui avait toujours préféré les occupations futiles à la culture de son esprit. Elle essayait une diversion, de temps à autre ; mais Franz, sans paraître s'en apercevoir, maintenait l'entretien dans la même voie, avec une aisance d'homme accoutumé à se voir le centre d'une attention très captivée.

Il n'aimait d'ailleurs pas qu'on l'interrompît. Quand le fait se produisait – Yvonne, tout particulièrement, l'avait déjà remarqué –, il fronçait légèrement ses fins sourcils bruns et jetait sur l'interrupteur un regard de contrariété quelque peu hautaine, qui interloquait généralement celui-ci. Mais presque aussitôt – à moins qu'il eût affaire à Pierre de Sobrans ou à quelqu'un d'aussi peu sympathique – un léger sourire d'amusement un peu railleur venait à ses lèvres et il reprenait sa physionomie ordinaire, affable, mais réservée.

La femme de chambre avait apporté le goûter, que servirent Yvonne et Gwennola. Tandis que M<sup>lle</sup> de Pendennek coupait un gâteau en tranches, Franz se leva et s'approcha d'elle. Ils causèrent un moment dans la langue bretonne que le jeune homme apprenait avec une facilité qui émerveillait le recteur.

– Il connaît déjà tant d'autres idiomes que l'étude de celui-ci ne lui paraît plus qu'un jeu, dit Olivier à Nicole qui s'étonnait de l'entendre ainsi. Fort souvent, nous parlons breton ensemble, pour l'aider à se familiariser avec la conversation. En revanche, Gwennola trouve en lui un guide précieux pour l'italien qu'elle avait commencé d'apprendre l'année dernière avec Gwennolé.

Nicole prit un petit air puritain, tout en coulant un coup d'œil sombre vers les deux jeunes gens, debout à quelques pas de là.

– Quoi ! M<sup>me</sup> de Pendennek autorise ces entretiens dans une langue qu'elle ne comprend pas ? Je l'aurais crue plus sévère !

– Je ne pense pas qu'il y ait lieu de l'être en la

circonstance. M. Wolf se montre toujours parfaitement correct et Gwennola, si sérieuse et si fière, ne supporterait rien qui ressemblât à un manque de respect.

Nicole étouffa un rire moqueur.

– Ah ! vous êtes amusant ! Correct, le monsieur ? Bien sûr, jusqu'à ce qu'il ait tout à fait embobeliné Gwennola. Vous comprenez qu'un bellâtre de son espèce n'en est pas à sa première conquête.

– Oh ! mademoiselle, quelle expérience ! dit ironiquement Olivier.

– Pensez-vous donc que je sois une petite oie, comme...

– Comme ma sœur et Yvonne ? dit-il, voyant qu'elle s'interrompait. Non, je n'ai pas du tout l'idée de vous comparer à elles.

Le ton narquois de la réponse fit se pincer les lèvres fines. Olivier poursuivit :

– Quant à traiter M. Wolf de bellâtre, c'est une grande erreur. Rien en lui ne peut appeler un tel qualificatif, qu'il convient de réserver pour un

type dans le genre de mon cousin de Sobrans.

– Allons, êtes-vous aussi béat d’enthousiasme devant ce monsieur ? dit Nicole avec une impatience mal contenue. Pourtant, moi, à votre place, je ne serais pas satisfaite de voir Yvonne l’admirer si ouvertement.

C’était là toucher un point encore faible. Olivier, quels que fussent l’attrait exercé sur lui par l’étranger et la confiance qu’il avait en l’attachement de sa fiancée, conservait un levain de défiance jalouse qui ne demandait qu’à fermenter.

Néanmoins il répliqua, non sans quelque sécheresse :

– Yvonne, très expansive, exagère volontiers ses impressions, quand elle les communique à autrui. Je n’ai aucun motif pour m’inquiéter de...

À ce moment, M<sup>lle</sup> de Rosmandour s’approchait, un verre de sirop à la main. Tout en le présentant à Olivier, elle demanda :

– De quoi discutez-vous là ? Olivier a son air sombre et toi, Nicole, une mine de chatte en

colère.

Nicole leva les épaules.

– J’ai la mine d’une personne impatientée par votre engouement pour ce Wolf... Et je m’étonnais, en outre, qu’une jeune fille élevée comme Gwennola se laissât faire la cour par un monsieur quelconque.

Yvonne se détourna un peu, pour jeter un coup d’œil vers son amie et M. Wolf. Celui-ci était penché vers Gwennola, dans une attitude de chevaleresque courtoisie. Tandis que la jeune fille disposait les tranches de gâteau sur de petites assiettes, Franz lui parlait, en italien cette fois. Les syllabes harmonieuses prenaient un charme nouveau en passant par cette voix ferme et chaude, aux intonations prenantes.

Gwennola, les paupières un peu baissées, paraissait l’écouter avec une sorte de recueillement. Puis elle leva les yeux, rencontra le regard de l’étranger et devint un peu rose, tandis qu’avec un délicat sourire elle prononçait en italien une phrase que rectifia Franz.

Yvonne eut un petit rire amusé.

– Ah ! oui, il est quelconque, le monsieur ! Parle-moi de ça !... La vérité, c'est que tu voudrais bien être à la place de Gwen et recevoir les hommages du beau Wolf.

– Moi, je ?... protesta Nicole avec une sorte de fureur concentrée. Ce que je m'en moque, de ton Wolf ! Je suis habituée à mieux que cela, tu peux le croire !

– Pfuitt ! Les raisins sont trop verts, chère belle ! Il faudra te contenter d'être courtisée par tes marquis, vicomtes, barons, plus ou moins mal bâtis, plus ou moins décatés avant l'âge, habitués du casino de Dinard et des salles de bal d'un peu partout. Chacun son goût ! Quant à moi, j'aime mieux... Olivier.

Elle avait malicieusement suspendu sa phrase. Un sourire mutin à l'adresse d'Olivier la compléta et ramena la sérénité sur le visage un peu assombri du jeune homme.

– Chère folle ! dit-il en riant.

– Folle et sage. Je vois des tas de choses



auxquelles vous autres n'apportez pas d'attention. En un mot, je suis la lanterne qui vous éclaire... Tiens, qui vient là-bas ?

– C'est M<sup>lle</sup> Blanchard et sa petite sœur, annonça Guy, occupé à jouer avec un des chiens de chasse de son père.

– Ah ! cette bonne Marcelle ! s'écria Yvonne.

Nicole avança dédaigneusement la lèvre.

– Qui est-ce ?

– La fille de notre médecin de Sermor... une charmante personne dont le seul défaut est d'être trop timide. Nous la voyons souvent, ainsi que sa gentille petite sœur.

Nicole eut un léger ricanement :

– Allons, je constate que Pendennek et Rosmandour s'embourgeoisent en plein ! Il ne manque plus maintenant que de voir Gwennola devenir M<sup>me</sup> Wolf.

– Ce n'est pas ce qu'elle ferait de plus mal ! riposta Yvonne en pirouettant pour s'en aller au-devant des arrivantes.

Marcelle Blanchard était une brune au teint mat, dont la physionomie d'une grande douceur ne manquait pas d'agrément. Son intelligence très réelle ne paraissait guère que dans l'intimité, par suite de cette timidité dont parlait Yvonne. L'accueil hautain de Nicole n'était pas fait pour la mettre à l'aise. Puis elle rougit très fort et balbutia un remerciement indistinct quand Franz lui avança un fauteuil, après l'avoir courtoisement saluée.

– Cette pauvre Marcelle !... M. Wolf l'impressionne terriblement ! murmura Yvonne.

– La sottise ! dit Nicole avec un dédaigneux mouvement d'épaules.

Franz venait d'aviser la petite Annik Blanchard, qui le regardait en ouvrant de très grands yeux noirs. Il l'enleva dans ses bras en s'écriant :

– Quelle jolie petite fille je vois là ! Je ne la connaissais pas encore... Embrassez-moi, ma chérie.

– Vous aimez les enfants, monsieur ? demanda

Gwennola, tandis que le jeune homme asseyait sur ses genoux Annik un peu intimidée.

– Beaucoup, quand ils sont bien élevés et pas poseurs... Votre petite sœur, avec ses belles boucles brunes, me rappelle une filleule que j'aime tendrement, ajouta Franz en s'adressant à Marcelle qui rougit de nouveau.

Guy s'était approché de lui et caressait une des mains d'Annik. Il demanda :

– Comment s'appelle votre filleule, monsieur ?

– Marie-Josèphe.

– C'est un nom que portent beaucoup par ici nos paysannes, dit Nicole avec une visible intention d'impertinence.

– Chez nous, c'est un nom d'archiduchesse.

La réplique tomba avec une froide netteté, accompagnée d'un regard qui glaça Nicole... Mais oui, positivement, ces yeux noirs, hautains, méprisants, moqueurs, faisaient courir dans ses veines un étrange frisson.

Ah ! ça, allait-elle devenir aussi stupide que

M<sup>lle</sup> Blanchard ?... s'en laisser imposer par cet individu ?... un Wolf !... un vulgaire Wolf ! Elle, une Espeuven !

Une rage l'envahissait. Elle se mit à parler avec une animation forcée, affectant de ne s'adresser qu'à Gwennola, Yvonne et Olivier. Mais si M<sup>lle</sup> Blanchard eût accepté modestement d'être tenue à l'écart, il n'en était pas ainsi du maudit Autrichien. Avec son audacieuse aisance, il continuait de diriger à son gré l'entretien, encouragé dans cette outrecuidance par la sotte admiration de Gwennola et d'Yvonne, et même par celle d'Olivier qui semblait trouver charmantes – l'imbécile ! – les réflexions pittoresques de sa fiancée, dont s'amusait l'étranger ! Et – comble d'insolence ! – celui-ci affectait de n'accorder aux essais de Nicole pour prendre le dé de la conversation que juste l'attention dont on gratifie l'ennuyeuse mouche bourdonnante, écartée d'un geste machinal.

« Oh ! que je déteste cet homme ! » pensa-t-elle en crispant les mains au manche de son ombrelle.

## 5

« Tes lettres nous font passer de bien bons moments, très cher Franz ! M<sup>lle</sup> d'Espeuven et Pierre de Sobrans ont manqué de faire étouffer Cécile, tant elle riait en m'écoutant lire les passages relatifs à ces intéressants personnages.

» – Ce Franz ! Comme il doit s'amuser ! disait-elle. Et que je voudrais être là aussi !

» Moi, ce que je voudrais surtout voir c'est la tête de ces jeunes imbéciles, si tu décides quelque jour de reprendre là-bas ta véritable personnalité. Pour le coup, ce serait à mourir de rire !

» Décidément, tu admires beaucoup M<sup>lle</sup> de Pendennek ! Cécile affirme que tu en es certainement amoureux. Je penche aussi vers cette opinion ; mais, tel que je te connais, je n'imagine pas que tu cherches là un simple amusement de prince. Je sais, Franz, quelles sont l'énergie et la noblesse de ta nature. Je me

souviens de ton petit château de Prérek, où tu nous reçus, ma femme et moi, pour le baptême de notre petite Josefa. Il y avait là, parmi les invités, le comte Terwicz et sa fille, la belle comtesse Maria Fahlen, dont on te disait violemment épris. Elle, l'affolante sirène, arrivait déjà triomphante, croyant atteint le but de ses rêves de passion et d'orgueil. Moi aussi, Franz, je l'avoue... Et, pourtant, ce fut la plus hautaine froideur qui l'accueillit. Ami, j'ai compris ce qu'il t'en a coûté, à ce moment-là, pour rester dans la voie du devoir. Mais combien j'ai remercié Dieu de t'avoir donné la force nécessaire pour résister à la redoutable séduction de cette femme ! Elle était de celles qui tiennent en esclavage l'homme dont elles se sont emparées. Sa mort – son crime – a montré la violence que pouvait atteindre la passion dans cette âme sans frein abandonnée avec frénésie à tous ses instincts.

» La tribu est maintenant à peu près au complet ici. On s'est informé naturellement de toi près de nous, et, toutes les premières, les jeunes cousines, tes amoureuses fidèles. Tant que tu ne seras pas marié, chacune conservera l'espoir de

voir ton choix se fixer sur elle.

» Le mystère dont tu entoures ton absence intrigue beaucoup. Rodolphe m'a dit l'autre jour, d'un air entendu :

» – Franz cache quelque caprice pour une jolie femme dont il ne veut pas compromettre la réputation. Mais tu pourrais bien nous le dire ; nous n'aurions pas l'indiscrétion d'aller le déranger.

» – Mon cher, lui ai-je répondu, la retraite de Franz n'a aucune femme pour motif, et je souhaite vivement que tu n'aies pas à te reprocher des intrigues sentimentales plus sérieuses que les siennes.

» Son idée est d'ailleurs partagée par plus d'un et d'une, ici. Poursuivi comme tu l'es par les adorations féminines, il semble impossible que tu y restes insensible. Mais tu sais mettre dans tes fantaisies de la discrétion et du mystère, prétend-on... Ah ! les racontars du monde et de la Cour ! Ils ne le cèdent en rien, certes, à ceux du petit pays où tu te trouves !

» À bientôt une de tes amusantes lettres, n'est-ce pas, ami bien cher ? Chaleureuses amitiés de Cécile et longue caresse de Josefa qui voudrait bien connaître "la petite fille qui lui ressemble".

» Très affectueusement à toi. »

LUDWIG-KARL.

« Je voulais t'écrire hier, mon ami, mais je suis rentré un peu tard de Goëlle, où j'avais déjeuné chez la comtesse de Cervillon, tante de M<sup>me</sup> de Pendennek.

» Elle habite, dans la vieille rue des Remparts, un ancien hôtel où elle donne l'hospitalité à son petit-neveu, Amaury de Pendennek. Sous son aspect un peu rude, c'est la meilleure créature du monde. Fort intelligente d'ailleurs, et d'esprit original. Elle m'a présenté sa... non, j'ai été présenté à sa petite-fille, Anne de Cervillon, fiancée à un simple plébéien, le D<sup>r</sup> Carols. D'où grande clameur dans le clan de la noblesse "irréductible", comme le dit en redressant un nez long d'une aune M<sup>me</sup> la comtesse de Ploellan.



» Veux-tu faire la connaissance de ladite comtesse ? Imagine-toi une grande femme maigre, figure en lame de couteau, teint piqué de brun, yeux ahuris et tête redressée. Les filles, édition un peu rajeunie de la mère. Tout ce monde habillé de la plus grotesque et prétentieuse façon, choisissant les nuances les plus vives comme pour mieux faire ressortir une laideur et une vulgarité qui devraient se couvrir d'ombre. Réputation de sottise et de méchanceté bien établie. On se moque d'elles par-derrière, même dans leur clan ; mais elles sont reçues partout. Les Pendennek les voient le moins possible. Aussi les mégères ne manquent-elles jamais une occasion de dire quelque mal d'eux. Quant à la morgue, elles en ont à elles seules une dose effrayante, d'ailleurs proportionnée à leur degré d'imbécillité.

» Je pourrais te faire d'autres portraits de ce genre. Mais venons à quelque chose de plus intéressant encore. Je vous avais dit que plusieurs châtelains des environs et des familles de Goëlle en relations avec les Pendennek, et m'ayant rencontré chez eux, avaient témoigné l'intention

de m'inviter aux petites réunions que l'on prépare pour distraire la jeunesse. Je suis un homme décoratif ; je sais danser – et l'on veut bien me reconnaître de bonnes manières. Surtout, je suis l'ami des Pendennek, qui exercent un grand prestige moral dans le pays.

» Oui, mais c'était compter sans mes mortels ennemis, M<sup>lle</sup> d'Espeuven et Pierre de Sobrans !

» Ces deux aimables jeunes gens, avec un zèle aussi ardent que leur malveillance, se sont employés à monter une cabale contre l'étranger coupable de porter ombrage au beau Pierre, arbitre des élégances goëllaises, et d'ignorer complètement M<sup>lle</sup> d'Espeuven, ses faux dédains et sa sottise. Résultat : on n'invite plus ce plébéien de Wolf, indigne de figurer en de si aristocratiques assemblées.

» Savoure cela, Ludwig ! Tâche de ne pas t'étouffer complètement, Cécile ! Et dites-moi si ce n'est point une salutaire leçon pour l'amour-propre d'un homme qui a vu quelques minutes de sa présence recherchées comme une faveur insigne, et dont un regard, une parole comblaient

de joie les heureux privilégiés ?

» Ajoutez à cela que la petite d'Espeuven est furieusement jalouse des attentions que j'ai pour M<sup>lle</sup> de Pendennek, et même de l'amabilité ou de la simple courtoisie que je puis témoigner à toute autre femme. Cette inconséquence féminine n'a rien qui puisse m'étonner... et elle me prépare une revanche que, certes, je n'eusse pas recherchée si entière.

» Quelques excellentes relations me restent fidèles. Sans parler des Pendennek, il y a la famille de Boisbeuillan, qui habite un château non loin de Kenendry, M<sup>me</sup> de Cervillon, dont je te parlais tout à l'heure, deux autres familles nobles de Goëlle. Puis j'en ai quelques autres dans le monde militaire, par Amaury, plus le salon très agréable d'un magistrat et celui d'un officier de marine en retraite. À Sermor, les Blanchard et les Solanet. Notre aristocratie autrichienne en tomberait malade d'horreur, si elle me voyait ainsi embourgeoisé !

» Quant à M. de Coëtgon, je suis en rapports fréquents avec lui. Son vieil hôtel est contigu à

celui de M<sup>me</sup> de Cervillon et quand je me rends à Goëllo, il m'est facile de voisiner de l'un à l'autre. Le brave homme m'accueille comme un fils et me communique ses documents les plus précieux. Je passe là des moments fort agréables – qui le deviennent plus encore quand M<sup>lle</sup> de Pendennek prend part à nos entretiens. Elle fait faire à peu près ce qu'elle veut au vieil original de cousin, qui l'a en grande admiration. Dernièrement, elle a obtenu l'abandon d'une houppelande abominablement tachée et verdie qu'il s'obstinait à revêtir depuis bien des années. Elle seule peut ranger sa chambre et son cabinet de travail, où il ne souffre pas que la servante entre jamais. La semaine dernière, j'ai remarqué sur son bureau, dans un vase gallo-romain, des roses rouges sans parfum.

» – C'est Gwennola qui me les a apportées en venant déjeuner avec moi, m'a-t-il dit.

» Elle est entrée peu après et j'ai passé là un délicieux après-midi, en évoquant le lointain passé de l'Armorique avec ces deux êtres si différents d'aspect. Puis M<sup>lle</sup> de Pendennek nous

a fait du thé, régal du vieux collectionneur, et, pendant qu'il le savourait, nous avons causé de mille choses : musique, littérature, religion. Quelle profondeur de pensée dans cette jeune tête ! Quel cœur délicat et que l'on devine pourtant très ardent !

» Plus je la vois, plus je l'admire, pour sa beauté physique et morale – et plus je l'aime.

» Tu as raison de penser, Ludwig, que je n'ai pas l'âme assez vile pour rechercher un simple caprice en me faisant aimer d'une jeune fille digne du plus fervent respect. Mon intention est de demander sa main à M. de Pendennek, dès que j'aurai obtenu l'autorisation impériale. Prochainement donc, je me rendrai à Schœnbrunn. Je ne compte pas sur trop de résistance, l'empereur sachant que j'ai une volonté difficile à faire plier, et la famille à laquelle je désire m'allier pouvant authentiquement se prévaloir d'une origine plus ancienne que la nôtre. Le portrait de Gwennola – j'ai fait d'elle un dessin fort ressemblant – achèvera de convaincre Sa Majesté que je suis un

homme très décidé à ne pas changer de résolution.

» J'ai oublié de te dire que M. de Kéranio, le secrétaire d'ambassade, est un ami intime de M. de Pendennek. Celui-ci m'en a parlé un jour, me demandant si je le connaissais. J'ai répondu :

» – Nous nous sommes rencontrés quelquefois dans le monde.

» Il est probable qu'il a dû lui écrire pour lui demander de prendre des renseignements au sujet de ce M. Wolf, susceptible de devenir un prétendant pour sa fille. Fort heureusement, il ignore que son ami vient d'être envoyé en mission à Constantinople. La lettre mettra un peu plus de temps pour lui parvenir. Puis il faudra qu'il cherche quel est ce Franz Wolf dont lui parle M. de Pendennek. Cela prendra quelque temps – suffisamment pour qu'il n'y ait plus d'inconvénient à lever l'incognito. Car je veux que la réponse de Gwennola et de ses parents soit donnée à Franz Wolf.

» Non que je doute de ses sentiments à mon égard ! Elle m'aime, je le sais, je le comprends –

elle m'aime, sans peut-être trop le comprendre encore elle-même. Toutefois, c'est une petite satisfaction que je veux me donner là.

» Avant-hier, nous avons fait une excursion à Saint-Gildas-de-Rhuiz. Nous nous trouvions une quinzaine de personnes, parmi lesquelles mes deux ennemis, M<sup>lle</sup> d'Espeuven et Pierre de Sobrans. La plupart des hommes étaient à cheval et, de même, celles de ces dames qui pratiquent l'équitation. M<sup>lle</sup> de Pendennek monte admirablement et j'ai déjà fait plus d'une promenade avec elle, son père et ses frères. De tout le trajet, je suis constamment demeuré près d'elle. Pierre de Sobrans, prétendant à la main de sa cousine, me lançait des regards chargés de fureur. M<sup>lle</sup> de Rosmandour, cette amusante petite personne avec laquelle je suis en grande amitié, me l'a fait malicieusement remarquer. Elle ne peut souffrir ce poseur et se moque ouvertement des prétentions de sa cousine Nicole. En revanche, Gwennola n'a pas de plus déterminée admiratrice. Aussi nous entendons-nous fort bien. Je sais, en outre, qu'elle me défend contre les partisans de Sobrans et d'Espeuven, avec un zèle

qui risque de la compromettre, car les gens mal intentionnés y voient plus que de la sympathie pour moi – bien à tort, le cœur de cette aimable Yvonne me paraissant très solidement attaché à son fiancé.

» À Saint-Gildas, M<sup>lle</sup> de Pendennek m'a fait les honneurs de ce site d'une beauté sauvage. Debout en face de la mer aux reflets glauques qui roulait ses vagues en se jetant à l'assaut des grottes creusées dans les rochers superbes, nous avons évoqué le passé, les temps druidiques, la frêle barque qui amenait sur ces côtes d'Armor les premiers apôtres, saint Gwenolé, saint Ronan. À la fois méditative et vibrante, Gwennola semblait revivre ces temps lointains. Elle disait :

» – La vieille foi ancestrale fléchit. Beaucoup l'ont abandonnée... Ah ! qu'il est douloureux de voir enlever à ces simples le seul soutien digne de ce nom : l'espérance en Dieu, l'amour de Dieu !

» Elle tournait vers moi ses yeux que l'émotion rendait brillants – ses yeux que je trouve chaque jour plus merveilleusement beaux.



Sans doute mon regard a-t-il été à ce moment trop éloquent, car elle a rougi et le sien s'est un peu détourné, avec un frémissement des cils dorés qui forment une frange admirable au bord des paupières.

» – Heureusement, des influences favorables combattent celles du mal, ai-je répliqué. Votre famille, mademoiselle, et vous-même, donnez dans ce pays le plus noble exemple.

» – Nous serions bien coupables en agissant autrement. La raison d'être des vieilles familles est là, et voilà pourquoi il n'y a pas lieu de s'enorgueillir d'une situation qui nous confère de si lourdes responsabilités.

» Ceci rentrait trop dans mes idées pour que je ne l'approuve pas chaleureusement. Pendant un long moment, nous continuâmes de nous entretenir sur ce thème, et il me fut donné une fois de plus d'admirer la rare élévation de cette nature féminine, la force de la pensée qui se cache sous une charmante simplicité.

» Or, tout d'un coup, voilà Sobrans qui s'approche en clamant de sa voix légèrement

nasillarde :

» – Gwennola, M<sup>lle</sup> d'Espeuven a découvert un joueur de biniou qui passait sur la lande, et nous allons danser !

» Je me suis détourné assez brusquement, en toisant le personnage. Et fort probablement j'avais un air très... Franz-Josef, car Sobrans a paru un instant abasourdi, tandis que M<sup>lle</sup> de Pendennek me regardait avec un étonnement qui m'a rappelé que Franz Wolf n'avait pas le privilège de tenir éloignés les importuns. J'ai souri aussitôt, en disant :

» – Après cette conversation sérieuse, voulez-vous danser maintenant, mademoiselle ?

» – Non, je n'en ai nulle envie. Au reste, je ne suis pas habillée pour cela...

» Elle montrait son amazone...

» – ... Que Nicole organise donc une sauterie, si le cœur lui en dit. Moi, j'aime mieux regarder la mer, dont je ne me lasse jamais.

» Et nous sommes allés nous asseoir près des personnes sérieuses. Tout en causant, nous avons

regardé les couples évoluer au son du biniou. La petite d'Espeuven dansait comme une enragée. Le beau Pierre, lui, prenait une mine de ténébreux. Sa mère, grande et corpulente personne au nez de bec d'aigle, me lançait des regards sans aménité. Elle souhaite fort d'avoir M<sup>lle</sup> de Pendennek pour belle-fille et trouve évidemment que je me pose un peu trop en prétendant – puis aussi que l'on m'accueille trop bien. Naturellement, pour cette noble dame, je n'existe pas ; c'est à peine si elle daigne incliner le bout de son nez pour répondre à mon salut.

» Des nuages un peu inquiétants s'étant formés, nous avons assez vivement plié bagage. À trois kilomètres de Kenendry, la pluie a commencé de tomber.

» Amazones et cavaliers ont alors pris le galop. J'étais en tête avec M<sup>lle</sup> de Pendennek, qui monte une fine jument blanche très rapide. Quant à mon Ibrahim, il ne craint aucun rival. Aussi étions-nous arrivés premiers dans la cour de Kenendry. J'ai aidé à descendre ma chère Gwennola, toute rose de la course, plus ravissante

que jamais avec ses yeux étincelants de vie et de gaieté, ses cheveux d'un or si chaud ondulant hors du petit feutre noir, ses lèvres au dessin pur dont le sourire n'a pas d'égal. À ce moment, cher Ludwig, j'ai eu la tentation de lui dire tout mon amour. Mais j'y ai résisté, car je veux attendre mon heure.

» Ma belle et pure Gwennola ! Près d'elle, je ne connaîtrai que l'ascension vers les hauteurs morales, avec les joies les plus profondes et les plus nobles, sans mélange de remords. Tandis que si j'avais cédé autrefois... Oui, ami, tu peux remercier Dieu de m'avoir donné l'énergie nécessaire pour écarter définitivement une passion qui déjà s'était insinuée en moi et aurait fait le malheur de ma vie. Nous avons, hélas ! dans notre famille elle-même, des exemples de la terrible influence que peuvent exercer sur un homme des femmes de la même race que cette malheureuse.

» Voyons, il faut cependant que je mette fin à cette interminable lettre ! J'entends sonner. Probablement c'est mon petit ami Guy qui

m'apporte des fleurs. Je sais qu'elles sont cueillies par sa sœur et, de ce fait, elles acquièrent à mes yeux un prix inestimable.

» Oui, ton cousin est tout à fait pris, décidément, mon cher Ludwig ! Les candidates à ma faveur ne pourraient plus me traiter de "beau marbre", si elles me voyaient contempler le portrait de ma bien-aimée, que j'ai fait de mémoire – bien facilement, car ses traits, les expressions diverses de sa physionomie sont constamment présents à ma pensée.

» Toutes mes amitiés à Cécile, qui sera certainement ravie de sa nouvelle cousine, dès qu'elle la connaîtra un peu.

» Je suis toujours ton bien affectionné. »

FRANZ-JOSEF.

## 6

La Fougeraye, petit manoir en partie couvert de glycine et de lierre, se trouvait presque aux portes de Goëlle. Ce voisinage permettait à Nicole de se rendre à peu près chaque jour chez les parents et connaissances qu'elle avait dans la ville, car elle ne pouvait supporter de demeurer au logis et recherchait les plus petites occasions de se distraire.

Les dames de Ploellan, quelque peu cousines du défunt M. d'Espeuven, lui faisaient grande fête. Elles réunissaient chez elles quelques bonnes amies et tout ce monde clabaudait sur les uns et les autres, en réservant toutefois sa particulière malveillance à l'étranger de Ty-Glaz.

M<sup>me</sup> de Ploellan et ses filles, Yolande et Huonne, se montraient particulièrement acharnées contre lui. La calomnie était leur élément, la joie criminelle d'une existence

rabaissée à la plus vulgaire médiocrité morale. Ce furent elles qui commencèrent de mettre en circulation des racontars sur les prétendues conquêtes de Franz Wolf dans le pays, sur les soi-disant visites mystérieuses que recevait l'Autrichien à Ty-Glaz. Puis elles s'attaquèrent à Gwennola, prirent des airs navrés en déclarant qu'elles l'auraient crue plus sérieuse... qu'il était désolant de voir une jeune fille bien élevée se compromettre ainsi avec un homme de rien. Bref, toute la gamme des insinuations y passa, au grand ravissement des ennemies que s'était faites M<sup>lle</sup> de Pendennek par sa beauté, ses vertus et sa charité.

Nicole laissait dire, plus disposée à exciter qu'à calmer les trois mégères. Elle se trouvait depuis quelque temps dans un état d'énervement qui commençait d'inquiéter sa mère, première victime de cette humeur atrabilaire.

De santé délicate, fatiguée par une vie mondaine excessive, M<sup>me</sup> d'Espeuven aurait souhaité quelque repos. Mais Nicole ne lui en laissait guère, prétendant qu'elle avait surtout

besoin de se distraire et que l'air, le mouvement vaudraient tout le repos du monde.

Un matin, elle l'entraîna ainsi à Sainte-Anne-D'auray, où les Pendennek et les Rosmandour se rendaient en pèlerinage. Nicole s'était presque imposée à eux. Elle se trouvait dans ce singulier état d'esprit de rechercher constamment la compagnie des châtelains de Kenendry, bien qu'elle sût rencontrer presque toujours avec eux l'étranger abhorré, l'odieux Wolf. Aujourd'hui encore, elle savait qu'il serait à ce pèlerinage, fait chaque année à la même époque pour commémorer la guérison de Gwennola enfant, obtenue par l'intercession de sainte Anne.

M<sup>mes</sup> d'Espeuven quittèrent la Fougeraye dans la vieille Victoria, encore assez présentable, extraite des écuries du manoir et attelée d'un cheval emprunté à des amis de Goëlle. M<sup>me</sup> d'Espeuven n'avait qu'une fortune médiocre et soutenait avec peine le train d'existence mondaine dont elle avait donné l'habitude à Nicole. Mais celle-ci entendait ne rien réduire sur le budget toilette et, tout particulièrement depuis



quelques semaines, elle semblait prise d'une rage de coquetterie qui faisait penser à sa mère :

« A-t-elle en vue de plaire particulièrement à l'un des jeunes gens de par ici ?... Amaury de Pendennek, peut-être ?... ou bien Pierre de Sobrans ? Deux bons partis, d'ailleurs. Je serais enchantée qu'elle réussît d'un côté ou de l'autre. »

Près de Kenendry, la Victoria rejoignit le break des Pendennek conduit par Olivier, près de qui se trouvait assis M. Wolf. À mi-chemin, celui-ci prit la place du jeune Pendennek, dont le poignet récemment foulé restait encore sensible. Franz conduisait avec une élégance et une maîtrise incomparables, dont lui fit compliment le commandant de Rosmandour, comme il descendait de voiture.

– Et cependant, les chevaux d'Olivier sont vifs, quelquefois difficiles à manier, ajouta M. de Pendennek.

Franz sourit, en répliquant :

– Ils me font presque l'effet de moutons, à

côté de certains des miens. J'ai l'habitude des attelages fougueux et je les sens si parfaitement en main que je n'aurais pas la crainte de leur confier ce que j'ai de plus cher.

Nicole, qui venait de descendre de la Victoria, glissait vers lui un regard de stupéfaction. Ses attelages ! Était-il donc si riche, ce Wolf ? C'était probablement cela qui lui donnait un tel aplomb.

L'inévitable Sobrans, qui lui aussi avait réussi à se faire inviter, dit en affectant un air de naïveté impertinente :

– Monsieur votre grand-père était peut-être négociant en chevaux ?

Avec son sourire le plus railleur, Franz riposta :

– Non, monsieur, mon grand-père achetait des chevaux, mais n'en vendait pas.

M. de Pendennek glissa vers son jeune parent un coup d'œil qui témoignait de quelque irritation. Peu après, se trouvant seul près de lui, il prit son bras en disant :

– Écoute, Pierre, si tu cherches encore à te

montrer désagréable pour M. Wolf, je te ferme la porte de chez moi !

Pierre retint une grimace de colère.

– Ah ! bien, mon oncle, ce serait trop fort ! Parce que ce monsieur m’horripile... que je ne puis le souffrir...

– C’est que tu en es jaloux... bassement jaloux. Mais je ne permettrai pas qu’un de mes hôtes, un homme irréprochable sous tous rapports, soit, en ma présence ou sous mon toit, l’objet de froissements. Tiens-toi cela pour dit, si tu veux que je continue à te recevoir.

Et, lâchant son jeune parent, M. de Pendennek rejoignit le groupe qui se dirigeait vers la basilique.

Pierre, lui, arrêta au passage Nicole et, tout furieux encore, lui conta « l’avanie qu’il devait à cet abominable Wolf ». Il ne s’aperçut point que la jeune fille ne faisait pas chorus avec lui, comme de coutume. Très distraite, elle suivait des yeux Franz Wolf qui marchait aux côtés de Gwennola. Dans la basilique encore, son regard,

chargé d'irritation jalouse, ne quitta pas les deux jeunes gens priant l'un près de l'autre. Dehors, elle essaya de les séparer en accaparant Gwennola, sous prétexte de lui demander des renseignements sur la fondation de l'église. Complaisamment, M<sup>lle</sup> de Pendennek les lui donna. Mais Yvonne, qui avait entendu, s'exclama :

– Comment ? Tu m'as dit hier que tu connaissais très bien tout cela ! La mémoire te fait-elle donc défaut en si peu de temps ?

Nicole feignit de ne pas entendre. Sous sa moustache, Franz eut un sourire d'ironie. Il connaissait les ruses féminines et avait deviné le but de Nicole, jalouse, de plus en plus jalouse de Gwennola.

Le déjeuner était préparé à l'hôtel de France. Autour de la longue table, chacun se groupait à son gré. Tandis que Gwennola cherchait la servante pour lui faire une recommandation relative au repas, Nicole avisa une place libre entre M. Wolf et Yvonne. Comme d'une main décidée, elle écartait la chaise, Franz, encore

debout, se tourna légèrement vers elle.

– Pardon, ceci est la place de M<sup>lle</sup> de Pendennek.

Il y avait une telle autorité, une telle assurance impérative dans le ton, dans le geste de la main étendue vers la chaise, que Nicole se recula, sans qu'une protestation pût venir à ses lèvres. Mais à peine assise quelques pas plus loin, la colère l'envahit contre elle-même, assez stupide pour s'en laisser imposer par cet individu, contre lui, qui prenait des manières de plus en plus intolérables. N'aurait-on pas dit, en vérité, qu'il présidait cette table ?... et cela, avec une aisance, un naturel qui excluaient l'idée de toute prétention.

Il se montrait fort gai, s'amusa à exciter la verve malicieuse d'Yvonne, les spirituelles reparties d'Amaury, et s'entretint aimablement avec tous – en exceptant les dames d'Espeuven, objets de la plus glaciale politesse. Ce qui, un peu plus tard, quand on sortit de l'hôtel, amena cette réflexion de M<sup>me</sup> d'Espeuven, faite d'un ton pincé à son beau-frère :

– Ce monsieur est véritablement fort déplaisant ! Je ne comprends pas du tout votre engouement pour lui, vos admirations trop visibles qui exaltent encore sa fatuité réellement insolente.

M. de Rosmandour, petit homme assez replet, de physionomie intelligente et très fine, se prit à rire doucement tout en continuant d'avancer du pas claudicant dû à une blessure reçue en 1870.

– Ma bonne, M. Wolf se montre pour nous le plus aimable des hommes. Quand il vient me visiter, il s'intéresse à mon jardin, à mes idées, de la façon la plus charmante et la plus simple. Donc, pour mon compte, je ne le trouve ni fat ni insolent !... Vous... dame ! vous, c'est autre chose ! Nicole, surtout, l'a traité dès le début du haut de sa noblesse. Alors ce jeune homme qui a de la dignité... beaucoup de dignité, vous tient à distance...

– Nous tient à distance ! répéta M<sup>me</sup> d'Espeuven visiblement suffoquée.

– Eh ! eh ! c'est que c'est ça !... c'est tout à fait ça !

Et le commandant riait encore, en coulant un regard narquois vers sa belle-sœur dont la vanité l'impatientait.

– Un insolent, je vous dis, Henri !... un homme qui, en dépit des grandes manières qu'il affecte, manque parfois de la plus élémentaire éducation. M<sup>me</sup> de Karellec me faisait remarquer que, l'autre jour, il est sorti le premier du salon, chez M<sup>me</sup> de Pendennek, alors qu'il y avait autour de lui des hommes plus âgés, et surtout autrement considérables ! Assez souvent aussi, il lui arrive de tendre la main, le premier encore, à ces mêmes personnes, et même aux femmes !

– En effet... en effet... J'ai remarqué aussi ces petites distractions. Mais, par ailleurs, M. Wolf est la correction même et il ne faut vous en prendre qu'à vous s'il vous montre tant de froideur.

– Naturellement, vous trouvez tout parfait chez lui ! riposta aigrement M<sup>me</sup> d'Espeuven. D'ailleurs, la froideur de ce monsieur m'importe peu. Mais j'enrage de vous voir ainsi la dupe de cet étranger... de voir M. et M<sup>me</sup> de Pendennek

assez aveuglés, assez ensorcelés par lui pour le laisser faire ouvertement la cour à Gwennola.

– Oh ! ils l’ont en la plus haute estime et très probablement la belle Gwen deviendra M<sup>me</sup> Wolf, à moins, ce dont je doute, que les renseignements demandés par M. de Pendennek à son ami Kéranio ne soient pas favorables.

– Grand bien leur fasse ! dit ironiquement M<sup>me</sup> d’Espeuven. Pour ma part, j’aimerais mieux voir ma fille demeurer célibataire que de la donner à un M. Wolf.

– Euh ! euh ! chère amie... ce ne serait peut-être pas l’avis de Nicole !

– Pourquoi donc ?

– Parce que tant d’animosité envers un homme... comme M. Wolf me paraît bien excessive pour ne pas cacher un autre sentiment.

Cette fois, M<sup>me</sup> d’Espeuven s’arrêta, le souffle coupé par l’indignation.

– Êtes-vous fou ? Nicole, qui l’exècre... qui ne peut supporter de le voir...

– Hum !... Pourquoi est-elle alors toujours



fournée là où il doit se trouver ? Yvonne me l'a fait remarquer ces jours-ci...

– Yvonne ?... Yvonne ? C'est elle qui est amoureuse de ce Wolf ! Tout le monde le voit, tout le monde le sait. Mais Nicole !... Nicole ! Ah ! vous me faites rire !

Mais elle ne riait pas le moins du monde. La colère la faisait trembler, mettait des éclairs dans ses yeux pâles.

M. de Rosmandour conservait un calme narquois. Il répliqua d'un ton pince-sans-rire :

– Ah ! c'est ma fille qui est amoureuse de M. Wolf ? Eh bien ! les gens qui ont vu ça possèdent de fameuses lunettes ! Pour mon compte, la chose ne m'inquiète guère. Mais je n'aurais pas tout à fait autant de confiance dans l'animosité de Nicole... dans l'horreur de Nicole pour M. Wolf...

M<sup>me</sup> d'Espeuven lui tourna le dos et s'éloigna d'un pas nerveux. Le commandant songea :

« Bien... bien... mais elle est prévenue. Car la petite, un beau jour, est capable de faire quelque imprudence en l'honneur de cet homme... qu'elle

exècre. Elle est si mal élevée, la pauvre ! »

Et, levant les épaules, le commandant rejoignit son ami de Pendennek près des voitures qui devaient emmener les pèlerins à la Chartreuse d'Auray.

Au retour, il y eut un rapide goûter. Puis chacun, après les dévotions dernières à la basilique, se dirigea vers les équipages. Franz reprit sa place sur le siège du break. Olivier, qui s'apprêtait à monter près de lui, sentit une main se poser sur son bras.

– Oh ! monsieur Olivier, voulez-vous me céder votre place ? J'aime tant voir vos beaux chevaux !... Et puis j'aurai plus d'air...

Nicole regardait le jeune homme d'un air de prière. Courtoisement, il répondit :

– Mais avec le plus grand plaisir, mademoiselle !

M<sup>me</sup> d'Espeuven, déjà montée dans la Victoria, avait entendu. Elle s'écria :

– À quoi penses-tu, Nicole ? Que signifie cette fantaisie ? Viens ici et laisse sa place à M. de

Pendennek.

Mais Nicole avait déjà escaladé le marchepied et s'installait sur le siège, près de Franz, qui n'avait même pas tourné la tête. Elle répondit avec désinvolture :

– J'aurai plus d'air là... Mon oncle ira près de vous, maman.

M<sup>me</sup> d'Espeuven serra les lèvres sur l'ordre irrité prêt à en sortir. Mieux valait ne pas insister, avec cette nature dont elle connaissait l'obstination. Mais sa physionomie prit une expression soucieuse que ne manqua pas de remarquer son beau-frère.

« Et de deux ! pensa-t-il. Après ce que je lui ai dit, cette fantaisie de Nicole va peut-être lui démontrer qu'un ennemi qu'on recherche... c'est un ennemi qui intéresse terriblement ! »

À Kenendry, les dames d'Espeuven prirent congé de leurs amis. Nicole réintégra la Victoria. Elle était devenue sombre, silencieuse, et comme de son côté, M<sup>me</sup> d'Espeuven ne semblait pas disposée à converser, le trajet de Kenendry à la

Fougeraye se fit sans qu'elles eussent échangé un mot.

Mais au moment d'entrer dans sa chambre, M<sup>me</sup> d'Espeuven se tourna vers sa fille, qui montait l'escalier derrière elle.

– Me diras-tu quel plaisir tu as pu avoir à faire ce trajet près d'un homme mal élevé, qui ne t'a pas accordé plus d'attention que si tu n'existais pas ? Et il se sera trouvé des gens assez malintentionnés pour donner à croire que tu le recherches...

– Que je le recherche, moi ?

Nicole redressait la tête comme un jeune coq furieux.

– ... C'est trop fort ! Ainsi, parce que c'est ce Wolf qui conduit, je ne pouvais pas m'asseoir sur le siège d'une voiture ?... Et puis, ça m'est bien égal qu'il n'ait pas eu l'air de s'apercevoir que j'étais là ! Au contraire, c'est ce que je voulais ! Je ne suis pas comme Gwennola, moi, pour accepter les galanteries d'un Wolf !

Les mots sortaient de ses lèvres comme un flot

saccadé. Rouge, les yeux brillants, elle gravit d'un bond la dernière marche et courut à sa chambre, dont la porte fut bruyamment refermée.

M<sup>me</sup> d'Espeuven porta une main à son front en gémissant :

– Quel tapage ! Cette enfant devient épouvantablement nerveuse ! Qu'a-t-elle donc ?...  
Que peut-elle avoir ?

La principale paroisse de Goëlle, Saint-Étienne, avait comme curé un vieux prêtre très lié avec la famille de Pendennek. Pour solenniser les noces d'or de son sacerdoce, le clergé et un groupe de paroissiens avaient organisé un salut en musique auquel devaient participer M<sup>lle</sup> de Pendennek et M. Wolf. Gwennola avait une voix pure et chaude, bien exercée, Franz une superbe voix de baryton. Plus d'une fois, ils avaient chanté ensemble à Kenendry ou chez M<sup>me</sup> de Cervillon. C'était d'ailleurs celle-ci qui leur avait demandé de concourir à la beauté de cette cérémonie religieuse, et tous deux avaient accepté de la meilleure grâce du monde.

Ce salut devait avoir lieu un dimanche, le surlendemain du pèlerinage à Sainte-Anne. La veille, M<sup>me</sup> d'Espeuven déclara à sa fille qu'il lui serait impossible de l'accompagner à Goëlle. Elle

était complètement abattue par la fatigue et ne se sentait pas le courage de s'enfermer pendant deux heures dans une église comble, par cette chaleur.

– Eh bien ! j'irai avec les Ploellan, déclara Nicole.

M<sup>me</sup> d'Espeuven, en jetant un regard sur la figure pâlie, sur les yeux cernés, fit observer :

– Tu ferais beaucoup mieux de te reposer, toi aussi.

Nicole eut un mouvement d'épaules, sans répondre, et monta dans sa chambre pour préparer sa toilette.

Cette toilette fut cause d'une nouvelle discussion entre la mère et la fille, le lendemain. Elle était en foulard blanc à larges dessins mauves, garnie de velours noir et de dentelles blanches très mousseuses. La façon offrait quelque apparence d'excentricité, encore accentuée par le grand chapeau de paille blanche, très relevé, orné de larges fleurs de velours mauve et posé de côté, cavalièrement, sur les cheveux châtons, frisés avec art.

– Ce n’est pas à mettre sept mois après la mort de ta grand-mère ! s’écria M<sup>me</sup> d’Espeuven quand elle vit entrer sa fille. Je t’ai fait faire cette toilette pour le mariage de ta cousine Jeanne, en septembre, mais il était convenu que tu ne la porterais pas auparavant.

– Ah ! bien, maman, je n’ai pas tant de distractions ici ! Ça m’amuse de mettre cette robe, qui me va bien... et ce chapeau si réussi.

Elle s’approchait d’une glace et s’examinait complaisamment.

– Mais tu devrais encore être en noir ! J’ai autorisé le gris, à cause de la chaleur... Et voilà que tu abuses...

D’un doigt expert, Nicole arrangeait sur son front la frange légèrement frisée qui rejoignait presque les yeux.

– D’abord, à quoi sert de s’habiller ainsi dans ce trou de Goëlle ?

– Il y a là des femmes très élégantes, maman... Et, enfin, je vous dis que ça m’amuse.

M<sup>me</sup> d’Espeuven fronça les sourcils, en



examinant sa fille dans la glace qui la reflétait.

– Tourne-toi un peu... Tu as fait trop tomber ta frange... Et puis je t'avais dit de ne pas la friser. Cela te donne un air... un air peu comme il faut. Ton chapeau aussi... Pose-le autrement...

– Il est parfaitement bien, dit sèchement Nicole. C'est un chapeau qui a beaucoup de genre, à condition qu'on le mette comme il doit l'être.

– Je ne te laisserai pas sortir ainsi, Nicole ! Certes, je ne suis pas collet monté, et je t'accorde beaucoup de liberté. Mais tu as aujourd'hui un genre qui ne me plaît pas.

– Moi, il me plaît beaucoup !

Sur cette impertinente réponse, Nicole, pirouettant sur ses talons, reprit l'examen de sa personne.

M<sup>me</sup> d'Espeuven se laissa retomber sur sa chaise longue. Lutter contre la volonté de sa fille était pour cette femme molle et faible chose impossible.

– Nicole, sois raisonnable, je t'en prie !

M<sup>lle</sup> d'Espeuven eut de nouveau son irrévérencieux mouvement d'épaules, en ripostant :

– Je ne veux pas être raisonnable ! Ça m'ennuie trop !

– Mais tu vas te faire remarquer... On est si malveillant, dans ces petites villes !

– Je me moque de tout ce qu'on dira !

La porte fut ouverte à ce moment et le vieux domestique, gardien de la Fougeraye, cocher et valet pendant le séjour de ces dames, annonça :

– La voiture est attelée, mademoiselle.

– Bien, Mathurin... Au revoir, maman !

Nicole s'approchait, donnait à sa mère un bref baiser. M<sup>me</sup> d'Espeuven lui saisit le bras, leva sur elle un regard investigateur...

– Mais tu as rougi tes lèvres ! Nicole, je t'ai permis la poudre... pas cela... Pas de noir aux sourcils non plus...

D'un geste brusque, Nicole se dégagea, puis elle sortit rapidement du salon. Un instant après,

M<sup>me</sup> d'Espeuven entendit la voiture qui s'éloignait.

« Ah ! la mauvaise enfant ! songea-t-elle avec colère. Quel effet va-t-elle produire, avec cette tenue ?... Et pourquoi... pour qui est-elle prise de cette fureur de coquetterie ? Son oncle aurait-il bien deviné ? Ce Wolf aurait-il aussi tourné la tête de ma fille ? »

Les Ploellan habitaient, rue du Connétable, un triste hôtel décrépi, entre cour et jardin. Depuis longtemps la fortune avait fui ce logis et M<sup>me</sup> de Ploellan vivait d'expédients, contractant de côté et d'autre des dettes que parfois consentait à payer un frère cadet de son mari, mieux renté, dont on escomptait l'héritage.

M<sup>lles</sup> Yolande et Huonne avaient un frère, mince garçon de seize ans, assez bien physiquement, mais nanti d'une prétention et d'une sottise égales à celles de sa mère et de ses sœurs, par lesquelles il était horriblement gâté. À entendre leurs diatribes venimeuses et leurs insinuations perfides contre M. Wolf et les

Pendennek, ce jeune Gaétan, bien pourvu sous le rapport de l'envie et de la méchanceté, s'était mis lui aussi à faire campagne contre ces gens, coupables de posséder la noblesse d'âme, les vues élevées, puis aussi les biens de ce monde qui manquaient aux Ploellan. À défaut d'intelligence, il avait l'imagination fertile et la ruse dont souvent sont abondamment pourvues les natures mauvaises. Aussi, encouragé par la comtesse et ses filles, répandait-il des bruits calomnieux que trop d'oreilles recevaient avec une malveillante joie.

Désireux d'assister à la cérémonie de Saint-Étienne, il avait adroitement simulé un malaise pour obtenir d'être dispensé de l'assistance aux vêpres chez les Pères Jésuites, où il était élève externe. Aussi Nicole le trouva-t-elle rue du Connétable, raide et suffisant comme à l'ordinaire et arborant une rose à sa veste d'uniforme.

La toilette de sa cousine parut faire impression sur lui. Comme il commençait un compliment gourmé, M<sup>me</sup> de Ploellan et ses filles apparurent,

majestueuses, rutilantes de couleurs vives. Yolande, surtout, avait un certain chapeau vert garni de rubans ponceau qui fit faire quelques grimaces à M<sup>lle</sup> d'Espeuven.

« Bah ! pensa-t-elle, elles sont toutes trois si laides et si ridicules qu'elles me serviront de repoussoir. Et puis, ce n'en sont pas moins toujours des Ploellan. »

Comme ces dames et Gaétan arrivaient dans la rue des Chanoines, Huonne s'exclama :

– Voyez donc là... ce petit vieux, ne dirait-on pas M. de Coëtgon ?

– Mais oui, c'est lui en personne ! Quoi, le vieux hibou s'est décidé à sortir de son trou ? ricana Gaétan.

– Il vient entendre sa Gwennola et son cher M. Wolf, dit ironiquement Nicole.

– Ah ! celui-là donnera aussi son consentement des deux mains au mariage !... en admettant qu'il y ait jamais mariage...

Ici, au lieu de baisser sa voix aigre et commune – agrément dont avait hérité sa fille

aînée – M<sup>me</sup> de Ploellan l'éleva d'un ton, comme pour être mieux entendue d'une famille qui passait, et qu'elle savait favorable à M. Wolf.

– ... Car figurez-vous que j'ai toujours cette idée... Oui, je soupçonne que cet étranger, après avoir bien compromis la chère Gwennola, lèvera sa tente et ira la planter ailleurs pour recommencer ce bel exploit !

– Ce n'est pas impossible, dit Nicole du bout des lèvres.

Mais elle mentait en répondant ainsi, car elle sentait bien que Franz Wolf était incapable d'une vilénie.

En peu de temps, l'église était comble. Un homme d'une cinquantaine d'années, à mine de diplomate, qui arriva à la fin du sermon, réussit après bien des manœuvres à s'insinuer dans un des bas-côtés. Il se trouva près du commandant de Rosmandour qui, à sa vue, ne put retenir un mouvement de surprise.

– Vous, Kéranio ! dit-il à voix basse.

L'autre sourit, tendit une main que le

commandant serra cordialement. Peu après, tandis que le prédicateur regagnait la sacristie et que les sons de l'orgue s'élevaient, il expliqua brièvement :

– Un petit congé que j'ai obtenu. Vite, j'accours revoir ma chère Bretagne et mes bons amis.

Puis il se tut, jusqu'au moment où commença le chant du *Panis Angelicus*. Alors, il murmura :

– Oh ! oh ! il me semble que voilà de bien belles voix ! Qui ça, Rosmandour ?

– Votre filleule, et un jeune M. Wolf, locataire de Ty-Glaz.

Attentif, visiblement sous le charme – comme d'ailleurs tout l'auditoire – M. de Kéranio semblait en outre fort surpris. Quand les voix se turent, il se pencha vers M. de Rosmandour.

– C'est extraordinaire comme cette voix d'homme m'en rappelle une autre, que j'ai eu le privilège d'entendre parfois à Vienne !

– Mais c'était peut-être la même ! Ce jeune homme habite Vienne et dit vous avoir rencontré

dans le monde.

M. de Kéranio eut un petit sourire amusé.

– Oh ! non, non, ce n'était pas un M. Wolf ! Quant à ce monsieur, peut-être bien l'ai-je vu... mais on rencontre tant de gens, dans notre situation... et Wolf est un nom si commun...

Il se tut pour écouter un violoncelle. Puis l'intérêt se fit à nouveau plus vif sur sa physionomie quand, avec une rare intensité d'expression, Gwennola et Franz chantèrent un *Ave Maria*.

Les quêteuses s'ébranlaient. Du côté où se trouvait M. de Kéranio, c'était Yvonne de Rosmandour. Elle eut à sa vue un mouvement de surprise, puis lui sourit aimablement. Peu après, en tendant sa bourse à M. de Pendennek, elle dit tout bas :

– Votre ami Kéranio est là, monsieur.

– Ah ! toujours sa manie d'arriver à l'improviste ! murmura le marquis avec un sourire de contentement.

Aussitôt la bénédiction donnée, M. de



Rosmandour, que la chaleur incommodait, essaya de se frayer un chemin parmi les gens groupés au bas de l'église et qui refluaient vers la sortie. M. de Kéranio le suivait. Mais ils furent bientôt séparés par les remous de la foule.

À un moment, M. de Kéranio se trouva à quelques pas de la porte donnant sur l'escalier des orgues. Elle était ouverte, et une silhouette masculine se profilait sur le seuil. Le diplomate, en tournant machinalement la tête de ce côté, l'aperçut et faillit crier de stupéfaction.

« Non ! je rêve ! songea-t-il. Lui, ici ! »

Sur M. de Kéranio tombait le regard de deux yeux noirs, qui aussitôt témoignèrent d'une surprise et d'une contrariété très vives. Puis, en un mouvement qui dénotait une prompte décision, Franz Wolf s'avança vers l'arrivant et se mit à lui parler à voix basse.

L'ahurissement, l'attention respectueuse, une satisfaction amusée se succédaient sur la physionomie de M. de Kéranio. Il acquiesçait de la tête et riait malicieusement... Puis, au-dehors, apercevant M. de Rosmandour, il alla vers lui.

– Mais en effet, je le connais, ce M. Wolf ! Pas intimement... mais j'en ai entendu dire le plus grand bien.

– Ah ! tant mieux !... tant mieux ! Parce que, voyez-vous, c'est un prétendant sérieux pour Gwennola.

– Un prétendant pour... ?

M. de Kéranio ouvrait des yeux tellement stupéfaits que son interlocuteur demanda :

– Eh bien ! est-ce que vous ne le trouvez pas digne d'elle ?

– Pas digne ? Ah ! par exemple ! C'est tout le contraire !

– Comment, tout le contraire ? Alors, c'est elle que vous ne jugeriez pas digne de lui ?

– Mais non, voyons ! Ma filleule est digne d'un prince... du plus beau des princes. Mais j'apprends des nouvelles... assez inattendues, qui m'éberlurent un peu.

– Tenez, la voilà, votre filleule, mon ami... Et dites-moi si M. Franz Wolf n'a pas bon goût ?

De l'ombre du porche venait de surgir un groupe formé de Gwennola et de ses parents. La jeune fille était vêtue de légère étoffe rose, coiffée d'un chapeau de tulle blanc sur lequel ressortait la pourpre sombre de trois roses de velours. Ses yeux avaient un merveilleux éclat de vie et de bonheur, dans la blancheur rosée, palpitante du visage.

– Admirable ! murmura M. de Kéranio. Je comprends... je comprends...

Vivement, il s'avavançait vers ses amis. M. de Pendennek lui tendit les mains en disant :

– Eh bien ! il n'y a donc pas moyen d'envoyer un petit mot, quand tu dois venir, homme incorrigible ? Suppose que nous soyons absents de Kenendry, et que tu trouves portes closes ?

– Mon cher vieux, j'ai obtenu un congé au dernier moment. Vite, j'ai sauté dans le train, et me voilà ! Mais tu me feras tes reproches un autre jour. Laisse que je salue ces dames... et que je complimente mon incomparable filleule.

Il regardait Gwennola avec admiration.

– Depuis deux ans, le bouton de rose est devenu fleur... Chère enfant, vous éblouissez votre vieux parrain ! Et quelle voix ! Votre partenaire et vous m’avez complètement ravi !

La nuance rose devint un peu plus foncée au teint de Gwennola.

– N’est-ce pas qu’il a un timbre de voix magnifique ?... Et quelle expression !

– Oui, excessivement prenante... Mais, dis donc, Pendennek... je le connais un peu ce jeune homme-là...

La physionomie du marquis s’éclaira de contentement.

– Ah ! tu le connais ? J’en suis enchanté ! Alors, tu peux me donner les renseignements que je te demandais dans ma lettre ?

– Quelle lettre ?

– Mais celle que je t’ai écrite il y a deux mois ! Je te racontais comment Gwennola et Guy avaient été sauvés par cet étranger, installé à Ty-Glaz...

– Je n’ai rien reçu, mon bon ! Mais je n’étais

pas à Vienne. On m'avait envoyé en mission à Constantinople. Ta lettre se sera perdue.

– Eh bien ! heureusement que te voilà, car j'aurais été fort embarrassé, ne recevant pas de réponse... Mais nous reparlerons de cela plus tard.

Amaury et Olivier s'avançaient à leur tour pour souhaiter la bienvenue à l'ami de leur père. Puis ce furent les connaissances et les parents que le diplomate avait dans le pays. Bientôt, il se trouva fort entouré, distribuant des poignées de main et s'informant cordialement des nouvelles de tous, non sans jeter de temps à autre un coup d'œil sur M. Wolf, avec l'air d'un homme qui n'en peut croire ses yeux.

Gwennola s'écarta un peu et, à ce moment, vit M. de Coëtgon qui, se glissant hors du porche, s'apprêtait à disparaître furtivement.

Franz l'avait aussi aperçu. Quittant M. de Rosmandour avec lequel il s'entretenait, le jeune homme s'avança vivement, barrant le chemin au vieux collectionneur.

– Non, non, monsieur, vous ne nous échapperez pas ainsi ! dit-il gaiement.

– Nous vous faisons prisonnier ! ajouta Gwennola, arrivant à son tour.

Le vieillard leva sur elle un regard effaré. Mais, devant cette radieuse apparition, un soupçon de sourire vint aux lèvres desséchées.

– J’ai voulu t’entendre chanter, Gwen... et lui aussi, dit une voix chevrotante. C’était merveilleux. J’aimerais vous entendre encore...

– Ce sera facile, mon cousin. Nous allons vous emmener à Kenendry et nous chanterons pour vous ce soir... N’est-ce pas, monsieur ?

– Bien volontiers ! Je serais très heureux de donner cette satisfaction à M. de Coëtgon qui s’est dérangé pour nous entendre.

– Oh non ! il faut que je rentre ! Je n’ai pas l’habitude...

– Avez-vous peur qu’on vous enlève vos collections ? dit malicieusement Gwennola. Eh bien ! nous vous ferons reconduire dans la soirée.

– Vous ne pouvez nous refuser ce plaisir,

monsieur, ajouta Franz avec cette bonne grâce chaleureuse dont il savait si bien nuancer les degrés. M<sup>lle</sup> de Pendennek et moi ne vous le pardonnerions pas.

– Si, si, vous pardonneriez, parce que vous savez que je suis un vieil original. Mais, enfin, j’irai à Kenendry, parce que je ne sais pas dire non, ni à elle ni à vous...

– Eh bien ! montez dans le break, là-bas, puisque vous n’aimez pas être au milieu de la foule, dit Gwennola. Nous allons vous rejoindre dans un instant, mon bon cousin.

À mi-voix, en le suivant des yeux, M. Wolf dit avec un sourire :

– Je crois que nous avons remporté là une belle victoire, mademoiselle. Il s’agit de savoir prendre cet excellent homme pour en obtenir ce que l’on veut... Mais permettez-moi maintenant de vous adresser mes plus sincères compliments, ce que je n’ai osé faire là-haut, estimant que la sainteté du lieu demandait le silence, et ce silence me paraissant d’ailleurs la plus grande marque d’admiration, quand une impression nous a

profondément émus.

Le teint de Gwennola devint plus rose encore, les yeux veloutés se baissèrent un instant sous le regard d'une ardente douceur qui n'existait que pour elle.

À ce moment s'approchaient Yvonne, Olivier et Amaury. Puis d'autres personnes en relations avec Franz se joignirent à eux pour féliciter les deux jeunes artistes. Ce fut dans cet instant que sortirent de l'église les Ploellan et Nicole. Ces dames s'étaient placées aux tout premiers rangs, pour ne pas perdre l'effet de leurs toilettes, et il leur avait fallu laisser écouler presque tout le flot des fidèles avant de pouvoir apparaître au grand jour.

– Seigneur, voilà encore cet homme près de Gwennola de Pendennek ! soupira M<sup>me</sup> de Ploellan, en levant au ciel un regard scandalisé. Et il est là comme un important personnage recevant des hommages ! Tenez, tenez, voyez-moi cet air !... Et toutes ces femmes qui lui font les yeux doux !

– Il faut que j'aie donner quelques



félicitations à Gwennola, dit Nicole.

Et, prestement, elle se dirigea vers le groupe. S'approchant de Gwennola, elle lui fit son compliment avec le plus aimable sourire du monde. Celui-ci n'était pas encore effacé quand, s'adressant à M. Wolf, elle dit, en parlant un peu vite :

– Votre voix nous a tous charmés, monsieur.

– Ai-je donc eu le privilège de contenter tout le monde, aujourd'hui ? Ce serait vraiment trop beau !

Quel ton mordant, glacial ! Quel air de froideur dédaigneuse !... Nicole frémit, baissa les yeux... Non, décidément, il était abominable, ce Wolf !

Hâtivement, elle serra la main de Gwennola et rejoignit les dames de Ploellan, dont les yeux curieux avaient suivi cette brève petite scène.

– Qu'est-ce que tu as dit au Wolf ? questionna Huonne. Il n'avait pas l'air aimable en te répondant !

– Je lui ai dit... que Gwennola avait très bien

chanté, répondit brusquement Nicole.

Pierre de Sobrans s'approcha d'elle à ce moment. Elle demanda :

– Eh bien ! vous n'allez pas faire votre compliment à Gwennola ?

Il répondit :

– J'attends que l'Autrichien se décide à la quitter un moment. Ce coco-là, qui prend déjà des airs de seigneur et maître, me porte sur les nerfs au point que je...

Il agita, d'un air menaçant, sa canne à poignée d'argent.

– Oh ! oui, donnez-lui une leçon, monsieur ! dit Huonne d'une voix susurrante.

– Une bonne leçon ! ajouta le jeune Gaétan avec un rire mauvais. Ça lui apprendrait à faire le beau.

Pierre, d'un regard en coulisse, mesura la taille de l'étranger, cette stature dont l'élégante sveltesse cachait, il le savait, une vigueur peu commune.

– Peut-être faudra-t-il en venir là, dit-il avec suffisance. Mais, en tout cas, voici M. de Kéranio qui pourra sans doute avoir des renseignements sur cet individu accueilli si imprudemment par les Pendennek. Il ne serait pas trop tôt que l'on sache à qui l'on a affaire !

– Il sera peut-être même un peu tard, si le cœur de la belle Gwennola est pris ! ricana Yolande.

Pierre jeta un furieux coup d'œil vers son rival, en marmottant des menaces qui lui amenèrent cette riposte sarcastique de Nicole :

– Eh bien ! allez donc lui jeter votre gant à travers la figure ! Vous vous battrez là, sur la place, en l'honneur de votre belle. Ce sera fort intéressant !

– Vous avez des idées, vous ! murmura Pierre, en la regardant avec une surprise rageuse.

Quelques instants plus tard, les Pendennek et leurs hôtes regagnaient les voitures qui attendaient dans la cour d'un hôtel voisin. Comme tous ne pouvaient tenir dans le break,

Franz et Olivier étaient venus dans la charrette anglaise. Cette fois, M. de Pendennek déclara :

– C’est moi qui vais prendre la charrette, avec Kéranio. Nous allons bavarder comme deux vieux amis que nous sommes.

Et, se tournant vers Franz, il ajouta, aimable :

– À moins que vous préféreriez ce véhicule, monsieur ?

– Oh ! pas le moins du monde ! Je serai parfaitement dans le break, cher monsieur.

– Surtout s’il a Gwennola pour voisine ! chuchota Yvonne à l’oreille de son fiancé. Mais nous allons nous arranger pour leur donner cette satisfaction, dites, mon petit Olivier ?

– Oh ! je veux bien, moi ! J’aime beaucoup M. Wolf... maintenant, riposta Olivier en souriant au visage malicieux de sa fiancée.

Franz, à ce moment, s’avançait vers le break. M. de Kéranio, qui se trouvait sur son passage, s’écarta avec un empressement plein de déférence, avec le geste, aussitôt retenu, d’enlever son chapeau.

Le jeune homme dit à voix basse, sans s'arrêter :

– Voyons, pas tant de respect ! À quoi pensez-vous ?

Peu après, tous étant installés – y compris M. de Coëtgon, très effaré d'une telle aventure –, les voitures prenaient la route de Kenendry. Dans la charrette anglaise, M. de Pendennek conduisait. Presque aussitôt, il aborda le sujet qui lui tenait à cœur :

– Vois-tu, ami, j'avais hâte de te voir... car, quelle que soit la bonne impression produite sur nous tous par M. Wolf, je voulais obtenir de sûrs renseignements à son sujet. Ma Gwen paraît très éprise...

– Je m'en doute ! Elle n'est d'ailleurs pas la seule...

M. de Pendennek eut un brusque mouvement.

– Que veux-tu dire par là ?...

– Eh bien ! quoi, tu n'as pas besoin de t'effarayer ! Est-ce qu'ici il n'a pas tourné la tête à toutes ou à peu près ? Alors, là-bas, c'est pire...

parce que... enfin... il est plus connu...

– Mais est-ce un viveur ?

– Lui ? Ah ! non, par exemple ! Qu’il ait eu quelques fantaisies, ça, je ne dis pas... Mais sur mon honneur, Pendennek, je t’affirme que bien peu à sa place auraient conservé une existence aussi digne, dans la situation qui est la sienne.

– La situation !... La situation ! C’est celle de tout jeune homme riche et beau garçon. D’ailleurs, je ne dis pas cela pour diminuer son mérite, car je comprends bien que les tentations n’ont pas dû lui manquer !

– Ah ! tu peux le croire ! marmotta M. de Kéranio.

Sans avoir entendu, son ami poursuivait :

– Je lui suppose une belle fortune ; mais ceci est une considération secondaire. Le connais-tu assez pour me donner des renseignements sur la famille ?

– J’en ai entendu parler... Très bien, la famille... vraiment digne de s’allier aux Pendennek.

- Des oncles ? Des cousins ?
- Oui, deux oncles... et beaucoup de cousins.
- Qu'est-ce que fait tout ce monde-là ?
- Il y a surtout des officiers... Oh ! c'est une bonne famille, ne crains rien !

Sous sa moustache, M. de Kéranio dissimulait un sourire narquois.

- De la vieille bourgeoisie ?
- Oui... vieille... très vieille... Lui, M. Wolf, a la réputation d'être très bon, très généreux ; il est adoré des gens de ses domaines, de ses serviteurs qui baiseraient volontiers la trace de ses pas...

– Ses domaines ? répéta M. de Pendennek, d'un ton de surprise.

– Je veux dire... ses propriétés... Il a d'assez importantes propriétés... Belle fortune, Pendennek, belle fortune...

– Cette considération a son prix. Mais les qualités morales du jeune homme, l'honorabilité de toute la famille, voilà ce que je place au-dessus de tout... À vrai dire, depuis trois mois que

M. Wolf est ici, il ne nous a donné que des motifs d'estime et de grande sympathie. Sa correction est parfaite... Cependant, depuis quelques jours, il me revient aux oreilles des racontars assez déplaisants. Mais comme ils m'arrivent par le canal de gens qui sont ses ennemis, je n'en crois pas un mot.

– Quoi donc ? Il a des ennemis, ici ?

– Je le pense bien, mon cher ! Écoute toute l'histoire...

Et en faisant trotter son cheval sur la route de Kenendry, M. de Pendennek conta à son ami l'aventure de Gwennola, les rapports noués de ce fait avec l'Autrichien, l'animosité de certaines gens contre celui-ci et particulièrement celle des dames d'Espeuven.

M. de Kéranio se mordait les lèvres, toussotait par moments... et la plus sardonique gaieté brillait dans ses yeux gris au regard vif et bienveillant.

– Ah ! bien !... ah ! fort bien ! marmottait-il. Une cabale contre le roturier, qui a le malheur d'être trop remarquable... et trop remarqué.



Jalousies de femmes, aussi, je le parierais ?

– C’est très possible. Enfin, tous ces gens-là le détestent ou feignent de le détester...

M. de Kéranio leva brusquement les épaules.

– Laisse-les aboyer, ces vils roquets !... laisse-les, mon cher ! Toi, donne ta fille sans crainte, sans hésitation à cet homme d’honneur, à ce noble cœur.

– Kéranio, tu le ferais à ma place ?... sans inquiétude ?

M. de Pendennek tournait vers son ami un regard d’interrogation un peu anxieuse.

– Je le ferais... avec joie, puisque, d’après ce que tu me dis, tes impressions corroborent ce que je sais de ce jeune homme, et qui est tout en sa faveur.

– Oui, certes, il m’a plu dès le premier moment... et, depuis, ma femme et moi n’avons trouvé chez lui que des motifs de l’estimer davantage, en même temps que nous admirions une si haute intelligence, des dons intellectuels si remarquables. En un mot, il me paraissait un

homme tout à fait hors de pair, et je suis fort satisfait de voir que ces apparences très séduisantes ne trompaient pas.

– Non, non, pas du tout... pas du tout. Un gendre parfait, mon cher vieux... un gendre qui ne te réserve pas de surprises désagréables. Ma belle filleule sera heureuse... comme elle le mérite, d'ailleurs.

Et M. de Kéranio se mit à rire doucement, en se frottant les mains.

## 8

Penchée sur la grande bassine de cuivre, Gwennola remuait la confiture dont le parfum se répandait à travers l'immense cuisine de Kenendry. Yvonne, debout près d'une table, essuyait des pots de verre tout en bavardant gaiement.

– Ma chérie, il faudra chanter un de ces dimanches à l'église de Sermor avec M. Wolf ! Notre bon recteur était transporté – comme tout le monde, du reste. Et vous avez si bien dit cette berceuse, avant-hier soir ! M. de Coëtgon semblait en extase !

Gwennola se mit à rire.

– Pauvre cousin Hervé ! Avec l'aide de M. Wolf je l'ai presque décidé à revenir un de ces jours.

– Cela lui fera du bien de sortir de ses

antiquités... Il paraît que les Cervillon sont arrivés à Kerglas ?

– Oui, Anne est venue hier, un peu en courant. Demain, nous la verrons, ainsi que son fiancé.

– Ah ! ce pauvre D<sup>r</sup> Carols ! Nicole a bien daubé encore sur ce mariage, l'autre jour... Dis donc, as-tu remarqué sa toilette, dimanche ?

– Oui. Je ne comprends pas que M<sup>me</sup> d'Espeuven lui permette ce genre-là !

– Et du rouge aux lèvres... et du noir aux yeux ! Vrai, elle avait bien fait de prendre les Ploellan pour chaperons, parce que papa, si elle avait demandé à nous accompagner, lui aurait certainement répondu : « Oui... mais dans une autre tenue. Et enlève-moi toute cette couleur-là, parce que je n'ai pas envie d'entendre des réflexions déplaisantes sur ma nièce. »

– Nous permettez-vous de pénétrer dans cet antre de la gourmandise, mesdemoiselles ? demanda gaiement la voix d'Olivier.

Le jeune homme apparaissait au seuil de la cuisine, en compagnie de Franz Wolf.

Yvonne riposta :

– Vous demandez cela quand vous y êtes déjà, monsieur l’hypocrite !... Enfin, nous essayerons de ne pas vous faire trop mauvaise mine !

– Nous vous en rendons mille grâce ! dit Franz avec une gaieté malicieuse. Il est charmant de votre part d’accueillir ainsi des intrus.

Gwennola, tournant vers lui son visage empourpré, lui tendit la main en disant avec un sourire :

– Notre cuisinière a dû aller voir sa mère malade et, les fruits étant préparés, il nous fallait les faire cuire aujourd’hui. Aviez-vous donc le désir d’assister à la confection des confitures, monsieur ?

– J’avoue que je viens pour un tout autre motif. M. Olivier a cherché vainement dans la bibliothèque le vieux psautier dont vous m’avez parlé...

– Je l’ai monté hier par inadvertance dans ma chambre. Mais je vais aller vous le chercher dans un instant.

– Ne vous dérangez pas, je vous en prie ! Rien ne presse, je le prendrai un de ces jours.

– Si, si, je vais vous le donner. Mais attendez seulement un peu. La cuisson arrive à la fin et c’est le moment délicat... Olivier, veux-tu donner une chaise à M. Wolf ?

– Pour que vous patientiez, messieurs, je vais vous faire goûter de ces prunes délicieuses, dit Yvonne, en posant sur la table un compotier plein de fruits ambrés.

– Vous nous prenez par la gourmandise ? Soit, goûtons. J’ai déjà pu apprécier maintes fois, du reste, la valeur des produits de Kenendry.

Yvonne disposait sur le bois blanc de la table de petites assiettes de faïence rustique. Franz s’assit, en jetant un coup d’œil intéressé autour de lui, sur cette grande cuisine d’une minutieuse propreté, si pittoresque avec son plafond à poutrelles, son énorme cheminée de pierre dont le manteau abritait deux bancs de chêne, son vaisselier ancien garni d’étains et de rustiques faïences... Mais le regard du jeune homme, très vite, revenait à la belle ménagère qui penchait

vers la bassine sa tête délicate, coiffée de ces merveilleux cheveux aux tons d'or chaud tombant sur la nuque fine en une souple torsade.

– Vous voyez comme nous vous recevons sans cérémonie, dit Gwennola, sans cesser de tourner la marmelade ambrée. Voilà maintenant que l'on vous fait asseoir dans la cuisine !

– Mais votre grande vieille cuisine est délicieuse, mademoiselle ! Si j'étais un peintre de quelque talent, je trouverais ici les éléments d'un charmant tableau d'intérieur.

– Un tableau qui s'intitulerait : *Les confitures...* Et Gwennola y serait représentée, naturellement ? dit Yvonne, avec quelque malice.

Franz riposta, sur un ton d'amicale moquerie :

– Non, je vous y mettrais plutôt, mademoiselle... Et mon tableau s'appellerait : *Confitures manquées.*

Gwennola et Olivier firent entendre un léger éclat de rire.

– Voilà qui est trop fort ! s'exclama Yvonne feignant une colère que démentait la gaieté de son

regard. Qui donc m'a trahie ainsi ?... Est-ce toi, Gwen ?... ou plutôt... Oui, c'est certainement ce fourbe d'Olivier ! Riez, monsieur, riez ! Il paraît que vous trouvez charmant d'apprendre à tous que mon étourderie me fait souvent brûler mes pauvres confitures ?

– Yvonne, j'implore mon pardon !

Olivier, prenant une mine contrite, essayait de saisir la main de sa fiancée. Mais celle-ci la retira prestement.

– Non, je ne pardonne pas... aujourd'hui. Demain, peut-être.

– Oh ! demain, certainement ! Vous m'avez promis presque toutes les danses.

– Pourquoi pas toutes, monsieur l'exigeant ? D'abord, j'en ai promis aussi à M. Wolf... deux, pas plus, car je ne danse pas assez bien pour lui.

– Oh ! mademoiselle ! protesta Franz.

– Si, si, je sais. À un danseur comme vous, il faut une partenaire de premier choix... comme Gwennola, ou Luce de Boisbeuillan... ou bien encore ma cousine Nicole, si elle n'était pas votre



grande ennemie.

Un sourire léger, très railleur, souleva un peu la moustache blonde. Yvonne seule le vit et pensa :

« Il a dû s'apercevoir que cette pauvre sotte se trouverait ravie d'une réconciliation. Eh bien ! moi, je serais joliment honteuse, après avoir pris de tels airs à son égard, de lui laisser voir cela ! »

– Si Mademoiselle voulait venir vite... !

La jeune femme de chambre entrait, sa coiffe un peu de travers.

– ... La petite Marie-Louise de chez les Lehibu vient d'arriver comme une folle, avec sa main tout en sang et des morceaux de verre dedans ! Elle est quasi pâmée, la pauvre !

– Bien, j'y vais !... Yvonne, je te confie les confitures...

Franz se leva avec vivacité.

– Si je puis vous être utile, mademoiselle ? J'ai fait quelques études de médecine...

– Volontiers, monsieur. L'enfant est très

douillette et la présence d'un étranger lui en imposera peut-être.

Gwennola se dirigea, suivie de Franz, vers la pièce où sa mère et elle avaient installé une petite pharmacie et où toutes deux soignaient les gens du pays pour les maux qui ne nécessitaient pas l'intervention du médecin. Sur une chaise était affalée une petite paysanne, pauvrement et malproprement vêtue. À demi évanouie, elle laissait pendre sa main blessée d'où le sang coulait sur le sol carrelé.

Gwennola prit cette main et l'examina attentivement.

– Oui, il y a de nombreux morceaux de verre... Voyez, monsieur.

– Nous allons lui enlever cela, dit Franz.

Il commença d'extraire le verre. Mais, si délicatement qu'il s'y prît, il ne pouvait éviter de faire souffrir l'enfant, car des débris étaient profondément enfoncés dans la chair. Marie-Louise, enlevée par la douleur à sa demi-inconscience, se mit à gémir en essayant de

retirer sa main.

– Il faudrait la tenir ; je n’en viendrai jamais à bout autrement, déclara Franz.

Gwennola s’assit et prit l’enfant sur ses genoux, sans laisser paraître aucune répugnance de tenir entre ses bras cette créature malpropre. Tandis qu’elle l’encourageait affectueusement, Franz Wolf, mettant un genou à terre pour se trouver à hauteur de la blessée, accomplissait avec adresse sa petite tâche chirurgicale.

– Là, nous allons avoir fini... Voyons, ne remue pas, tu vas m’empêcher d’avoir ce petit morceau...

Dans l’encadrement d’une porte ouverte sur la terrasse apparut à ce moment une élégante personne vêtue de clair et coiffée d’un chapeau fleuri.

– Marie-Louise m’a dit que vous étiez ici, Gwennola.

– Ah ! c’est vous, Nicole ?... N’approchez pas, la vue des blessures vous est désagréable, je m’en souviens.

– Oh ! ce sont d’anciennes petites faiblesses, cela !

Et Nicole avançait résolument. Toutefois, elle évita de laisser tomber son regard sur la main sanglante que tenait M. Wolf.

Le jeune homme, sans presque tourner la tête, l’inclina légèrement pour saluer l’arrivante. Puis il continua sa tâche sans prononcer un mot.

Nicole demanda, en feignant l’intérêt :

– Un accident ?

– Oui, cette petite étourdie s’est abîmé la main avec du verre... Reste tranquille, voyons, Marie-Louise !

Mais la petite s’agitait, gémissait. Franz releva la tête en disant :

– Il reste un ou deux morceaux que je ne puis avoir. Avec des ciseaux fins, je crois que j’y parviendrais.

– Nicole, vous en trouverez dans cette petite boîte, sur l’étagère... Voulez-vous maintenant allumer la lampe à alcool, pour les flamber ?

Un instant plus tard, Nicole remettait les ciseaux à Franz qui, après un bref remerciement, demanda :

– Pourriez-vous lui tenir la main, très fermement ?

– Oh ! non... je ne pourrais pas !

Un peu d'impatience ironique passa dans le regard de Franz.

– Alors, prenez la place de M<sup>lle</sup> de Pendennek... Vous pourrez bien tenir l'enfant, j'imagine ?

Quoi, il osait lui demander de prendre dans ses bras cette pauvre malpropre ? Et de quel ton impératif !

Mais le refus indigné ne franchit pas les lèvres de Nicole. Les yeux qui se levaient sur elle, les yeux ironiques et volontaires avaient un singulier pouvoir, car l'élégante M<sup>lle</sup> d'Espeuven, sans protester, prit le siège que lui abandonnait Gwennola, se laissa mettre sur les genoux la petite paysanne et entoura de ses bras gantés de soie gris pâle le corsage crasseux de l'enfant.

Franz avait attiré à lui une chaise et s'était assis près de Nicole. Penché sur la main blessée que tenait un peu élevée Gwennola, il essayait d'extraire ce morceau de verre incrusté dans la chair saignante. Nicole, ne pensant plus à son dégoût pour la petite pauvre, regardait les cheveux blond fauve, soyeux et légèrement ondulés, dont le discret et délicat parfum montait jusqu'à ses narines. Elle oubliait pourquoi elle était là... et, à une douleur plus forte, l'enfant eut un brusque sursaut que les bras détendus ne purent contenir. La main de Franz dévia et la pointe des ciseaux effleura le visage de Gwennola, qui se rejeta vivement en arrière.

Le jeune homme s'écria d'un ton irrité :

– Mais tenez-la donc ! Si vous n'en êtes pas capable, je vais appeler M<sup>lle</sup> de Rosmandour.

Les yeux noirs étincelaient d'impatience dédaigneuse. Nicole frémit de la tête aux pieds, en devenant très rouge, et ouvrit la bouche... pour lui dire qu'elle plantait là cette petite misérable, et lui avec, lui qui osait prendre ce ton... comme s'il se croyait tout permis avec elle !

Et après tout, il n'avait peut-être pas tort de le penser, puisque la bouche aux lèvres carminées se referma cette fois encore, sans avoir proféré aucun son, et que M<sup>lle</sup> d'Espeuven, docilement, serra très fort ses bras autour de l'enfant jusqu'à ce que la petite opération fût terminée.

La main étant bandée, Nicole mit la petite paysanne à terre et se leva en secouant sa jupe froissée. Franz, qui se lavait les mains à un lavabo placé dans un angle de la pièce, se tourna légèrement vers elle.

– Je vous ai parlé tout à l'heure un peu vivement, mademoiselle. Vous voudrez bien excuser cette impatience... Mais j'allais précisément saisir le débris de verre, et surtout j'ai eu peur d'avoir blessé M<sup>lle</sup> de Pendennek.

Le ton était froidement poli. À peine M. Wolf effleurait-il d'un regard indifférent l'élégante jeune personne... Et la dernière phrase vint réveiller la jalousie de Nicole.

En réunissant tout ce qu'elle pouvait trouver de dédain, M<sup>lle</sup> d'Espeuven riposta :

– Oh ! je n’y ai pas accordé d’importance !

Assez clairement, cela voulait dire :

« De vous à moi... peuh !... il n’y a pas à s’en occuper ! Est-ce que ça compte, ce que dit ou fait un Wolf ? »

Puis elle lui tourna le dos et s’approcha de Gwennola qui sortait d’un placard un cordial dont elle voulait donner un verre à l’enfant.

– Pouvez-vous me prêter les poésies dont vous m’avez parlé l’autre jour ? Mes cousins de Galadec doivent venir passer une huitaine chez nous, et Jacques pourrait les dire à la matinée que nous comptons donner en leur honneur.

– Ah ! M. de Galadec est en congé, lui aussi ? Il va se retrouver avec M. de Kéranio... Car il a bien été attaché à Vienne, n’est-ce pas ?

– Oui, pendant trois ans. Il est très intéressant, quand il raconte des anecdotes de là-bas... Alors, ces poésies ?

– Je vais vous les chercher... En même temps, monsieur, je vous descendrai le psautier, ajouta-t-elle en se tournant vers Franz.



Nicole s'approcha de la porte et feignit de regarder au-dehors. Elle ne voulait plus rencontrer les yeux de ce Wolf... de cet être détestable devant lequel, stupidement, elle s'était montrée si passive... obéissante comme une petite fille craintive.

L'orgueil et une sourde fureur s'agitaient dans l'âme de M<sup>lle</sup> d'Espeuven. Elle pensait en frémissant : « Ah ! cet homme, je voudrais... qu'il m'aime... pour pouvoir le repousser... rire de lui... »

Elle serrait fébrilement ses mains l'une contre l'autre. Que n'eût-elle pas donné pour ce triomphe !... Franz Wolf lui avouant son amour et elle lui répondant avec mépris que... que...

Une voix s'éleva derrière elle, celle d'Olivier qui entrait dans la petite pièce avec M. de Kéranio, depuis l'avant-veille hôte de Kenendry.

– Eh bien ! cette blessée ?

– Tout s'est bien passé, répondit Franz.

Il venait vers M. de Kéranio qui, après une hésitation, lui tendit la main, en contenant

l'inclination respectueuse déjà commencée.

– ... La petite a montré assez de courage pour une enfant douillette. Aussi vais-je l'en récompenser... Vous voudrez bien, mademoiselle, vous charger de lui acheter quelque objet nécessaire ? ajouta-t-il, en s'adressant à Gwennola qui rentrait dans la pièce.

– Avec plaisir. Une robe sera la bienvenue, car il y a dans ce pauvre logis sept enfants, et c'est la misère.

– Eh bien ! vous achèterez quelque chose pour les sept, dit en souriant Franz.

Et, sortant son portefeuille, il y prit un billet qu'il présenta à Gwennola.

Elle remercia avec émotion. Puis la petite fille fut congédiée et M<sup>lle</sup> de Pendennek dit à son frère :

– Si tu conduisais Nicole et ces messieurs au salon, Olivier ? Moi, je vais voir mes confitures.

– Ne sent-on pas une odeur de brûlé ? dit en riant Franz.

Olivier répliqua gaiement :

– Non, l’accident n’est pas arrivé... mais il s’en est fallu de bien peu !

– C’est vous qui donniez des distractions à M<sup>lle</sup> Yvonne, mon cher ami.

Nicole, après avoir serré la main de M. de Kéranio et d’Olivier, se dirigeait vers la porte donnant à l’intérieur. Elle déclara :

– Je vais avec vous, Gwennola. Je dirai bonjour à Yvonne et je verrai si vos confitures sont bien réussies.

Elle sortit avec une sorte de hâte, car elle voulait fuir ce Wolf dont, involontairement, dès qu’il était là, elle cherchait le regard pourtant détesté... ou redouté.

Mais non, elle ne savait pas... elle ne voulait pas savoir quel nom donner au sentiment terrible et fou que lui inspirait l’étranger de Ty-Glaz !

## 9

Gwennola se pencha et attira les lourds volets qu'elle ferma à demi. Puis elle se détourna pour jeter un dernier coup d'œil sur la pièce assombrie.

C'était la chambre de son frère Gwennolé, le séminariste. Il arriverait le surlendemain, de Rome, pour passer les vacances à Kenendry. Ainsi les châtelains allaient voir bientôt, réunis autour d'eux, leurs cinq enfants.

Gwennola rectifia l'arrangement des rideaux, posa sur le bureau de noyer un vieux petit triptyque où se voyait peinte la Vierge entourée des anges, et qui se trouvait depuis des siècles dans la famille de Pendennek. Puis elle gagna sa chambre pour s'habiller en vue de la matinée qu'offraient aujourd'hui à leurs relations les châtelains de Kenendry.

Elle revêtit la robe de voile blanc qu'elle mettait chaque fois cet été pour les petites réunions de ce genre. M<sup>me</sup> de Pendennek avait habitué sa fille à une simplicité qui, d'ailleurs, n'excluait pas une note de discrète élégance ; aussi le budget de toilette était-il peu chargé, chez M<sup>lle</sup> de Pendennek, et les préoccupations de coquetterie à peu près absentes.

Une fois prête, Gwennola fit quelques rangements dans sa chambre. En relevant une pile de livres écroulés, sur un meuble, ses doigts rencontrèrent un petit volume relié en peau brune. C'était le recueil des poèmes d'un tout jeune barde breton, qui les avait dédiés à M. de Pendennek. Quelques jours auparavant, la jeune fille les avait lus à M. Wolf, dont les progrès en langue bretonne surprenaient tous ses amis. Franz les avait beaucoup appréciés, en avait loué la haute inspiration morale, et une fois de plus Gwennola avait songé :

« Comme nous nous comprenons, lui et moi !  
Quelle élévation de pensée, quelle délicatesse de sentiments existent en lui ! »

En ce moment, elle se le redisait encore, avec une émotion ardente qui faisait battre plus vite son cœur et amenait une chaude rougeur à son teint délicat. Elle revoyait en pensée les yeux fiers et profonds, les yeux si beaux où elle avait remarqué plus d'une fois tant de brûlante douceur, quand ils s'arrêtaient sur elle...

Une porte fut ouverte, M<sup>me</sup> de Pendennek entra dans la chambre de sa fille. Elle était tout habillée, charmante dans cette robe de foulard mauve à légers dessins noirs qui seyait à sa grâce fine, à ses traits restés délicats et jeunes encore.

– Tu es prête, Gwen ?... Mets donc ton grand fichu Marie-Antoinette ; cela complétera ta toilette.

Elle s'approchait, examinait la robe blanche.

– ... Elle est encore fraîche ; mais il t'en faudra néanmoins une autre, ma chérie !

– Oh ! maman, pourquoi ? Celle-ci fera très bien tout l'été.

M<sup>me</sup> de Pendennek sourit sans répondre. Son regard enveloppait la jeune fille, cette enfant si

belle et si chère que, bientôt sans doute, lui prendrait l'étranger. Sur la physionomie de Gwennola, dans ses yeux dont la lumière devenait plus ardente, elle voyait le reflet de l'amour qui régnait en ce jeune cœur demeuré si calme, jusqu'au jour où Franz Wolf était apparu.

Et la mère se disait qu'à personne d'autre elle ne la donnerait avec plus de confiance qu'à ce jeune homme dont son intuition de femme très intelligente et très délicate avait bien vite jugé la haute valeur morale.

Elle disposa sur les épaules de sa fille le fichu vapoureux, qui lui donnait l'apparence d'une aristocratique laitière de Trianon. De nouveau elle sourit, avec un peu d'orgueil, en la voyant d'une si radieuse beauté. Puis toutes deux descendirent et gagnèrent le grand salon où M. de Pendennek et ses fils s'entretenaient avec les Rosmandour déjà arrivés.

Presque aussitôt, d'autres invités apparurent. Ils se répandirent dans le salon voisin et sur la terrasse, où l'on avait disposé des sièges.

– Le bel Autrichien, n’est pas là... Est-ce qu’il ne serait pas invité ? demanda à Nicole Arthur de Chauvars, petit jeune homme blême et suffisant qui affectait un genre anglais.

– Il le serait plutôt deux fois qu’une ! riposta Nicole en levant les épaules. Tenez, d’ailleurs, le voilà.

Son regard allait chercher la haute silhouette qui apparaissait au seuil du salon... Et, tout aussitôt, les hommes les plus distingués ou les plus élégants ne semblèrent plus que des comparses.

C’était en vérité une chose extraordinaire de constater que ce jeune homme, où qu’il fût, tenait toujours la première place !

Franz s’inclinait devant M<sup>me</sup> de Pendennek, lui baisait la main avec cette courtoisie très aisée à laquelle il savait donner des degrés fort divers, mais dans laquelle il entraînait toujours une nuance très particulière, qui donnait l’impression de la condescendance, telle qu’eût pu l’être celle d’un homme accoutumé de voir son attention recherchée comme une faveur.



En saluant Gwennola, debout à ce moment près de sa mère, M. Wolf dit en souriant, avec un regard de discrète admiration :

– En entrant, j’ai cru voir la reine Marie-Antoinette elle-même, et j’ai dû me retenir pour ne pas dire « Votre Majesté ».

Un murmure approbateur s’éleva autour de M<sup>lle</sup> de Pendennek un peu rose de confusion.

Vers elle convergèrent des regards féminins qui témoignaient d’une jalousie plus ou moins mal dissimulée. M. de Kéranio, debout à quelques pas de sa filleule, s’en aperçut probablement, car un sourire d’amusement narquois plissa un instant ses lèvres.

« Ah ! bien, vous n’avez pas fini, mes petites belles, songea-t-il. Le beau Franz vous réserve encore d’autres motifs d’envier ma très charmante filleule. »

Pierre de Sobrans, qui posait au milieu d’un groupe de jeunes gens, avait décoché à M. Wolf un de ses plus mauvais coups d’œil. Se rapprochant au bout d’un moment de M. de

Kéranio, il dit en désignant Franz qui serrait la main du D<sup>r</sup> Carols, le fiancé d'Anne de Cervillon :

– Il y a sympathie mutuelle, paraît-il, entre ces deux messieurs ? Je les ai rencontrés l'autre jour dans les rues de Goëlle, causant très amicalement... Pas étonnant ! Qui se ressemble s'assemble.

M. de Kéranio dit ironiquement :

– Ah ! vous trouvez qu'ils se ressemblent ?

– Je ne parle pas au point de vue physique, naturellement. Mais tous deux sont de souche roturière.

– Ah ! oui !... Ah ! en effet ! Ni M. Wolf ni le docteur ne se trouvent ici tout à fait dans leur cercle habituel. Mais, après tout, ils n'y font pas trop mauvaise figure, n'est-ce pas ?

Pierre esquissa une moue de dédain.

– Euh !... Mais le connaissez-vous vraiment assez, ce Wolf, pour vous porter garant de son honorabilité ? Beaucoup ici – et je suis de ce

nombre – le soupçonnaient d’être quelque aventurier supérieurement habile...

– Un... aventurier !

Le comte retenait un éclat de rire.

– ... Oh ! oh ! il n’en a pourtant pas l’apparence ! Mais rassurez-vous, mon ami, il n’y a rien à redouter de ce côté. M. Wolf est un homme honorable entre tous... parfaitement honorable, vous pouvez m’en croire !

M. de Kéranio se frottait doucement les mains, selon son habitude, quand il éprouvait une sensation de vif plaisir.

Pierre eut une légère grimace de désappointement.

– Vous le voyiez souvent, à Vienne ?

– Souvent... non. Quelques rencontres dans le monde...

– Il a beaucoup de relations, là-bas ?

– Mais oui... pas mal. C’est un homme très recherché... comme il l’est ici, d’ailleurs.

– Oh ! pas de tous ! dit Pierre avec un

dédaigneux mouvement de tête. Et quelle vie mène-t-il, ce monsieur ?

– Une vie tout à fait intelligente et sérieuse. Ah ! mais, pardon, je vais avertir la pianiste de commencer à jouer. Gwennola m’a donné la charge de maître des cérémonies...

En s’éloignant, M. de Kéranio marmottait :

– Sapristi ! cet animal commençait à m’échauffer les oreilles, avec ses questions de juge d’instruction ! Voyez-vous ça, un oison de son espèce ! Ah ! ah ! c’est trop drôle !

Et M. de Kéranio se mit à rire tout seul, en se dirigeant vers le coin du salon où le piano avait été disposé, derrière un rideau de plantes vertes.

Peu après, les couples de danseurs commençaient d’évoluer dans les deux salons et sur la terrasse.

Guy entraînait la petite Annik Blanchard, qui s’essayait à imiter les airs des « grandes demoiselles », comme elle disait en prenant un air comiquement sérieux. Nicole dansait au bras de Pierre de Sobrans. Elle portait une robe de

crêpe blanc plus décolletée que celles des autres jeunes personnes présentes, dont le corsage était un peu ouvert seulement. Une clématite foncée était piquée dans ses cheveux coiffés en torsades compliquées, une autre tranchait à la ceinture sur le blanc de la robe. Rouge, animée, elle causait avec une sorte de verve fébrile, dans l'intervalle des danses, avec les jeunes gens empressés autour d'elle.

« Quel genre, cette petite d'Espeuven ! » se disaient entre elles quelques mères de famille.

Parmi les meilleurs danseurs, Franz Wolf occupait le premier rang. Il n'y avait pas de valseur comparable à lui. Les jeunes filles et jeunes femmes qui ne faisaient point partie du camp ennemi jetaient de son côté des coups d'œil témoignant de la joie avec laquelle serait accueillie une invitation. Les autres feignaient de le tenir pour non existant ou disaient, avec un petit ricanement de dédain, en le voyant faire danser une fois Marcelle Blanchard toute paralysée par la timidité :

– Allons, le voilà bien à sa place en se moment ! Mais M<sup>lle</sup> de Pendennek, M<sup>lle</sup> de Cervillon ou la petite de Rosmandour, qu’il invite constamment, auraient ici d’autres jeunes gens plus qualifiés que celui-là pour être le cavalier de filles nobles comme elles.

Un buffet était installé sur la terrasse. Nicole, à la fin d’une valse, dit au jeune Chauvars :

– Je meurs de chaleur ! Vous seriez aimable d’aller me chercher une glace.

Tandis qu’Arthur se précipitait vers le buffet, M<sup>lle</sup> d’Espeuven se dirigea vers un groupe assis à quelque distance, et dont faisaient partie Franz Wolf, Gwennola, Yvonne, Amaury et Pierre de Sobrans. À quelques pas plus loin, M. de Kéranio et M. de Rosmandour allaient et venaient en fumant.

Pierre se leva avec empressement et présenta sa chaise à Nicole, qui s’y laissa tomber d’un air lassé.

– Tu sembles avoir bien chaud, Nicolette ? dit Yvonne. Mais aussi, tu dances comme une furie !

– Oh ! Yvonne, quelle comparaison ! protesta galamment Pierre.

– Bah ! laissez-la dire ! répliqua Nicole avec un léger mouvement d'épaules. Je suis habituée aux expressions exagérées de cette chère Yvonne.

Elle s'éventait avec nervosité, tout en coulant un regard sombre vers M. Wolf qui s'entretenait avec Amaury et Anne de Cervillon, assise entre les deux jeunes gens.

Guy s'approcha, suivi d'Annik. Il tenait à la main un petit carton qu'il tendit à M<sup>lle</sup> de Rosmandour.

– Regardez, Yvonne, la photographie de M. Wolf. Je la lui avais demandée, et il me l'a donnée ce matin quand j'ai été lui porter des fleurs. C'est bien lui !... tout à fait lui !

– Certes !... et ceci est admirablement réussi ! dit Yvonne en considérant longuement la photographie où Franz était représenté assis dans un fauteuil à haut dossier sculpté, la main posée sur la tête d'un magnifique lévrier russe, et un autre chien de même race étendu à ses pieds.

Puis elle tourna le carton et lut à haute voix :

Léopold Welner  
*photographe de Son Altesse Impériale  
et Royale l'archiduc Franz-Josef,  
prince de Söhnberg.*

Nicole dit vivement :

– Le prince de Söhnberg ? Mon cousin de Galadec, qui a été attaché à Vienne, nous en a beaucoup parlé. C'est un homme si remarquable, de toute façon ! Séduisant au point que toutes les Viennoises en sont amoureuses...

– Le pauvre homme ! dit ironiquement M. Wolf, en étendant la main pour caresser les boucles brunes d'Annik blottie contre lui.

Sans paraître remarquer l'interruption, Nicole poursuivait :

– Une intelligence rare, une conversation que l'on ne peut se lasser d'entendre...



– Oh ! croyez-vous ? Votre cousin me paraît bien enthousiaste, mademoiselle ; mais il est à penser que l’archiduc Franz-Josef ne mérite pas tant d’admiration.

M. de Kéranio, qui se rapprochait, parut saisi d’un étranglement subit et mit vivement son mouchoir sur sa bouche.

Nicole tourna vers M. Wolf un visage impertinent.

– Qu’en savez-vous, monsieur ? Je n’imagine pas que vous connaissiez mieux Son Altesse que mon cousin, qui a fréquenté le monde de la cour et de l’aristocratie ?

– En effet, je le connais... comme tout le monde à Vienne. Mais évidemment, à vos yeux, un archiduc doit posséder infuses toutes les perfections... En voilà un dont votre remarquable divination n’aurait pas méconnu la haute origine !

Exaspérée par le sarcasme contenu dans l’accent du jeune homme, Nicole riposta avec arrogance :

– Certes ! quoi qu’on fasse, il y aura toujours

quelque chose qui distinguera un prince d'un simple bourgeois !

En détournant son regard de cet homme qui semblait la narguer, avec son air de calme et hautaine raillerie, Nicole demanda, en s'adressant à M. de Kéranio qui continuait à tousser derrière son mouchoir :

– Mais vous devez connaître le prince de Söhnberg, vous aussi, monsieur ?

Le mouchoir s'écarta pour permettre au comte de répondre :

– En effet, j'ai ce grand honneur et ce grand plaisir. Car il est bien tel que vous l'a représenté votre cousin, mademoiselle. Peu d'hommes pourraient soutenir la comparaison avec lui, tant au point de vue physique qu'intellectuel et moral.

– Si le prince de Söhnberg était ici, il jugerait sans doute que vous êtes le plus parfait de ses trop nombreux courtisans, monsieur, dit Franz dont le regard étincelait d'ironie amusée.

– Je ne puis cependant parler contre ma conviction, qui est que Son Altesse Impériale

mérite hautement toute cette admiration dont elle est l'objet.

Nicole jeta vers M. Wolf un coup d'œil de triomphe, puis, s'adressant de nouveau à M. de Kéranio qui semblait encore pris d'étranglement :

– Mon cousin m'a raconté au sujet de ce prince une histoire fort dramatique... Une grande dame très belle, délaissée par lui, se serait suicidée en s'enfonçant un poignard hindou dans le cœur...

M. de Kéranio tressaillit, en glissant vers M. Wolf un regard anxieux.

Franz avait eu un léger mouvement ; dans le visage tout à coup durci, les yeux devenaient très sombres et s'attachaient sur Nicole avec une colère contenue.

– ... Vous connaissez cela, monsieur de Kéranio ?

– Oui, j'ai entendu raconter cette histoire... mais je sais pertinemment qu'elle est fausse, du moins en partie. Car la comtesse Fahlen s'est bien donné la mort, mais c'était par désespoir de

n'avoir pu se faire aimer de l'archiduc.

– Bah ! peut-on savoir ? Naturellement, on aura arrangé la chose pour ne pas faire scandale autour d'un prince impérial ! Mais cette comtesse était, paraît-il, une charmeuse irrésistible, et il est bien peu probable que l'archiduc lui ait refusé son amour !

– Cette Nicole ! murmura Yvonne, qui jetait vers sa cousine des regards scandalisés.

Une voix mordante et dure s'éleva :

– En vérité, j'admire comme certaines jeunes personnes ont déjà une opinion faite sur les gens et les choses, sur les questions mêmes qui devraient leur rester étrangères ! Ainsi donc, mademoiselle, vous jugez que le prince de Söhnberg n'a pu faire autrement que de succomber ? Eh bien ! moi, tout comme M. de Kéranio, je crois qu'il n'a rien à se reprocher dans ce drame où seule fut coupable cette malheureuse femme, entraînée par une nature ardente, dépourvue de tout frein.

Les yeux brillants de colère, Nicole riposta :

– Qu'en pouvez-vous savoir, monsieur ? D'ailleurs, vous n'êtes pas à même de discuter là-dessus. Vous ne pouvez juger les actes d'un prince de Söhnberg que d'après votre morale bourgeoise, bonne pour un Wolf ou un Durand.

Devant une telle impertinence, il s'en fallut de peu que se déchaînât contre M<sup>lle</sup> d'Espeuven l'indignation de ceux qui entouraient Franz. Déjà M. de Rosmandour, qui avait entendu sa nièce, s'avancait, la mine irritée... Mais personne n'éleva la voix, en entendant M. Wolf répliquer avec un glacial dédain qui fit à tous l'effet d'un soufflet appliqué sur la joue de Nicole :

– Je ne connais pas la morale bourgeoise, mais la morale tout court, à l'usage du prince comme du roturier.

M. de Kéranio s'éloignait de quelques pas, en étouffant cette fois complètement. Nicole saisit nerveusement la glace que lui présentait depuis un moment Arthur de Chauvars. Gwennola, très contrariée de l'incident, voulut y apporter une diversion.

– Quel rôle prenez-vous décidément, Pierre,

dans la pièce qu'on jouera à la Fougeraye ? demanda-t-elle à son cousin qui, debout un peu à l'écart, avait suivi toute la scène sans y prendre part autrement que par quelques coups d'œil approbateurs à l'adresse de Nicole.

– Dans *Cendrillon* ? M<sup>lle</sup> d'Espeuven m'a dévolu celui du Prince Charmant.

Guy, qui se tenait debout près de M. Wolf, déclara en enveloppant de son regard sérieux et tendre le jeune Autrichien :

– C'est vous, monsieur, qui feriez bien le Prince Charmant !

Une lueur d'amusement moqueur passa dans les yeux noirs.

– Vous croyez, mon petit ami ? Eh bien ! détrompez-vous. Même sur les planches, je serais certainement incapable de représenter dignement un prince. Il me manquerait quelque chose pour cela... peut-être seulement d'avoir dans les veines quelques gouttes de sang bleu. Ce privilège confère, paraît-il, une telle supériorité !

Nicole continua de manger sa glace, sans

paraître entendre. Mais Pierre répliqua d'un ton de défi :

– Vous ne croyez pas si bien dire ! Il est certain que nous sommes, nous autres, plus aptes à entrer dans la peau de certains personnages.

– Évidemment... bien que, d'après vos principes, la distance entre vous et un prince de vieille race souveraine soit également fort considérable. À vous aussi donc, il manquera bien des choses pour incarner tout à fait le personnage... mais je suis persuadé que vous ferez malgré cela un très beau prince, monsieur de Sobrans – presque aussi beau que Son Altesse Impériale le prince de Söhnberg.

Sur ces mots, jetés d'un ton de dédaigneuse ironie, Franz écarta la petite Annik et se leva. Demi-incliné vers Gwennola, il dit en souriant :

– Je vais offrir une de mes cigarettes à ce bon M. de Kéranio, qui s'étouffe là-bas. Nous parlerons un peu de Vienne et de quelques amis communs.

– Quel homme étonnant ! s'écria, tandis

qu'Amaury la conduisait un instant après au buffet, M<sup>me</sup> de Brinans, jeune et sémillante veuve qui n'était pas la dernière à lancer des œillades au bel étranger. Avez-vous remarqué l'élégante impertinence avec laquelle il se moquait de M. de Sobrans ?... Et cette désinvolture altière pour répondre à M<sup>lle</sup> d'Espeuven ! Mais, vraiment, cette jeune Nicole a été absolument insolente !

– Insolente et stupide ! dit Amaury avec irritation. Si elle doit continuer ainsi à l'égard d'un homme que nous estimons hautement, il est bien certain que mes parents se verront obligés de ne plus la recevoir.

Plus encore que ses amis de Pendennek, Yvonne était exaspérée. Quand M. Wolf se fut éloigné, elle se leva pour aller rejoindre Olivier qui semblait la chercher. En passant près de sa cousine, elle laissa tomber ces mots, à mi-voix :

– Lorsqu'on est si mal élevée, on ne vient pas se mêler aux gens de bonne éducation !

Un instant après, en faisant quelques pas à l'extrémité de la terrasse, M<sup>lle</sup> de Rosmandour conta avec animation l'incident à son fiancé.



Tout en parlant, elle suivait des yeux M. de Kéranio et M. Wolf qui, ayant descendu les degrés de la terrasse, s'engageaient dans une allée ombragée. Subitement, elle s'interrompt en posant la main sur le bras d'Olivier.

– Oh ! avez-vous vu ?

– Quoi donc ?

– M. Wolf vient de laisser tomber son porte-cigarettes, et M. de Kéranio s'est aussitôt baissé pour le ramasser. Puis il le lui a tendu avec un geste plein de déférence... oui, c'est vraiment bien cela !... N'est-ce pas singulier ? Un homme de son âge, de sa situation, rompu à tous les usages du monde...

– Oui, en effet...

– Olivier, il faut que je vous dise quelque chose... Mais vous n'en parlerez à personne !

Elle lui murmura quelques mots à l'oreille. Le jeune homme eut un haut-le-corps, en s'exclamant :

– Oh ! Yvonne, votre imagination vous emporte trop loin !

– Peut-être bien. Mais enfin, avouez... Tiens, voilà le domestique de M. Wolf.

Contournant le château, Janko, le serviteur hongrois, s'avancait, tenant à la main un papier que l'excellente vue d'Yvonne reconnut pour un télégramme. Apercevant son maître, il alla vers lui et attendit, respectueusement incliné, que M. Wolf tendît la main pour prendre la dépêche. Comme il faisait trois pas en arrière pour se retirer, un geste l'immobilisa. Franz ouvrit le télégramme, le parcourut et parut donner des instructions au Hongrois. Puis, tandis que le domestique s'éloignait, il s'entretint un moment avec M. de Kéranio, visiblement fort intéressé, avant de revenir vers la terrasse.

En passant, il adressa un sourire amical aux fiancés. Quand il fut un peu plus loin, Yvonne chuchota en riant :

– Olivier, de ce que je vous ai confié tout à l'heure mon soupçon, vous n'êtes déjà plus le même pour « lui » ! Positivement, vous aviez l'air gêné... Et moi qui voulais lui dire combien j'ai été indignée des manières de Nicole, eh bien !

je n'ai plus osé ouvrir la bouche !

– Vous n'êtes pourtant pas bien timide, ma petite Yvonne.

– Non... mais, pensez donc, on ne pourrait tout de même pas lui parler comme à M. Wolf. Et déjà, avec celui-ci, on n'avait pas envie d'être familier... Mais tout de même, dites, mon petit Olivier, si j'avais deviné juste... ils pourraient aller s'enfouir dans un trou de souris, Nicole d'Espeuven et les autres ?...

Et, prise d'hilarité à la perspective entrevue, Yvonne faillit s'étouffer comme tout à l'heure M. de Kéranio.

Pendant ce temps, M. Wolf cherchait M. de Pendennek. Quand il l'eut trouvé, il lui apprit qu'une dépêche l'appelait à Vienne.

– Un de mes parents veut m'entretenir au sujet d'une affaire des plus importantes pour moi. Cette absence sera d'ailleurs courte. Dans huit ou dix jours, je compte être de retour à Ty-Glaz.

## 10

En apprenant le départ de Franz Wolf, les Ploellan ne manquèrent pas une si belle occasion de s'écrier triomphalement :

– Ne l'avions-nous pas dit ? Ayant compromis M<sup>lle</sup> de Pendennek par ses assiduités, le monsieur s'esquive pour aller faire ses tours ailleurs. Il a peur sans doute que les Pendennek soient enfin édifiés sur lui et s'empresse de se dérober à leur colère.

Ce fut pendant quelques jours un nouveau débordement de calomnies, dont Gaétan se fit le complaisant colporteur. Quelques personnes, toutefois, objectèrent que l'Autrichien avait laissé à Ty-Glaz son serviteur. Puis, peu de jours après son départ, débarquèrent en gare de Goëlle deux domestiques accompagnant un élégant phaéton et deux chevaux, bêtes superbes et fougueuses qui s'en allèrent rejoindre Ibrahim, le cheval de selle,

dans les écuries de Ty-Glaz que le précédent propriétaire, grand amateur de chevaux, avait fait construire assez vastes. Du coup, il n’y avait plus moyen de dire que M. Wolf ne comptait pas revenir ! Et tout de même ces signes tangibles d’une importante fortune commençaient d’impressionner un peu certains des « irréductibles ».

Parmi ceux-là se trouvait M<sup>me</sup> d’Espeuven. Elle se prit à songer qu’il était après tout de bonne politique de ménager un homme riche, quand on se trouve soi-même dans une situation pécuniaire embarrassée. Voilà pourquoi elle fit un jour observer à Nicole :

– Je crois qu’il serait bon de changer peu à peu notre manière d’être à l’égard de M. Wolf. Vraisemblablement, il va devenir le mari de Gwennola et nous sommes appelés de ce fait à avoir des relations avec lui. Sans lui témoigner une amabilité exagérée, il conviendrait d’adopter une attitude moins froide... Puisqu’il est arrivé hier, m’a-t-on dit, nous pourrions peut-être l’inviter à notre matinée, par l’intermédiaire des

Pendennek.

Nicole était assise près d'une fenêtre, lisant, ou plutôt feignant de lire. Elle se redressa brusquement, les yeux brillants, le visage contracté.

– L'inviter ? Lui ? Ah ! non, jamais !... Cet impertinent !... ce... ce...

Les mots avaient peine à passer entre les lèvres tremblantes.

M<sup>me</sup> d'Espeuven regarda sa fille avec étonnement.

– Quelle véhémence ! Tu exagères, ma petite. Ce jeune homme est après tout bien élevé, très distingué...

Nicole l'interrompit, d'un ton de sarcasme :

– Tiens, comme vous avez changé d'idées, maman ! Vous-même l'avez plusieurs fois traité d'insolent... et ne m'avez-vous pas fait presque une scène parce que j'étais montée près de lui sur le siège, le jour du pèlerinage à Sainte-Anne ?

M<sup>me</sup> d'Espeuven se mordit les lèvres. Non sans quelque embarras, elle répliqua :

– J’ai réfléchi depuis lors... À cause des Pendennek, il faut faire des concessions...

– En tout cas, il est absolument impossible d’inviter ce Wolf chez nous... Je ne vous ai pas dit cela, maman, pour ne pas vous fâcher... mais il s’est montré d’une impertinence rare pour moi, à la matinée des Pendennek.

– Quoi ? Comment cela ?

– Il a pris un air de moquerie tout à fait intolérable... Il... enfin, je ne puis plus le voir ! Je le déteste ! je le déteste !

Et, jetant son livre à terre, Nicole sortit du salon.

« Allons, c’est bien de l’antipathie déclarée ! pensa M<sup>me</sup> d’Espeuven. Le commandant est fou, avec ses idées ! Comme je le lui disais, il ferait bien mieux de surveiller sa fille, qui rit et plaisante beaucoup trop avec cet étranger. »

Nicole s’était réfugiée dans sa chambre. Enfoncée dans un fauteuil, elle frappait rageusement le parquet de son petit soulier de toile blanche. Ah ! quand n’entendrait-elle plus

parler de cet homme ! Alors, peut-être, pourrait-elle chasser l'obsédante image dont son esprit était constamment hanté.

Elle se leva brusquement. Il fallait secouer le souvenir de la scène sur la terrasse, qui lui revenait de façon intolérable. Il fallait chercher un dérivatif à cet état d'énervement, de fièvre, dont elle était possédée et qu'elle s'efforçait de dissimuler à sa mère, dans la crainte de questions qui lui auraient été insupportables.

Par la fenêtre, elle donna l'ordre au domestique d'atteler. Puis elle s'habilla rapidement et descendit au salon.

– Maman, je vais finir l'après-midi chez les Boisbeuillan, annonça-t-elle.

– Bien, ma chère petite, répondit M<sup>me</sup> d'Espeuven, satisfaite de pouvoir somnoler sans entendre le va-et-vient de la jeune personne ennuyée.

La famille de Boisbeuillan habitait un petit château proche du bourg de Sermor. Aujourd'hui, tous se trouvaient à Goëlle et Nicole dut



reprendre le chemin du logis. Mais elle s'avisa qu'un peu de promenade à pied ne serait pas désagréable, par cet après-midi nuageux et un peu frais. Le vieux Mathurin reçut l'ordre d'aller, avec la voiture, l'attendre à Kenendry où elle irait en passant dire bonjour à Gwennola. Puis, d'un pas flâneur, elle s'engagea dans un petit chemin creux, entre deux haies auxquelles s'enlaçaient des liserons.

Elle allait en atteindre l'extrémité, quand son regard fut attiré par un objet tombé dans l'herbe haute du sentier. Elle se pencha et le ramassa. C'était un très élégant portefeuille de maroquin fauve. Dans un angle, deux petites initiales entrelacées : F. J. Au-dessus, des armoiries surmontées de la couronne fermée.

« Qui donc a pu perdre cela ici ? » pensa instantanément Nicole.

Légèrement myope, elle le rapprochait pour mieux voir. Ses narines humèrent un discret parfum, qui aussitôt en évoqua un autre, tout semblable, aspiré naguère lorsqu'elle retenait sur ses genoux – pour complaire à Franz Wolf – la

petite pauvre malpropre.

D'un geste hâtif, elle ouvrit le portefeuille. Une lettre était là, et Nicole s'en saisit rapidement, parcourut les premières lignes...

« Je reviens de Schœnbrunn, mon cher Franz, et j'ai fait quelques ouvertures à ton sujet. Mécontentement d'abord, naturellement. L'empereur avait pour candidate notre cousine Marie-Thérèse. Mais comme je m'y attendais aussi, quand j'ai sorti le portrait de M<sup>lle</sup> de Pendenek, il n'a pu retenir un mouvement d'admiration et a murmuré : « Ah ! en effet, je comprends ! » Bref, tu n'as pas de difficultés à craindre de ce côté, cher cousin. Ta belle Gwennola sera princesse de Söhnberg... »

Un tel tremblement agitait les mains de Nicole que lettre et portefeuille manquèrent s'en échapper.

– Le prince... de Söhnberg... lui ! bégaya-t-elle.

Une sueur lui venait soudainement aux tempes. Pendant un moment, elle crut défaillir de saisissement et d'épouvante.

L'archiduc Franz-Josef... Franz Wolf...

Non, ce n'était pas possible !... Ce serait une chose trop atroce...

Lui !... Lui !

Et elle avait osé !...

Un flot de sang lui monta au visage. Pendant quelques instants, il lui parut que son cœur cessait de battre.

Car à sa mémoire, impitoyablement, se représentaient toutes les froideurs, les dédains, les insolences dont elle avait gratifié... M. Wolf.

Et cette dernière fois, surtout... l'arrogante réplique... et la riposte glaciale, si hautement dédaigneuse, dont il l'avait souffletée...

Un cri de désespoir s'étouffa dans la gorge de Nicole. Tout à coup sans forces, elle se laissa tomber sur l'herbe et cacha contre son bras replié son visage brûlant. De l'autre main, elle serrait le portefeuille fauve... Et elle haletait en

murmurant :

– Non, non, ce n'est pas possible !

En même temps déferlait en son âme la jalousie contre Gwennola, déjà si forte auparavant. Gwennola, qui serait princesse de Söhnberg... qui était aimée de lui...

Puis la conscience de la situation lui revint. Quelqu'un pouvait venir dans ce sentier... « Lui », peut-être, s'il s'apercevait avoir perdu ceci...

D'un bond, Nicole fut debout et jeta un coup d'œil terrifié dans la profondeur du chemin.

Le voir, maintenant !... Ah ! non, non !

Et pourtant !

Pourtant, quel désir fou lui venait d'implorer son pardon... de reconnaître qu'elle avait été sotté et orgueilleuse... de lui dire... de lui dire qu'elle avait essayé de le détester... et qu'elle n'avait pas pu...

Oui, elle s'humilierait... autant qu'il faudrait. Peu importait. Il n'existait plus pour elle qu'un seul objectif : obtenir ce pardon du prince qu'elle

avait offensé.

Entre ses mains, elle avait le moyen d'arriver jusqu'à lui. Ce portefeuille, elle allait le porter elle-même à Ty-Glaz, qui se trouvait sur son chemin... Elle le remettrait à son propriétaire... et celui-ci ne serait peut-être pas impitoyable pour une jolie personne humiliée, écrasée de confusion devant lui.

Une exaltation s'emparait d'elle, lui ôtait presque la notion de ses actes. Elle n'était plus qu'une amoureuse foulant aux pieds – comme l'avait prédit son oncle de Rosmandour – non seulement son amour-propre, mais encore sa dignité, sa fierté de femme.

Le matin de ce même jour, Franz Wolf – ou, pour lui restituer son véritable nom, l'archiduc Franz avait reçu la visite de M. de Kéranio. Quand celui-ci le quitta, le prince avait au front un pli d'irritation et son regard étincelait de colère contenue. Dans le courant de l'après-midi, il fit seller son cheval et prit la route de Goëllo.

Chez M<sup>me</sup> de Cervillon, il remit sa monture au domestique en disant qu'il reviendrait dans un moment ; puis, la cravache à la main, il longea la rue des Remparts et gagna la petite place sur laquelle donnait l'entrée du collège des Pères Jésuites.

Là, il fit les cent pas jusqu'au moment, peu éloigné, où une porte s'ouvrit pour donner passage aux élèves précédés par un Père surveillant.

Franz avait interrompu son va-et-vient. Il attendait, cherchant quelqu'un du regard.

Gaétan, la tête raide au bout d'un cou maigre, s'avavançait au milieu d'un groupe de ses condisciples. Franz marcha vers lui et mit la main sur son épaule.

– Il paraît, monsieur de Ploellan, que votre famille et vous répandez à mon sujet les pires calomnies ?

L'autre riposta arrogamment – bien qu'il ne pût contenir un petit frisson devant la physionomie dure et menaçante de son

interlocuteur :

– Pas des calomnies, mais la vérité. Au reste, nous ne vous devons pas de comptes, monsieur Wolf !

– Ah ! vous croyez ? Eh bien ! j’en juge tout autrement... et comme je ne puis pas frapper des femmes, c’est vous, leur digne fils et frère, qui payerez pour tous.

En parlant, Franz saisissait l’adolescent à la nuque, le faisait tomber à genoux ; puis il lui enleva sa veste avec dextérité. En le maintenant d’une poigne irrésistible, il leva sa cravache, cingla sans ménagement les épaules couvertes d’une mince chemise...

– Laissez-moi ! hurlait Gaétan. Misérable !... Lâchez-moi !

Ses camarades, ahuris par la soudaineté de l’événement – peut-être aussi impressionnés par la vigueur de l’étranger –, demeuraient immobiles. Mais le surveillant accourait, criant :

– Qu’est-ce ?... Laissez cet enfant ! Comment vous permettez-vous ?...

– Je lui administre une correction bien méritée, répliqua Franz en continuant de cingler Gaétan, qui râlait :

– Misérable !... Coquin !

– Monsieur, lâchez-le ! C'est odieux ! s'écria le surveillant en essayant de saisir le bras de Franz.

Mais le jeune homme le repoussa sans violence.

– Mon Père, ce fils de vipère a essayé de me salir et non seulement moi, mais encore des personnes honorables et estimables entre toutes. Je fais un exemple... et je sais qu'on s'en souviendra !

Telles étaient l'autorité, la hautaine assurance qui émanaient de lui, que le surveillant resta un moment hésitant, impressionné par cet air et ce ton. Quelques vigoureux coups de cravache firent de nouveau hurler Gaétan. Après quoi, Franz le lâcha, en disant avec une raillerie méprisante :

– Te voilà marqué pour quelque temps, Gaétan de Ploellan. Montre cela à ta mère et à tes sœurs,



pour leur faire savoir comment je traite les calomniateurs.

– Monsieur, protesta le surveillant, je fais toutes réserves au sujet de la suite que les parents peuvent donner à cette...

– Ne craignez rien, mon Père, ils n’en donneront aucune... Et, demain, ce garçon-là se mettrait sous mes bottes, si je le lui permettais, en me remerciant humblement de l’honneur.

Sur ces mots, Franz salua le prêtre et tourna les talons, suivi par les regards admiratifs et respectueux de la plupart des élèves, ravis de la terrible humiliation infligée à l’arrogant et vaniteux Ploellan.

Franz remontait la rue des Remparts. M<sup>me</sup> de Brinans, la jeune veuve, qui venait en sens inverse, lui adressa au passage son plus doux sourire et son plus caressant regard quand il la salua. Un peu plus haut, il croisa Pierre de Sobrans, vêtu de clair, le chapeau de fine paille légèrement de côté, comme il était de mode cette année-là. L’important personnage tourna ostensiblement la tête au passage de l’étranger, de

façon à ne pas le saluer.

Franz eut un méprisant sourire, en songeant :  
« Dire que cet être-là, si je le cravachais aussi, n'en serait pas moins devant moi, demain, le plus plat des valets ! »

À l'hôtel de Cervillon, il fut reçu par la comtesse et lui raconta l'exécution qu'il venait de faire. La bonne dame s'exclama :

– C'était largement mérité ! Je savais depuis peu le vilain rôle que jouent les Ploellan dans tous ces odieux racontars et c'est moi qui avais parlé de ceux-ci à M. de Kéranio, en lui demandant s'il ne serait pas bon de vous en prévenir.

– Je vous en remercie beaucoup, madame. Vous voyez, je n'ai pas tardé à appliquer le châtiment, l'un des châtiments, car j'en réserve d'autres, peut-être plus sensibles, à ces charmantes personnes.

– Ah ! celui-là va déjà faire un joli bruit dans Landerneau ! Seigneur ! Vous n'en avez pas fini avec ces harpies et leurs pareils, mon cher

monsieur !

Franz eut un sourire railleur.

– J’ai idée, au contraire, que tout ce bruit tombera vite. Vous verrez cela, madame... Maintenant, permettez-moi de vous quitter. Je dîne à Kenendry ce soir et, auparavant, j’ai quelques lettres à écrire.

– Vous n’allez pas voir M. de Coëtgon ?

– Non, pas aujourd’hui. Peut-être, demain, viendrai-je moi-même lui apprendre une intéressante nouvelle.

« Probablement ses fiançailles avec Gwennola, pensa la vieille dame quand son hôte se fut éloigné. Cela ne peut tarder. On voit qu’il s’installe à Ty-Glaz pour quelque temps... Ah ! j’en suis enchantée pour la chère petite ! Il me plaît de plus en plus, ce jeune homme ! Beaucoup de bonté, en même-temps que de l’énergie et de la fierté... Oh ! le petit Ploellan fouetté en pleine place, devant ses camarades ! Et il a dû sentir quelque chose, car cette belle main fine – une main très aristocratique, vraiment ! – me donne

l'impression d'être singulièrement ferme et vigoureuse. Mais il a beau dire, M. Wolf, je crois que le déchaînement des Ploellan et de leur clique va être effroyable ! »

Franz chevauchait au petit trot sur la route de son logis. Le pli s'était effacé de son front et sa lèvre gardait un léger sourire d'amusement un peu sarcastique – lequel s'accentua encore quand il passa devant la Fougeraye.

Or, à ce même moment, Nicole errait au tour de Ty-Glaz. Une partie de sa résolution était tombée, quand elle s'était vue devant la petite maison silencieuse. Jamais, pensait-elle, jamais elle n'oserait sonner à cette porte, demander M. Wolf à ce domestique au visage froid, impénétrable, qui d'ailleurs, très probablement, lui répondrait que son maître n'était pas là, car il devait avoir une consigne pour les visiteurs ne jouissant pas du privilège de l'amitié princière.

Alors ?

Alors, le plus sage était de s'en retourner chez soi et, demain matin, de faire porter le portefeuille par Mathurin.

Oui, mais Nicole était folle, en ce moment – folle de désespoir amoureux, avide d’un mot de pardon tombé de ces lèvres qui n’avaient toujours eu pour elle qu’ironie et froideur. Elle ne pouvait donc se décider ni à sonner ni à s’éloigner de ce logis où « il » se trouvait peut-être en ce moment.

Sur ces entrefaites, un jeune domestique sortit des communs, tenant en laisse deux superbes lévriers russes. Il portait, comme Janko, une livrée noire très simple... Avant d’avoir réfléchi, Nicole s’en fut vers lui.

– Pourriez-vous me dire si M. Wolf est chez lui ? demanda-t-elle d’une voix un peu tremblante.

– Non, mademoiselle, Monsieur est sorti, répondit en excellent français le jeune homme.

Il enveloppait d’un coup d’œil narquois la jolie personne, visiblement très émue, et en s’éloignant murmura :

– Allons, ici comme ailleurs, il faut qu’« elles » courent après Son Altesse, ces effrontées !

Nicole continua d'errer aux alentours. S'« il » était sorti, peut-être reviendrait-il bientôt. Alors ce serait plus facile de l'arrêter au passage, de lui remettre ce portefeuille et de lui dire... de le supplier de pardonner...

M<sup>lle</sup> d'Espeuven revenait ainsi pour la vingtième fois près de Ty-Glaz quand, tout à coup, elle prêta l'oreille... Oui, c'étaient bien les sabots d'un cheval qu'elle entendait. C'était lui, certainement !

Son cœur se mit à battre désordonnément, tandis qu'elle attendait, les yeux tournés vers l'étroite route par où allait apparaître le cavalier.

Quand elle le vit, il lui parut d'abord qu'elle ne pourrait pas faire les quelques pas nécessaires. Par un effort de volonté, elle y réussit pourtant, elle s'avança, les jambes tremblantes...

Mais sa vue effraya sans doute le cheval, car à ce moment, il se cabra violemment. Nicole poussa un cri sourd, chancela et tomba sans connaissance.

D'une main ferme, l'archiduc avait aussitôt

contenu sa monture. Il jeta un regard sur la jeune fille étendue sur le sol et murmura avec mépris.

– Elle aussi !

Puis il sauta à terre, au moment où Janko, ayant entendu le pas du cheval, ouvrait la porte du logis.

Franz ordonna :

– Quand tu auras rentré mon cheval, tu t’occuperas de cette femme qui fait semblant de se trouver mal.

Janko ne manifesta aucune surprise. Serviteur dévoué, dévoué à son maître par un culte fervent, il avait depuis longtemps l’expérience des moyens variés dont usait la ruse féminine pour essayer d’attirer l’attention du prince de Söhnberg. Aussi, en revenant, apportait-il un broc d’eau pour asperger le visage de la jeune audacieuse. Mais quand il vit que ce moyen ne réussissait pas aussitôt, il murmura :

– Tiens, on dirait qu’elle s’est pâmée pour de vrai, celle-là !

Il s’en alla chercher du vinaigre et lui en frotta

les tempes. Au bout d'un moment, Nicole ouvrit les yeux. Elle regarda avec effarement le visage penché vers elle... puis, se souvenant, elle frissonna, bégaya quelques mots indistincts et fit le mouvement de se soulever.

Janko l'aïda à se mettre debout. Son visage restait impassible. Il n'éprouvait aucune pitié, ayant des femmes, en général, la plus mauvaise opinion, d'après sa propre expérience – il avait été abandonné de sa femme quelques mois après son mariage – et d'après celle gagnée au service d'un prince dont les ardentes admiratrices ne se comptaient pas. Aussi considérait-il sans émotion le visage blêmi, aux lèvres tremblantes, aux yeux inquiets.

Nicole balbutia :

– J'étais venue... j'ai trouvé ceci, dans un sentier où je passais...

Elle tendait au domestique le portefeuille qu'elle avait jusque-là tenu serré dans sa main.

– ... Et j'ai pensé que... peut-être... c'était à M. Wolf.



– En effet. Je remercie Mademoiselle, dit Janko.

Puis il ramassa l’ombrelle que la jeune fille avait lâchée en tombant et la lui tendit.

Voyant qu’elle semblait vaciller, il demanda :

– Si Mademoiselle le désire, je vais lui apporter un cordial ?

– Non, merci... je n’ai besoin de rien.

Et elle s’éloigna, en essayant de raffermir sa démarche chancelante.

Janko regagna la maison et entra dans le salon. L’archiduc, assis devant le bureau, cherchait des papiers dans un classeur. Le domestique posa près de lui le portefeuille en murmurant discrètement :

– La jeune personne avait trouvé ceci et le rapportait à Votre Altesse Impériale.

Puis il se retira d’un pas silencieux.

Franz jeta les yeux sur le portefeuille. Un sourire de sarcasme vint à ses lèvres, en même temps que ces paroles :

– Ah ! bien, bien, je comprends ! La découverte de mon véritable état civil a déterminé l’explosion.

Il leva les épaules. Puis, prenant sur son bureau un dessin représentant Gwennola telle qu’elle était le jour de la matinée à Kenendry, il contempla le ravissant visage et murmura ardemment :

– Vous, ma Gwen, mon amour, vous n’êtes pas de ces âmes-là ! Aussi avez-vous pris possession de mon cœur et de ma vie pour toujours.

Nicole ne sut jamais comment elle avait pu parvenir à Kenendry. Ses jambes avaient peine à la porter, ses tempes battaient avec violence et tout son corps lui semblait de plomb.

Elle redoutait les questions que ne manqueraient pas de lui faire les dames de Pendennek, en voyant sa mine décomposée. Aussi eut-elle un soupir de soulagement en apprenant que la marquise et sa fille étaient au

château de Kerglas, chez les Cervillon, M. de Pendennek à Sermor et Olivier au potager. Elle put donc remonter aussitôt dans sa voiture qui reprit le chemin de la Fougeraye.

Maintenant, une sorte de torpeur l'envahissait. Elle essayait de ne plus penser, de céder à l'engourdissement. Mais, comme une hantise, lui revenaient ces pensées torturantes, et celle-ci pire que toutes : le prince avait laissé hors de sa demeure la jeune fille défaillante, sans lui faire offrir d'en passer le seuil pour se remettre de son émotion. Lui, qui se montrait généralement si courtois, gentilhomme accompli – Nicole n'avait pu s'empêcher de le reconnaître, au fond d'elle-même, en dépit de sa feinte hostilité contre « M. Wolf » –, il venait de traiter M<sup>lle</sup> d'Espeuven comme quelque créature méprisable qu'on écarte avec un insultant dédain.

Les joues de Nicole brûlaient, ses mains se tordaient sur le manche de l'ombrelle, sans même qu'elle s'en aperçût. Quand elle entra dans le salon de la Fougeraye, sa mère jeta une exclamation d'inquiétude :

– Qu’y a-t-il ? Que t’est-il arrivé ? Un accident ?... ou es-tu malade ?

Sans répondre, Nicole alla s’écrouler sur la chaise longue et cacha son visage entre ses mains.

M<sup>me</sup> d’Espeuven courut à elle, essaya d’écarter ces mains brûlantes.

– Voyons, ma chérie !... Nicole, qu’y a-t-il, je t’en supplie ?

– Il y a... il y a... que M. Wolf...

– Quoi, M. Wolf ? Que t’a-t-il fait ?

– Il... n’existe pas.

– Qu’est-ce que tu dis ?

En même temps la mère, terrifiée, pensait :  
« Mais elle est folle ! »

– C’est... le prince de Söhnberg... l’archiduc Franz-Josef.

– Voyons, Nicole, ma petite fille !... Calme-toi... ne pense plus...

Mais Nicole se redressait brusquement, les yeux brillants, le visage contracté.

– Vous ne comprenez donc pas ? Le prince de Söhnberg... que nous avons traité... de cette manière... C'est affreux !... affreux !

Elle se renversa sur les coussins avec un gémissement et se mit à sangloter, tandis que M<sup>me</sup> d'Espeuven, complètement désemparée, murmurait avec angoisse :

– Voyons, que signifie ?... Est-ce que, vraiment ?...

## 11

Ce soir-là, comme il l'avait dit à M<sup>me</sup> de Cervillon, Franz dînait à Kenendry. Au commencement de l'après-midi, Janko était venu prévenir M. de Pendennek que son maître, désirant s'entretenir avec lui, viendrait quelque temps avant l'heure fixée pour le repas. Aussitôt les châtelains pensèrent : « C'est pour nous demander la main de Gwennola. » Et M. de Kéranio, quand ils lui firent part de cette supposition, déclara avec un singulier petit sourire :

– Mais évidemment ! Il est très épris de votre admirable Gwennola, ce jeune homme... et je crois vraiment que ce serait un excellent mariage pour elle... un très excellent mariage !

Quelque chose dans la tenue ou dans l'air de l'étranger frappa sans doute Jeanne-Marie, la femme de chambre, quand il descendit de son

phaéton, car elle s'en alla aussitôt confier à la vieille cuisinière :

– Il me fait l'effet d'être plus beau que jamais aujourd'hui, M. Wolf !... Et vous ne trouvez pas, Perrine, qu'il a l'air d'un prince ?

– Ah ! dame ! pour ça, oui ! déclara Perrine. Et encore, un prince, j'en ai vu un, moi, dans mon jeune temps, et il n'était pas moitié aussi bien que ce jeune monsieur-là !

Gwennola se trouvait à ce moment dans le jardin, cueillant des fleurs pour orner la table. L'après-midi passée chez les Cervillon l'avait retardée. Mais enfin elle avait encore un peu de temps devant elle avant l'heure du dîner. Celui-ci serait d'ailleurs tout à fait sans cérémonie, M. Wolf étant reçu maintenant en ami intime.

Lentement, Gwennola circulait dans la roseraie, s'arrêtant pour faire tomber une fleur, d'un coup de sécateur, dans la petite corbeille qu'elle tenait à la main. Le soleil couchant l'enveloppait d'une clarté rosée tandis qu'elle s'avavançait dans les étroites allées, le visage un peu pensif, les yeux éclairés d'une chaude

lumière. Au moment de couper une rose d'un blanc pur veiné de rose, elle interrompit son geste et songea : « Non, c'est une de celles que M. Wolf aime tant. Demain matin, j'en cueillerai pour lui, que Guy lui portera. »

Un sourire de joie douce entrouvrait ses lèvres. Les jours qui s'étaient écoulés pendant l'absence du jeune Autrichien lui avaient paru interminables. Hier, son cœur avait eu un sursaut de bonheur quand Janko était venu apporter une carte de son maître accompagnant de délicieuses confiseries viennoises que M. Wolf, de retour, envoyait à M<sup>me</sup> de Pendennek.

Et, tout à l'heure, elle allait le revoir. Tout à l'heure, elle allait rencontrer de nouveau le profond et caressant regard de ces yeux noirs qui avaient le pouvoir d'éveiller en elle une si mystérieuse joie, un peu enivrante.

Très simplement, Gwennola s'avouait qu'elle aimait Franz Wolf, que tout son cœur lui appartenait et, connaissant l'opinion de ses parents sur l'étranger de Ty-Glaz, elle pressentait bien qu'aucune opposition ne viendrait de ce



côté, quand il demanderait sa main.

Car elle n'avait aucun doute sur ses intentions. Jamais la pensée de quelque action vile ou indélicate n'aurait pu s'associer, dans son esprit, à la personne de Franz Wolf.

La corbeille était pleine, maintenant. Gwennola s'attardait cependant un peu dans la tiédeur parfumée de la roseraie. Elle rêvait, la sage Gwennola, car elle n'était plus en ce moment que l'amoureuse Gwennola, évoquant le souvenir du bien-aimé.

Et voici qu'elle entendait, sur le sol sablé, son pas bien connu – son pas ferme et décidé d'homme énergique, un peu autoritaire. Il apparut, souriant, une flamme ardente dans les yeux qu'il attachait sur la jeune fille rougissante, arrêtée au milieu de l'allée.

– Une fée de roses, dans cette lumière du soir... Une belle princesse des contes de fées.

Il s'inclinait, prenait la main que ne songeait pas à lui tendre Gwennola saisie par une étrange timidité, par un trouble frémissant.

– ... Mademoiselle, je viens de voir vos parents et ils m'ont autorisé à venir vous rejoindre ici, pour vous dire moi-même mon désir... mon très ardent désir. Voulez-vous m'accorder le bonheur d'être pour toute la vie votre compagnon, votre époux très fidèle et très aimant ?

Les yeux que Gwennola avait un instant baissés se relevèrent, montrant à Franz leur pure lumière et le bonheur ingénu d'un cœur virginal dont il se savait déjà le maître.

– Si mes parents le veulent bien, monsieur... moi, je serai très heureuse. J'ai en vous la plus grande confiance...

– Cela ne vous déplaira pas trop de vous appeler seulement M<sup>me</sup> Wolf, vous qui êtes une Pendennek ?

Elle secoua la tête, en souriant avec une tendre douceur.

– Oh ! non ! Vous possédez tant de qualités supérieures qui sont tellement au-dessus de tous les quartiers de noblesse ! Et puis...

Au moment de laisser l'aveu franchir ses lèvres, elle s'interrompit, un peu plus rougissante, les cils d'or battant au bord des paupières frémissantes.

– Et puis, vous m'aimez un peu, Gwennola ? Vous aimez Franz Wolf, tout simplement ?

– Tout simplement, oui.

Elle souriait de nouveau, en levant sur lui ses yeux dont le bleu velouté s'éclairait d'un chaud rayon d'amour.

Franz se pencha et posa un long baiser sur la main qu'il tenait entre les siennes.

– Moi, je suis tout à vous, Gwennola, précieux trésor que Dieu a mis sur ma route. Je vous promets amour et fidélité... Mais il faut que je vous confesse – comme je viens de le faire à vos parents – une petite tromperie... oh ! pas bien terrible !

Elle le regarda avec étonnement, mais sans inquiétude, car il souriait avec une douce ironie.

– Une tromperie ?

– Oui, chère Gwennola. Je ne m'appelle pas

Franz Wolf, mais Franz-Josef, archiduc d'Autriche, prince de Söhnberg par ma mère dernière descendante de cette famille autrefois souveraine.

Gwennola eut un instinctif mouvement de recul et laissa échapper la corbeille de fleurs. Sous l'excès de la stupéfaction, elle restait sans parole, attachant sur Franz des yeux agrandis par une surprise presque incrédule.

– Vous ne semblez pas me croire ? dit-il gaiement. Je vous assure pourtant que ceci est l'entière vérité. Du reste M. de Kéranio est là pour en témoigner.

– Mais alors, pourquoi ? balbutia-t-elle.

– Pourquoi j'ai gardé si longtemps l'incognito ? Mais si vous aviez connu ma véritable personnalité, m'auriez-vous tous traité et reçu avec cette simplicité charmante, cette absence de cérémonie qui me reposaient si bien de l'étiquette habituelle autour de moi ? Et, surtout, j'ai eu la fantaisie de vouloir que Gwennola de Pendennek, descendante d'une ancienne famille, accordât sa main à Franz Wolf

le plébéien. Cette fantaisie de prince, me la pardonnez-vous, Gwennola très chère ?

– Pouvez-vous me le demander ? répondit-elle avec un tremblant sourire de confusion. Prince de Söhnberg ou M. Wolf, vous êtes toujours le noble cœur que j'ai connu et apprécié. Toutefois, je vous avoue que... que je suis un peu effrayée...

– De cette subite élévation ? dit-il en riant. Je m'en doute bien, chère âme sans orgueil. Mais vous vous habituerez bientôt à cette idée de devenir, au lieu de M<sup>me</sup> Wolf, Son Altesse Sérénissime la princesse de Söhnberg. Car l'empereur, en accordant son consentement à mon mariage, a spécifié que, l'égalité de naissance n'existant pas entre nous, d'après les traditions de notre maison, vous ne porteriez pas le titre d'archiduchesse. Tout ceci, et autres considérations relatives à la part que ma femme recevra de mes biens, a été exposé à vos parents dans l'entretien que je viens d'avoir avec eux.

– Comme ils ont dû être étonnés, mes chers bons parents !

– Oui, passablement. Allons maintenant les

retrouver, car je crois que l'heure du dîner doit approcher.

– Et mes fleurs !

Corbeille et roses gisaient sur le sable de l'allée.

– Tout cela va être ramassé en un instant.

– Je vous en prie... monseigneur ! protesta Gwen, en voyant Franz se pencher vers le sol.

– Chère Gwen, allez-vous me traiter comme un solennel personnage, incapable de faire les gestes habituels au commun des mortels ?... Et d'abord, je suis Franz pour vous, quand nous serons seuls. Il me déplairait fort que vous ne fussiez pas avec moi très à l'aise, très simple, comme auparavant... Là, vous voyez que le malheur est réparé !

Il jetait les dernières roses dans la corbeille et, celle-ci à la main, se redressait d'un mouvement souple.

– Voilà, ma belle fiancée... Mais je vois là mes roses préférées. Permettez-vous que j'en cueille pour nous ?

– Vous savez bien qu’il n’est pas besoin de permission !

Franz prit le sécateur dans la corbeille, fit tomber deux des roses devant lesquelles Gwennola s’était arrêtée tout à l’heure, sans les cueillir, et en tendit une à sa fiancée.

– Je comptais vous les faire porter demain par Guy, dit Gwennola.

– Eh bien ! vous voyez, je m’en empare par avance.

Il passait la seconde fleur à sa boutonnière. Puis, baisant à nouveau avec ferveur la main de Gwennola, il dit à mi-voix, avec un accent d’émotion passionnée :

– La plus belle des fleurs, la très aimée, recevez l’hommage de celui à qui vous êtes déjà si chère, précieuse entre tout au monde !

Yvonne, de bonne heure, le lendemain matin, revenait d’un pas alerte de visiter un de ses pauvres, malade depuis la veille. Elle se hâtait un peu, car elle voulait entendre la messe qui se

disait à 7 heures, en l'église de Sermor. Aussi, apercevant sur la route la silhouette d'un cavalier, marmotta-t-elle :

– Bon, voilà M. Wolf ! Il va m'arrêter, me retarder... Et puis, avec cette idée que j'ai maintenant, je vais être toute drôle devant lui...

Le cavalier immobilisa en effet sa monture quand il fut à la hauteur de M<sup>lle</sup> de Rosmandour et la salua en souriant.

– Quelle personne matinale !... et pressée ! Où allez-vous, courant ainsi ?

– À l'église, monsieur. Je voudrais avoir la messe...

– Ce qui veut dire qu'il ne faut pas vous retenir plus longtemps ?... Mais pourquoi ne me tendez-vous pas la main, mademoiselle Yvonne ? Et pourquoi ce petit air un peu... gêné ?

Il souriait avec quelque amusement ironique.

Yvonne le regarda droit dans les yeux.

– C'est que... voilà... j'ai des idées...

– Des idées saugrenues, hein ?... Par exemple



que je suis ce prince de Söhnberg dont parlait avec tant d'enthousiasme votre cousine Nicole ?...

Une vive rougeur monta au visage d'Yvonne.

– Est-ce qu'Olivier a parlé, malgré ma défense ? s'écria-t-elle.

– Olivier a parlé seulement quand j'ai eu moi-même dévoilé ma véritable personnalité. Il m'a raconté comment une jeune personne perspicace avait eu l'intuition de cette vérité, et j'ai admiré de quelle façon, tous deux, vous avez su garder votre secret, même à l'égard de vos proches...

– Ainsi, c'était donc vrai ? murmura Yvonne, tout de même un peu abasourdie de voir que ses « idées » tombaient si juste.

– Très vrai, mademoiselle. Votre amie Gwennola est depuis hier soir la fiancée du prince de Söhnberg.

– Gwen ! Ah ! la chérie, que je suis contente ! J'en danserais de joie, sur cette route, si... si je n'avais devant moi que M. Wolf !

Franz eut un léger éclat de rire, en voyant la

mine drôlement ravie de la jeune fille.

– Ne vous gênez pas, mademoiselle ! Je suis bon prince... avec mes amis. Or, vous êtes de mes grandes amies... et bientôt ma belle-sœur.

– Tiens, mais c'est vrai ! s'exclama Yvonne. Belle-sœur d'un archiduc ! Par exemple, je n'avais jamais rêvé ça ! Voilà qui est trop d'honneur pour ma modeste petite personne !

– Une petite personne dont j'apprécie beaucoup la franchise et le bon cœur – sans parler de sa malice. Mais il ne faut pas que je vous retienne, mademoiselle, car vous ne me pardonneriez pas de vous avoir fait manquer la messe.

– Oh ! je crois bien qu'on doit tout pardonner à une altesse impériale ! riposta Yvonne avec un petit sourire narquois. C'est du moins la théorie de certaines gens...

La lèvre du prince eut un pli de raillerie.

– Oui, je sais. Mais vous n'êtes pas de ceux-là, mademoiselle, et j'admets fort bien que vous me refusiez ce pardon, si je vous retarde davantage.

Donc, au revoir... et mon souvenir à M. de Rosmandour.

Il se penchait et lui tendait sa main, qu'Yvonne prit en esquissant une révérence.

– Je ne l'ai pas trop oubliée ! dit-elle en levant vers l'archiduc son visage rieur. Fort heureusement, car maintenant elle va avoir l'occasion de servir... Et puis-je, monseigneur, annoncer autour de moi la grande... l'étourdissante nouvelle ?

– Certes, mademoiselle. Maintenant tous les voiles doivent être levés. Un billet de M<sup>me</sup> de Pendennek à M<sup>me</sup> de Cervillon, un autre de Gwennola à M. de Coëtgon vont partir ce matin, de telle sorte que, cet après-midi, demain au plus tard, tout Goëlle sera au courant.

– Tout Goëlle !

Yvonne trépignait de joie.

– Ah ! il y a bien des têtes que je voudrais voir, à cette occasion !

– Je vous conseille surtout celles des Ploellan. Ces dames doivent être comme des diables

déchaînés contre l'audacieux Wolf qui a osé, hier, cravacher devant ses camarades l'illustre descendant des comtes de Ploellan, coupable de calomnie.

– Quoi ?... Gaétan ? Oh !

Et Yvonne faillit étouffer de rire.

– Gaétan fouetté ! Oh ! monseigneur, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue ? J'aurais fait le trajet à pied pour voir cela !

– Méchant cœur ! dit Franz d'un ton de moquerie affectueuse. Je vous vois d'ici, d'abord applaudissant... puis bien vite intercédant pour le coupable. Non, non, il a eu sa correction... et il l'a bien eue !

– Oh ! je m'en doute ! murmura Yvonne, en jetant un coup d'œil sur la cravache avec laquelle jouait une main nerveuse.

– Apprenez, mademoiselle de Rosmandour, que les marques faites par une cravache archiducal honorent les épaules d'un Ploellan... Allons, ne riez pas tant... et courez, si vous voulez arriver à temps.

Il leva son chapeau et s'éloigna, tandis qu'Yvonne, suffoquant de rire, reprenait vite sa route.

En entrant à l'église, elle aperçut dans le banc des Pendennek Gwennola et son frère l'abbé. Cette vue lui fit oublier un moment les Ploellan et compagnie. Bien vite, elle remercia Dieu pour sa chère Gwen car, archiduc ou M. Wolf, l'étranger n'en était pas moins digne de cette Gwennola presque parfaite, dont il allait devenir l'heureux maître et seigneur.

« Tout de même, je ne sais pas ce que Gwen penserait de la correction du petit Ploellan ! songea tout à coup M<sup>lle</sup> de Rosmandour. Elle trouverait peut-être que l'altesse impériale a agi un peu trop... impérialement. Mais moi je l'approuve, car on ne punira jamais assez les gens de cette espèce. »

Et là-dessus, évoquant la vision de la correction infligée à Gaétan, Yvonne fut saisie à nouveau d'une silencieuse hilarité qui faillit l'obliger à quitter l'église.

À la sortie elle attendit ses amis et sauta au

cou de Gwennola.

– Gwen, j’ai rencontré tout à l’heure M. Wolf !... je veux dire le prince de Söhnberg. Il m’a appris la nouvelle... Oh ! chérie, que je suis heureuse !

Gwennola, affectueusement, répondit aux baisers de son amie. Elle semblait toute radieuse d’un bonheur recueilli, qui mettait en ses yeux un nouvel éclat.

Gwennolé, en souriant, serra les mains que lui tendait Yvonne.

– Je trouve d’extraordinaires choses en revenant dans ma vieille Bretagne !... Et il paraît que vous aviez pénétré le secret du prince, Yvonne ?

– Oh ! il n’y a pas longtemps ! C’est une idée que j’aie eue, un jour qu’il était question du prince de Söhnberg... Oh ! Gwen, cette Nicole !

Et Yvonne repartit à rire de plus belle.

– ... Quel effondrement ! Et ton cousin Pierre !... Oh ! j’en mourrai !

– Voyons, Yvonnette ! dit Gwennola, qui avait

bien de la peine à ne pas éclater aussi. Sois un peu charitable. Nicole a très mal agi ; mais, enfin, elle va être horriblement vexée...

– Oui, oui...

Subitement, Yvonne devenait presque sérieuse.

– ... Vexée, et puis... Certainement, ça va être un coup terrible !

– Alors, il ne faut pas trop t'en réjouir.

– Non, je ne m'en réjouis pas... Dites, Gwennola et Gwennolé, vous allez venir prendre votre café à la maison ?

Les deux jeunes gens ayant accepté, tous trois prirent le chemin de la maison du commandant. Peu après, ils étaient assis dans la salle à manger, s'entretenant de l'événement sensationnel avec M. de Rosmandour encore ahuri de la révélation, tandis qu'Yvonne, alerte et chantonnante, servait à ses amis des tasses de café au lait accompagnées de galettes confectionnées par elle.

– Des petits talents utiles quand on ne doit être

que la femme d'un simple Pendennek, dit-elle modestement. Toi, ma belle princesse, tu n'auras pas besoin de cela. Ton Prince Charmant te fera une existence digne des contes de fées...

– Est-ce une existence d'oisiveté ou de plaisir, que tu appelles ainsi ? Je sais l'archiduc Franz trop sérieux, et trop ami du travail lui-même, pour avoir l'idée de me l'imposer. Néanmoins, je n'ignore pas qu'il me faudra abandonner quelques-unes de mes habitudes, me faire au train de vie conforme au rang de mon mari. Cela me sera pénible parfois, peut-être... si vraiment quelque chose peut m'être pénible près de lui, ajouta Gwennola avec un sourire ému.

Peu après, le frère et la sœur quittaient leurs amis. Le commandant, quand il fut seul avec sa fille, lui prit l'oreille et la tira doucement.

– Eh bien ! petit masque, c'est comme cela que tu caches à ton père les idées qui te passent par la tête ?

– Papa, vous reprochez quelquefois aux femmes de ne pouvoir garder un secret. J'ai voulu vous montrer que votre fille avait du moins



cette qualité-là.

Et l'espiègle Yvonne mit un baiser sur la joue fraîchement rasée du commandant.

– Elle en a aussi quelques autres, cette folle petite fille... Mais, tu sais, je suis encore tout éberlué de l'aventure !

– Ah ! il y en a qui le seront encore plus fortement que vous !... Dites, papa, tout à l'heure, je pensais à Nicole...

– Oh ! Nicole ! s'exclama M. de Rosmandour avec un effarement narquois.

– D'abord, j'ai bien ri... puis j'ai songé que... l'humiliation allait être effroyable... Et si elle a un sentiment pour lui, comme nous en sommes persuadés...

– Oui... hum ! Ces petites filles, comme elles jugent de ces choses-là !

– Dame ! papa, je sais bien ce que c'est que l'amour, je pense ? répliqua Yvonne en affectant un air vexé. J'en ai pour Olivier, je vois Gwen folle de son beau prince...

– Folle ! Quelle expression, Yvonne !...

surtout s'appliquant à Gwennola, si raisonnable, si calme...

Yvonne laissa échapper un petit éclat de rire.

– Papa, ne savez-vous pas que l'eau qui dort réserve des surprises ? Gwen, je vous l'affirme, aime à la folie M. Wolf... non, je veux dire...

– Yvonne, pas de ces réflexions exagérées !

– Comme vous voudrez, papa. Mais il n'y a rien d'exagéré pour qualifier la force de certains sentiments... Donc, je disais que Nicole va éprouver quelque chose d'abominable...

– Encore exagéré, enfant !

– Non, pas davantage, je vous assure. Elle est si vaniteuse !

– Eh bien ! ce sera une fameuse bonne leçon !

– Oui... mais je voudrais bien que ce ne soit pas moi qui lui apporte la nouvelle. Tout de même, cela me ferait de la peine de voir ça.

M. de Rosmandour attira vers lui la jeune fille et l'embrassa avec émotion.

– Bonne petite ! Attends alors, avant d'aller à

la Fougeraye. Ces dames vont être vite au courant... peut-être même aujourd'hui.

– Oh ! certainement ! Mais pourvu que Nicole ne vienne pas me voir cet après-midi ! Je serais tout de même bien obligée de lui apprendre la chose... Ah ! quel beau tapage cela va faire dans Goëlle !... Et l'histoire du petit Ploellan ! Oh ! papa, écoutez !

En entendant sa fille narrer l'aventure de Gaétan, M. de Rosmandour céda à une violente hilarité. Il ne pouvait souffrir les Ploellan pour leur sottise et leur morgue, mais plus encore pour leur sournoise, méchanceté.

– Bravo pour l'archiduc ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Voilà la bonne manière de châtier les vipères. Dans quel état doit être cette aimable famille ! Et, bientôt, nouvelle catastrophe, quand elle apprendra... C'est vraiment trop drôle, Yvonne. C'est à mourir de rire !

– Oh ! papa, ce malheur a déjà failli m'arriver ! riposta Yvonne qui se mit à rire de plus belle.

## 12

Nicole, depuis la veille, était au lit avec une forte fièvre. Elle avait énergiquement refusé de voir un médecin et restait abattue, les yeux mi-clos, le corps agité de frissons. M<sup>me</sup> d'Espeuven, fort inquiète de la voir ainsi, se trouvait elle-même dans un pénible état d'excitation nerveuse, causé par la révélation que sa fille lui avait faite la veille. En outre, il lui avait bien fallu reconnaître, devant l'exaltation de Nicole et certains mots qui lui avaient échappé, que l'amour-propre seul n'était pas en jeu dans cette terrible déception. Aussi accueillit-elle par une exclamation de vive contrariété une dépêche qui lui parvint dans la matinée, lui annonçant l'arrivée de ses neveux de Galadec pour le soir même.

– Il ne nous manquait plus que cela ! dit-elle à Nicole, qui écoutait la lecture du télégramme sans

manifester aucune impression. Je serai bien en train de m'occuper d'eux !... Et toi, ma pauvre petite !

Mais Nicole semblait indifférente à tout. Elle continua de rester prostrée, frissonnante, tandis que sa mère allait donner ses instructions à la cuisinière et au vieux domestique, puis mettre la dernière main à l'arrangement de la chambre déjà préparée pour ses neveux.

Mathurin avait reçu l'ordre, en cas de visite quelconque, de répondre que ces dames étaient sorties, M<sup>me</sup> d'Espeuven ne se souciant pas de recevoir dans l'état où elle se trouvait. Mais il advint que, vers 3 heures, la cuisinière étant allée chercher de la volaille à une ferme voisine et Mathurin cueillant des légumes au jardin, M<sup>lles</sup> Yolande et Huonne de Ploellan poussèrent la grille de bois et entrèrent délibérément dans la maison. Ne trouvant personne au rez-de-chaussée, elles montèrent et se trouvèrent en face de M<sup>me</sup> d'Espeuven qui sortait de la chambre de sa fille. À leur vue, elle ne put retenir un mouvement de contrariété. Mais les deux sœurs

ne s'en aperçurent pas. Elles étaient rouges, agitées, les yeux brillants. Yolande avait son chapeau de travers, Huonne avait mis en chiffon autour d'elle l'écharpe bleu azur dont elle agrémentait depuis quelque temps sa toilette. La voix aigre de l'aînée clama :

– Je viens vous apprendre l'abominable chose, ma cousine ! Cette fois, la coupe est pleine ! Il faut que ce misérable quitte le pays, aille porter ailleurs le scandale !

– Quoi ? Qu'y a-t-il ?... Mais venez, Nicole est malade, il ne faut pas l'agiter...

Et elle poussait les deux jeunes personnes dans sa chambre dont elle referma la porte.

Huonne se laissa tomber dans un fauteuil, dans une attitude accablée, tandis que Yolande, debout, prenait une pose dramatique.

– Horrible ! s'écria l'aînée. Nous en sommes malades ! Maman est au lit... Gaétan... notre Gaétan !

– Il a été cravaché par l'affreux Wolf ! glapit Huonne en se tordant de colère dans son fauteuil.

M<sup>me</sup> d'Espeuven eut un haut-le-corps.

– Cravaché !

– En pleine place, tandis qu'il sortait du collège ! précisa Yolande. Le malheureux a le dos couvert de marques violacées, tellement le lâche l'a frappé, sous prétexte que nous avons dit du mal de lui !

– Seigneur ! murmura M<sup>me</sup> d'Espeuven en joignant les mains.

– Mais il verra de quel bois se chauffent les Ploellan ! poursuivait furieusement Yolande. Nous avons des parents, des amis. Ils iront lui demander raison ou, plutôt, lui administrer à son tour la correction qu'il mérite. Déjà, nous avons parlé à M. de Bois-Beuvry, à Gaston de Trocquenau...

– Gardez-vous bien de rien faire contre lui ! s'exclama M<sup>me</sup> d'Espeuven avec effroi. C'est déjà trop... beaucoup trop.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui est beaucoup trop ?

– Mais tous les bruits que vous avez fait courir sur lui, et votre attitude... notre attitude à tous,

d'ailleurs.

– Que signifie ?...

– Eh bien ! voilà... Un hasard nous a révélé hier que ce soi-disant M. Wolf était... un très haut personnage.

– Un très haut personnage ?

Huonne sautait hors du fauteuil.

– Qui ? Quoi ? interrogea Yolande en écarquillant ses yeux verdâtres.

– Un prince... impérial d'Autriche.

– Un archiduc ? clama Huonne.

– Un... archiduc ? répéta Yolande en reculant de trois pas.

– Oui... Personne ne le sait encore, je crois... peut-être même pas les Pendennek. En tout cas, je vous recommande de ne rien dire. Nous avons assez de motifs d'être mal vus de lui sans y ajouter le déplaisir que pourrait lui causer une indiscretion, s'il veut encore garder l'incognito.

En même temps, M<sup>me</sup> d'Espeuven pensait : « Je me doute qu'elles ne seront pas pressées de



répandre la nouvelle qui va les mettre, plus que nous encore, en si pénible posture ! »

Huonne retombait sur le fauteuil, comme incapable de se soutenir. Yolande chercha des yeux un siège pour s'y agripper, car ses jambes vacillaient et le sang montait à son cerveau, l'étourdissant passagèrement.

– Ce serait épouvantable !... vraiment épouvantable ! balbutia-t-elle. Mais je veux croire que vous vous trompez, ma cousine !

– Hélas ! non. Nous ne pouvons conserver le moindre doute.

– Mais comment avez-vous... su ?

Les mots avaient peine à passer entre les lèvres tremblantes de Huonne.

– Nicole a trouvé hier un portefeuille marqué d'armoiries et d'une couronne princière. Il y avait dedans une lettre dont elle a lu quelques lignes, pour savoir qui était le propriétaire de l'objet. C'est ainsi qu'elle a compris que M. Wolf était en réalité l'archiduc Franz-Josef, prince de Söhnberg.

– Le prince de Söhnberg... l’archiduc Franz-Josef..., répéta Huonne d’une voix éteinte.

Yolande s’écroula sur la chaise que sa main étreignait convulsivement.

– Épouvantable ! épouvantable ! bégaya-t-elle.

– Maman va en mourir ! gémit Huonne en se tordant les mains. Et Gaétan !... Gaétan ! Oh !

– Ces Pendennek !... Je parie qu’ils avaient tout deviné ! Voilà pourquoi on faisait tant d’avances au soi-disant roturier, et on lui jetait dans les bras Gwennola !

Yolande se redressait, un rictus aux lèvres, les yeux mauvais.

– ... La femme d’un archiduc ! Ah ! c’était un joli coup à réussir ! Pendant ce temps, d’autres, moins malins, s’enferraient... tombaient dans un affreux piège...

M<sup>me</sup> d’Espeuven protesta :

– Je crois que les Pendennek étaient de très bonne foi. Ils ont toujours eu des idées différentes des nôtres, sur certaines mésalliances.

– De bonne foi ! Allons donc ! Ils étaient bien trop en admiration devant ce jeune homme, pour ne pas voir en lui autre chose qu’un simple Wolf. Ah ! quelle traîtrise !

Huonne balbutia, car une sorte de hoquet l’étouffait :

– Si, au moins, il n’avait pas frappé Gaétan devant tout le monde ! Le pauvre chéri aurait été implorer son pardon, et personne n’en aurait rien su. Mais là... là ! tout Goëlle va en parler !

– Et cet horrible Kéranio qui savait tout, naturellement !... qui l’avait reconnu ! Il n’a rien dit, le monstre !... il s’est amusé de l’affreuse chose qui se préparait pour nous tous. Oui, je le vois d’ici, avec son air narquois ! Atroce, atroce !

– J’ai les jambes fauchées ! dit Huonne dans un sanglot. Jamais je ne pourrai revenir jusqu’à la maison !

– Je vais faire atteler, proposa avec empressement M<sup>me</sup> d’Espeuven, pressée de se débarrasser de ses parentes dont les plaintes et la fureur exaspéraient encore ses nerfs déjà fort mal

en point.

Quand elle eut expédié les deux Ploellan, semblables maintenant à de lamentables loques, elle revint près de sa fille. Nicole tourna vers elle un visage morne, aux yeux trop brillants.

– C’était Yolande et Huonne ? interrogea-t-elle d’une voix brève.

– Oui, ma chérie.

– De qui parlaient-elles ?... de quel misérable ?

– De... de M. Wolf, qui a cravaché Gaétan, hier, à la sortie du collège.

Les yeux de Nicole brillèrent plus fort. Elle froissa la couverture d’une main frissonnante, en murmurant :

– Il sait punir !

Puis elle se tut et sa mère ne put, de tout le reste de l’après-midi, lui arracher une parole.

Dans la soirée apparurent les Galadec. Il n’y avait pas moyen de leur cacher l’événement, d’autant moins qu’ils connaissaient l’archiduc et, en le voyant, lui donneraient aussitôt son vrai

nom, en admettant qu'il ne se fût pas dévoilé jusque-là. M<sup>me</sup> d'Espeuven leur fit cette révélation après le dîner, dans le salon où elle avait conduit ses hôtes.

Ce furent des exclamations stupéfaites, des cris d'indignation.

– L'épouvantable gaffe ! Traiter ainsi un prince de Söhnberg !... lui qui, précisément, est le plus considéré, le plus encensé de tous les princes de la maison impériale ! Un homme qui verrait tout Vienne à ses pieds, s'il lui plaisait d'être une idole !

– Mais enfin, nous ne pouvions savoir..., bégaya M<sup>me</sup> d'Espeuven.

La jeune baronne de Galadec, jolie blonde très coquette, leva ses mains au plafond.

– Seigneur ! peut-on se tromper devant lui ? Mais tout, en sa personne, en ses manières, dénonce le prince accoutumé aux exigences de l'étiquette, et habitué à recevoir les hommages ! Sa personnalité, son rang, son immense fortune font de lui un des hommes qui en sont le plus

comblés. Et vous n'avez pas su deviner en lui cet homme-là !

– Quelle gaffe ! répétait M. de Galadec en arpentant nerveusement le salon. C'est que l'archiduc Franz n'est pas tendre pour ceux qui ont le malheur de lui déplaire ! Je me souviens d'un certain baron silésien, lequel, après boire, inventait trop volontiers des histoires... L'une d'elles revint aux oreilles de Son Altesse et comme elle le concernait, ah ! je vous prie de croire que le Prussien reçut une correction dont il dut garder longtemps le souvenir douloureux.

– Aussi, à moins d'être hors de son bon sens, ne se hasarderait-on pas à l'offenser ! dit la baronne, très animée. Pour nous, il s'est toujours montré fort aimable, en notre qualité de Français. Mais maintenant !... Ciel ! Jacques, quelle attitude va-t-il prendre à notre égard, maintenant que ma tante et Nicole...

– Eh ! il nous laissera de côté... comme elles parbleu ! dit entre ses dents M. de Galadec.

La jeune femme se leva impétueusement.

– Alors j’aime mieux repartir tout de suite ! Ce serait intolérable !... Mais si vous essayiez, Jacques, de lui faire remettre notre carte ? Ce serait un moyen de savoir...

– Impossible, tant qu’il n’a pas levé lui-même l’incognito !

– Il est fort probable que ceci ne tardera guère, dit M<sup>me</sup> d’Espeuven. Car je ne vous ai pas dit encore... Il se pose en prétendant de Gwennola de Pendennek et, très probablement, il va demander sa main.

– Il épouserait Gwennola de Pendennek ?

M<sup>me</sup> de Galadec s’immobilisait, la physionomie stupéfaite.

– ... Est-ce possible ? Elle aurait cette chance invraisemblable ? Mais ce serait un rêve fou !

– Absolument ! appuya le baron. Eh ! ma cousine, vous nous apprenez des nouvelles... fantastiques ! Ainsi la belle Gwennola a fait cette étourdissante conquête, que tant d’autres ont vainement tentée ? Peste ! Elle est née coiffée, la jeune personne !

– Elle peut le dire !... si toutefois ce que vous supposez se réalise, ma cousine. Car, enfin, le prince a pu se distraire à lui faire la cour, sans avoir idée...

M. de Galadec l’interrompt.

– Je crois l’archiduc Franz d’une nature trop élevée pour jouer un tel jeu à l’égard d’une jeune fille comme M<sup>lle</sup> de Pendennek. Il est vrai qu’en sa qualité de prince et de charmeur la chronique de la cour et de la ville lui prête de nombreuses intrigues ; mais ses familiers les démentent énergiquement et je suis très porté à leur accorder créance.

– Oh ! il courtise Gwennola très ouvertement ! dit M<sup>me</sup> d’Espeuven. Il est impossible de mieux témoigner qu’il ne le fait son intention de la demander en mariage. Du reste, ceci ressort des quelques lignes lues par Nicole, quand elle a trouvé le portefeuille !

– Oh ! en ce cas, il n’y a pas de doute ! Eh bien !... eh bien ! c’est une belle aventure, celle-là !



– Quelle chance !... quelle chance invraisemblable ! murmurait la jeune baronne, dont les yeux brillaient d’envie.

Puis, tout à coup, elle dit avec agitation :

– Jacques, nous irons demain à Kenendry ! Il faut nous mettre dans les bonnes grâces des Pendennek, essayer, par eux, d’obtenir que nous ne soyons pas tenus à l’écart...

– Oui, c’est une idée ! Vous pourrez nous prêter votre voiture, ma cousine ?

– Certainement ! répondit d’un air morne M<sup>me</sup> d’Espeuven, qui sentait tomber autour d’elle le voile de l’isolement et du dédain dont on entoure ceux qui subissent la disgrâce des grands de ce monde.

## 13

Brusquement, le lendemain, Nicole sortit de sa torpeur. Elle se leva, revêtit une coquette robe de maison, mit du rouge à ses joues pâlies. Ses cousins la virent apparaître à l'heure du déjeuner, affectant de l'entrain, parlant de la matinée projetée pour la semaine suivante.

Eux se montraient froids et gênés. Ils regrettaient amèrement ce séjour à la Fougeraye ; mais un peu de honte les retenait de quitter sur-le-champ ces parents déconsidérés devant le prince de Söhnberg.

M<sup>me</sup> d'Espeuven et Nicole s'apercevaient de ces nuances et, par là, éprouvaient un avant-goût des rancœurs qui les attendaient.

M. de Galadec, qui était allé à Goëllo ce matin-là, y avait appris que toute la ville connaissait déjà la vérité au sujet du pseudo M. Wolf et de ses fiançailles avec M<sup>lle</sup> de Pendennek.

Aussi s'empres-sa-t-il, dans l'après-midi, d'aller mettre sa carte à Ty-Glaz. Puis, avec sa femme, il se rendit à Kenendry. Mais les châtelains et leur fille se trouvaient à Goëlle. De même se heurtèrent-ils à une porte close chez M. de Rosmandour, qui leur était quelque peu parent.

En rentrant à la Fougeraye, ils virent dans le salon une nombreuse réunion. Il y avait là des personnes du clan « pour » M. Wolf, et d'autres du camp « contre ». Les premières étaient venues pour voir la tête des secondes, et surtout celle de la petite d'Espeuven dont les insolences à l'égard de « Franz Wolf » se colportaient maintenant dans tout Goëlle. Sans cesse, elles remettaient malicieusement sur le tapis le sujet que les ennemis de l'Autrichien eussent souhaité de traiter entre eux seulement, et s'amusaient en leur for intérieur du désarroi, de l'humiliation que ceux-ci avaient peine à cacher.

Nicole, crispée, les yeux encore brillants de fièvre, ne disait plus mot dès qu'on en revenait à cette question. M<sup>me</sup> d'Espeuven plaidait sans conviction :

– Nous ne pouvions savoir... Précisément à cause de cet air, de ces manières, difficiles à admettre chez un simple M. Wolf...

On souriait avec un peu d'ironie, à cette pauvre défense. Quelques gens sans pitié se délectaient à voir le visage altéré des deux hôtes, la mine accablée de ceux qui les avaient suivies dans leur campagne contre l'étranger.

Quand apparurent les Galadec, ce fut grand empressement autour d'eux. Ils avaient connu le prince de Söhnberg et allaient pouvoir satisfaire les curiosités violemment excitées.

Tandis que ses cousins, complaisamment, donnaient les détails demandés, Nicole, à bout de forces, se retira un moment et alla se jeter dans un fauteuil en murmurant :

– Ah ! c'est trop affreux !... Et, pourtant, il ne faut pas que je donne à tous ces êtres-là le plaisir de me voir écrasée... Il ne faut pas qu'il croie, « lui », qu'il m'a désespérée...

Au souvenir de sa folle tentative de Ty-Glaz, elle frissonna de honte et songea : « Qu'est-ce

qu'il a dû penser de moi ? »

Dans la matinée du lendemain, M. de Galadec reçut une carte lui annonçant que le prince de Söhnberg le recevrait au début de l'après-midi. Rassurés, tout radieux, le mari et la femme prirent des airs de condescendance un peu méprisante à l'égard de leurs parentes, ce qui amena cette réflexion de Nicole à sa mère :

– Dites donc, maman, s'ils ont peur d'être mal vus à cause de nous, il faudra leur dire que nous ne les retenons pas ici...

Pendant que M. de Galadec se trouvait à Ty-Glaz, Yvonne apparut à la Fougeraye. Elle apportait des gâteaux à sa tante, des fleurs à sa cousine, et ne souffla d'abord mot du prince de Söhnberg ni des fiançailles de Gwennola. Mais M<sup>me</sup> de Galadec survenant, il fallut bien répondre à ses questions. Yvonne le fit d'ailleurs sans empressement, avec le souci d'éviter ce qui pouvait froisser Nicole. Mais, quand même, il suffisait d'évoquer la vision du prince et de Gwennola, fiancés, amoureux, pour faire frémir

en M<sup>lle</sup> d'Espeuven des cordes douloureuses et réveiller son désespoir jaloux.

Sur ces entrefaites apparut M. de Galadec. L'archiduc Franz l'avait reçu fort aimablement et avait témoigné le désir de le voir, ainsi que la baronne, à l'une des petites réceptions du jeudi que M<sup>lle</sup> de Pendennek donnait à Kenendry, pendant l'été.

S'adressant à Yvonne, près de laquelle il s'était assis, le baron ajouta :

– Son Altesse m'a fait de grands compliments de vous, cousine. Il paraît que vous êtes fort amis ?

– Très amis ! déclara Yvonne avec un sourire malicieux. M. Wolf et moi nous entendions fort bien... et je ne vois pas de raison pour qu'il n'en soit point de même avec mon archiducal beau-frère. Il est fort aimable pour mon humble personne et m'a rapporté de Vienne le plus délicieux bracelet du monde, qu'il a voulu m'attacher lui-même au bras.

– Et vous ne l'avez pas gardé ? s'écria M<sup>me</sup> de

Galadec, en jetant un coup d'œil sur le mince poignet d'Yvonne.

– Ah ! bien, un bijou pareil n'est pas fait pour porter avec mes simples petites robes ! Je le mettrai demain, pour le dîner de fiançailles.

– Et M<sup>lle</sup> de Pendennek, qu'a-t-elle reçu ? demanda la baronne avec un ardent intérêt.

– Sa bague, d'abord... une émeraude !... je ne vous dis que ça ! Puis un bracelet aussi, une petite merveille, perles et saphirs. À M<sup>me</sup> de Pendennek, un éventail ancien ayant appartenu à une princesse française.

– Le prince de Söhnberg est connu pour sa générosité, comme pour son goût très sûr, dit M. de Galadec. En outre, il dispose de tels revenus ! M<sup>lle</sup> de Pendennek recevra des trésors, évidemment... Et quels sont les privilégiés invités à ce dîner ?

– Son Altesse a désigné M. de Coëtgon, tous les Cervillon, le D<sup>r</sup> Carols, M. le recteur, M. de Kéranio, mon père... et moi par-dessus le marché.

– Eh bien ! Yvonne, je pense que vous allez

être maintenant dans les honneurs ! dit M<sup>me</sup> de Galadec, avec un regard envieux vers la jeune fille. Tâchez de n'en pas être trop grisée.

– Oh ! les honneurs, cela ne me tourne pas la tête ! riposta paisiblement Yvonne. Au fond, j'aimerais mieux avoir pour beau-frère M. Wolf, parce que, si charmant et si affable que soit l'archiduc Franz, il y a quand même de l'étiquette à garder avec lui... et cela donne un peu de gêne. Mais, enfin, je suis malgré tout bien contente... Et Gwennola paraît si heureuse !

Presque chaque mot de cette conversation était une épine qui s'enfonçait dans l'âme ulcérée de Nicole. Vaniteuse, coquette, avide de luxe, M<sup>lle</sup> d'Espeuven sentait bouillonner en elle la plus ardente jalousie, à la pensée de cette Gwennola qui, non seulement, jouirait de l'amour du prince de Söhnberg, mais encore serait comblée de tout ce que peut souhaiter la femme la plus difficile, environnée d'hommages, presque à l'égal d'une souveraine.

Puis elle pensait, la rage au cœur : « Ah ! si je n'avais pas commis cette épouvantable erreur, je



serais invitée à Kenendry, aux réunions qui seront probablement données en l'honneur du prince. Tandis que, maintenant, les Pendennek vont nous tourner le dos. »

De fait, les châtelains de Kenendry se trouvaient dans une situation délicate. Trop charitables pour vouloir accabler une vaincue, ainsi que d'autres le faisaient, il leur était cependant impossible d'entretenir les mêmes rapports qu'auparavant avec la jeune personne par qui avait été offensé le prince de Söhnberg. Aussi répondirent-ils par des regrets polis, quand leur parvint l'invitation à la matinée que Nicole avait malgré tout tenu à donner, par bravade, et aussi parce qu'elle éprouvait le besoin de remuer, de s'agiter continuellement.

Mais elle eut la mortification de voir que nombre de connaissances – de celles-là même qui l'avaient suivie dans sa guerre sourde contre Franz Wolf – s'abstenaient de franchir le seuil de la Fougeraye. Les ex-ennemis de l'archiduc, dans l'espoir d'être un jour pardonnés, s'écartaient de M<sup>lle</sup> d'Espeuven comme d'une pestiférée.

M<sup>me</sup> de Sobrans et son fils, tous les premiers, avaient opéré cette manœuvre. Le beau Pierre, désespéré de l'énorme gaffe commise, s'était d'abord enfermé au logis où il se promenait comme un ours en cage en remâchant ses regrets et sa honte. Puis, un jour, M<sup>me</sup> de Sobrans se rendit à Kenendry pour demander à Gwennola d'intercéder près du prince en faveur de son « malheureux cousin ».

– Il est au désespoir, ma petite Gwen ! J'ai peur, vraiment, en le voyant dans cet état ! Que Son Altesse lui permette d'aller se jeter à ses pieds... qu'elle veuille bien pardonner à l'inadvertance... à l'étourderie de la jeunesse...

Le grand nez de l'imposante dame ne se redressait plus avec arrogance, comme lorsqu'elle toisait M. Wolf, le prétendant bourgeois de Gwennola. Elle suppliait, pleurait, en pressant les mains de la jeune fille. Celle-ci, toujours bonne, se laissa aisément convaincre. Le soir même, elle présenta la requête à son fiancé, en se promenant avec lui le long de la terrasse.

– Je n'ai rien à vous refuser, ma chère Gwen,

dit-il en lui baisant la main. D'ailleurs, M<sup>me</sup> de Sobrans et son fils étant vos parents, il serait un peu difficile de les tenir définitivement à l'écart. Recevez-les donc comme vous en aviez coutume. Mais prévenez votre cousin que je ne veux aucune comédie de platitude et que, si je lui pardonne, c'est à la condition qu'il se fasse oublier.

Si chargée de dédain que fût cette grâce ainsi octroyée, elle transporta de joie Pierre de Sobrans. Et les anciens « irréductibles », en apprenant cette nouvelle, conçurent un plus grand espoir de voir un jour agréer leurs humbles regrets.

Sur ces entrefaites, on apprit que M<sup>me</sup> de Cervillon donnait une soirée en l'honneur du prince de Söhnberg. Celui-ci continuait de témoigner à l'excellente femme une grande amitié et ne manquait jamais de s'arrêter un moment chez elle, quand il allait à Goëlle.

Un après-midi qu'il était venu la voir en sortant de chez M. de Coëtgon, la comtesse lui soumit la liste des personnes qu'elle comptait

inviter. Il la parcourut et dit en souriant :

– Vous avez éliminé tous mes ennemis, madame ?

– Les ennemis de M. Wolf, précisa avec malice M<sup>me</sup> de Cervillon. Mais le prince de Söhnberg n'en a pas ici.

– Eh bien ! invitez ceux de M. Wolf ; le prince n'y verra pas d'inconvénient.

– Dois-je prendre au mot Votre Altesse ?

– Prenez, prenez, madame. Ces gens-là feront nombre dans vos salons et contribueront à l'éclat de votre soirée. Quant à moi, leur présence m'importe peu, puisque je les ignore.

– C'est bien ce que je pensais, dit M<sup>me</sup> de Cervillon avec un air de contentement narquois. Pourtant, Votre Altesse n'aurait pas de plus empressés, de plus dévots courtisans, si elle voulait leur permettre de solliciter leur pardon.

L'archiduc eut un méprisant mouvement d'épaules, sans répondre. Il avait repris la liste et la parcourait de nouveau... M<sup>me</sup> de Cervillon demanda, avec un peu d'hésitation :

– Dois-je y mettre... Espeuven et Ploellan ?

– Mettez-y qui vous voudrez, chère madame. Mettez-y le diable en personne, s’il vous agrée de le convier pour avoir le plaisir de son dépit et de ses regrets amers... Mais avouez qu’il existe en vous beaucoup de malignité ?

Il regardait en riant la vieille dame, qui répliqua franchement :

– J’avoue, j’avoue, monseigneur ! Mais ces imbéciles ont tellement besoin de leçons qu’une nouvelle humiliation ne peut que leur être favorable. Car ils viendront... naturellement ! Ils viendront... presque tous du moins.

– Ils viendront tous ! affirma le prince en se levant pour prendre congé de son hôtesse.

De fait, aucun ne manquait à cette bienheureuse soirée qui avait mis sur les dents toutes les couturières de Goëlle. On se montrait avec stupéfaction les dames de Ploellan, qui essayaient de plastronner dans leurs toilettes bariolées. Nicole d’Espeuven aussi, tout particulièrement, était l’objet d’une attention

maligne. On se chuchotait qu'elle n'avait été aussi impertinente à l'égard de « M. Wolf » que parce que celui-ci n'avait pas daigné la remarquer alors qu'elle en était amoureuse. Telle était la conclusion – d'ailleurs véridique – que l'on tirait de son attitude passée. Aussi blâmait-on fortement sa présence à cette soirée, comme étant un véritable manque de dignité.

Entourée ainsi qu'une souveraine, Gwennola recevait les hommages avec la plus charmante simplicité. Sa robe de souple soie blanche n'avait d'autre ornement qu'une branche d'églantine rose au corsage. Mais, sur la blancheur satinée du cou, chatoyait le doux éclat des perles admirables qui formaient un collier offert la veille par le prince à sa fiancée.

– Une beauté absolument merveilleuse ! disait M. de Galadec à M. de Kéranio, tandis que tous deux arpentaient les salons en attendant l'arrivée de l'hôte princier. Elle va faire sensation à Vienne et susciter combien de jalousies !

– Peste ! oui ! Déjà, ici... Tout à l'heure j'ai remarqué un coup d'œil de votre cousine

d'Espeuven... Infernal, mon cher, absolument infernal !

– Quelle stupidité d'être venue ! dit le baron avec irritation. Ma femme et moi n'avons pas eu plus de succès que sa mère pour l'en empêcher. C'est une espèce de bravade ridicule... Avec ça qu'elle a une mine défaite...

– Oui, cela se voit, quoiqu'elle soit très bien fardée. Elle prend un genre... hum ! qui ne lui fera pas trouver facilement un mari, du moins dans notre milieu... Ah ! voilà Pierre de Sobrans, là-bas ! Il fait la roue, ce jeune niais, devant un groupe de jeunes personnes... On le reçoit maintenant à Kenendry, mais le prince ne lui a pas encore adressé la parole. Le beau Pierre est en sa présence comme un petit garçon puni, qui ose à peine lever de temps en temps des yeux implorants et adorateurs. C'est trop drôle !

– Messieurs, Son Altesse arrive, annonça le comte de Cervillon, fils de la maîtresse du logis, en passant près des deux causeurs.

Et il se hâta pour aller, en compagnie de MM. de Pendennek, recevoir le prince à sa descente de

voiture.

Un instant après, l'archiduc Franz entra dans le premier salon. M<sup>me</sup> de Cervillon s'avança, exécuta une révérence presque aussi accomplie qu'autrefois, alors que, jeune fille, elle allait avec ses parents aux réceptions de la cour, Charles X régnant. L'archiduc, lui prenant la main, l'éleva jusqu'à ses lèvres.

– Vous me voyez infiniment heureux, madame, de goûter une fois de plus votre charmante hospitalité.

Dans le silence respectueux, la voix nette et vibrante fut entendue de tous. Et les « irréductibles » frémirent d'âpre regret, tandis que M<sup>me</sup> de Cervillon répondait par une phrase des mieux tournées qui renfermait une délicate flatterie.

L'archiduc baisa la main de Gwennola et de sa mère, s'entretint un instant avec elles et les dames de Cervillon, puis, ayant fait donner le signal de commencer les danses, il se dirigea vers les groupes qui se tenaient à distance. Avec son affabilité coutumière, il adressa quelques mots



aux connaissances de l'ex-M. Wolf, en passant devant ses anciens adversaires comme s'ils n'existaient pas. On remarqua sa particulière bienveillance pour la famille Blanchard, que M<sup>me</sup> de Cervillon avait invitée sur la demande de Gwennola.

Nicole commençait déjà de regretter amèrement l'obstination que n'avaient pu vaincre sa mère et ses cousins. Pour la première fois, elle, l'élégante, la jolie M<sup>lle</sup> d'Espeuven restait sur sa chaise, négligée des danseurs qui pensaient faire leur cour à l'hôte princier en n'invitant pas cette jeune personne en disgrâce. Oui, pourquoi... pourquoi était-elle venue ? Pour voir le triomphe de l'homme qu'elle avait feint de mépriser ? Mais ce triomphe était aussi celui de Gwennola... la belle Gwennola que le prince, après quelques mesures de valse, emmenait vers le jardin éclairé par des lanternes vénitiennes. Devant eux, chacun s'écartait respectueusement. Parmi l'assistance couraient des chuchotements admiratifs :

– Quel couple ! Ils sont dignes l'un de l'autre !

Nicole serrait fébrilement son éventail dans

ses mains qui étaient glacées, en dépit de la chaleur. Folle, d'être venue chercher cette nouvelle souffrance, cette nouvelle humiliation. Folle de garder encore quelque espoir qu'un regard d'indulgence, de pardon, lui serait un jour accordé par ce prince accoutumé à tous les hommages, à toutes les adulations ! Qu'était devant lui une Nicole d'Espeuven et que lui importaient ses regrets, ses remords, son amour ?

Yvonne, en achevant une danse avec Olivier, lui dit à l'oreille :

– Vous qui êtes si bon, allez donc inviter Nicole, qui se morfond sur sa chaise. Évidemment, elle mérite bien ce qui lui arrive ; mais moi, je n'aime pas voir souffrir. Et je me doute qu'elle souffre beaucoup, pour plusieurs raisons.

– Cette Yvonne, qui veut me faire encourir la disgrâce de Son Altesse ! dit en plaisantant Olivier. J'y cours, ma chérie, pour vous satisfaire... et, tout à l'heure, j'indiquerai à Amaury cette tâche de charité.

– Très bien, mon ami ! Nous nous comprenons

toujours et je crois vraiment que nous ferons un très bon ménage, déclara Yvonne avec un regard mi-ému, mi-malicieux.

– Moi, j’en suis sûr !

– Présomptueux !... Ah ! voilà le beau Sobrans ! C’est vrai, je lui avais promis une danse ! Tiens, si je... Attendez une minute, Olivier !

Pierre s’avançait, s’inclinait comme une poupée à ressort. Yvonne prit un air dolent.

– Je me sens un peu fatiguée... un peu étourdie... Vraiment, j’aime mieux ne pas danser cette fois-ci. Mais allez donc inviter ma cousine Nicole, qui s’ennuie sur sa chaise.

Pierre eut un haut-le-corps.

– Inviter M<sup>lle</sup> d’Espeuven ? Impossible, Yvonne !... Impossible, maintenant ! Vous oubliez donc que...

– Qu’elle a été, comme vous, impolie, insolente à l’égard de M. Wolf ?

Pierre se rebiffa, en rougissant de colère.

– Comme moi ! Non, il y a une grande différence. Elle lui a dit des choses, un jour, à Kenendry !...

– Des choses que vous approuviez du regard. Son Altesse l’a fort bien remarqué, sachez-le. Et quand vous affectiez de ne pas le voir pour ne pas le saluer ? Si vous croyez que cela lui a fait plaisir et qu’il soit disposé à jamais l’oublier, vous vous trompez, je vous en avertis ! Alors, ça ne vaut pas la peine de tant faire le renchéri à l’égard de Nicole.

Pierre riposta rageusement :

– Je n’ai pas à m’occuper de M<sup>lle</sup> d’Espeuven. Qu’elle s’en tire comme elle pourra ! Mais soyez sûre que je ne vais pas risquer encore de contrarier Son Altesse en invitant une personne que tous, ici, laissent de côté...

– Non pas tous, car Olivier va le faire, ce geste de politesse... et Amaury certainement aussi tout à l’heure. Ils savent très bien que le prince de Söhnberg a l’âme trop haute pour les en blâmer. En fût-il même autrement, d’ailleurs, qu’ils ne commettraient pas la lâcheté de négliger un

devoir, si petit fût-il, pour complaire à un grand de ce monde.

Sur ces mots, Yvonne tourna le dos à Pierre qui s'avisait, un peu tard, de sa maladresse à l'égard d'une personne que le prince honorait d'une grande amitié, et qui était fort chère à la future princesse. Furieux contre lui-même, il s'en alla errer au-dehors, en suivant d'un regard dévotieux l'élégante silhouette masculine un peu penchée vers Gwennola, qui appuyait sa main au bras de son fiancé.

Quand Olivier ramena Nicole à sa place, Yvonne vint s'asseoir près de sa cousine et demeura là charitablement, remerciant les danseurs qui venaient l'inviter, en prétextant de la fatigue. Mais, bientôt, M. de Kéranio s'avança, souriant et cérémonieux à la fois.

– Son Altesse Impériale dansera cette mazurka avec vous, mademoiselle.

Yvonne se leva, en glissant un coup d'œil de pitié vers Nicole dont le visage s'était contracté, dont les lèvres tremblaient.

– Ah ! c’est dur pour elle ! murmura M<sup>lle</sup> de Rosmandour, tandis que M. de Kéranio l’emmenait à son bras vers l’archiduc. Pensez donc qu’elle donnerait tout au monde pour jouir de l’honneur qui m’est si gracieusement accordé.

– Oui, oui, je sais... même son âme ! répliqua M. de Kéranio d’un ton sarcastique. Mais elle n’est pas intéressante du tout, votre cousine, ma petite Yvonne... pas le moins du monde, et je la juge très justement punie.

– C’est que vous êtes un méchant homme... un être sans cœur ! D’ailleurs, tous les hommes sont comme cela... sauf Olivier. Lui, il est allé charitablement inviter Nicole...

– Pour vous faire plaisir, répliqua narquoisement M. de Kéranio.

Ils arrivaient à ce moment près du prince qui, interrompant sa conversation avec le colonel de Boisbeuillan, offrit son bras à Yvonne.

Au bout d’un instant, tout en continuant d’évoluer au rythme de la mazurka, Franz demanda en souriant :

– Que vous avait donc fait M. de Kéranio ? Vous aviez la mine un peu fâchée, me semblait-il ?

– Je l'accusais de n'avoir pas de cœur, monseigneur.

– Oh ! oh ! Et comment avait-il mérité ce reproche ?

– Par son indifférence pour la souffrance d'une femme. J'ai ajouté que, d'ailleurs, sauf de rares exceptions, tous les hommes étaient comme lui.

– Mademoiselle, vous m'effrayez par votre expérience de l'âme masculine ! Mais, dites-moi, me rangez-vous parmi les exceptions, ou bien ?...

Elle rougit un peu, sous le regard de souriante raillerie.

– Votre Altesse me permet-elle de répondre franchement ?

– Comment, si je le permets ? Mais je le veux !

– Eh bien ! je crois que Votre Altesse n'a pas non plus pitié de certaines souffrances... celles

qu'elle cause sans le vouloir.

Pendant quelques secondes, les yeux noirs parurent s'assombrir. Yvonne pensa, un peu gênée : « Je l'ai contrarié... Mais puisqu'il me disait de parler franchement... »

À cet instant, le regard de la jeune fille tomba sur un couple de danseurs. Lui, Pierre de Sobrans... elle, Marcelle Blanchard. Un rire s'étouffa dans la gorge d'Yvonne. Mais une voix moqueuse dit à son oreille :

– Riez... riez à votre aise, mademoiselle. N'est-ce pas le type du parfait courtisan, ce jeune Sobrans ? Un mot de moi, et il demanderait la main de M<sup>lle</sup> Blanchard... Ne le pensez-vous pas ?

– Oh ! si je le pense bien !... Et s'il croyait plaire à Votre Altesse, il renierait sa mère elle-même. Au reste, elle n'aurait que ce qu'elle mérite, puisque c'est elle qui l'a élevé dans ces idées-là !

L'archiduc approuva de la tête. Pendant le reste de la danse, il demeura silencieux. Dès que l'orchestre se tut, il se dirigea avec Yvonne vers



une des portes vitrées ouvertes sur le jardin.

– J’ai quelque chose d’intéressant à vous apprendre, mademoiselle. Tout à l’heure, j’ai décidé M. de Rosmandour à faire célébrer votre mariage en même temps que celui de Gwennola.

Yvonne devint toute rose de joie.

– Combien vous êtes bon, monseigneur ! Comme je vous remercie ! Mon père jusqu’alors tenait à ce qu’il n’eût pas lieu avant mes vingt et un ans, et il fallait que ce fût Votre Altesse pour obtenir de lui un changement de décision.

– Gwennola et moi sommes très désireux de vous nommer au plus tôt notre belle-sœur... et aussi de vous voir jouir du même bonheur que nous. Le bon commandant n’a d’ailleurs fait aucune difficulté pour nous donner ce plaisir.

– Oh ! je crois bien ! S’il y a un homme au monde que mon père admire et place au-dessus de tous, c’est bien vous, monseigneur !

– Quoi, mademoiselle Yvonne, de la flatterie, maintenant ? dit le prince en riant. Je vous aime bien mieux quand vous me reprochez mes

défauts, car c'est une chose qui a pour moi le mérite de la nouveauté et... d'une grande utilité.

Yvonne rougit très fort, en murmurant :

– Votre Altesse ne m'en veut donc pas ?

– Pas du tout ! Et ce que vous m'avez dit est fort exact... Mais si vous voyiez comme je les vois certaines âmes de femmes, vous jugeriez que j'ai le droit de n'être pas trop pitoyable.

– Il est vrai que j'ai très peu d'expérience, dit Yvonne avec simplicité. Mais il m'est toujours pénible de voir souffrir.

– Vous êtes presque aussi bonne et charitable que Gwennola, ma future belle-sœur, répliqua l'archiduc avec un sourire ému.

– Oh ! non, je suis loin, bien loin d'elle ! Pensez donc, monseigneur, comme je suis moqueuse, comme j'aime à critiquer, comme je ris quand je vois les sots commettre quelque belle gaffe...

– Allez-vous me faire votre confession ? dit-il gaiement. Je vous en dispense, car je vous connais mieux que vous ne vous connaissez

vous-même.

Ils s'approchaient, en causant, d'un groupe dont Gwennola était le centre. Il y avait là, entre autres, Amaury de Pendennek et Nicole d'Espeuven, qui venaient de danser ensemble, Olivier, M. de Kéranio, la jeune baronne de Galadec, Arthur de Chauvars, le petit gandin blême, qui ne perdait pas une occasion de faire sa cour à la future princesse. Tout ce monde s'écarta respectueusement, à la distance prescrite par l'étiquette de la Cour autrichienne, quand le prince de Söhnberg s'avança vers Gwennola avec M<sup>lle</sup> de Rosmandour à son bras.

– Je vous amène une jeune pénitente, ma chère Gwen, dit-il à mi-voix. Elle était en train de me confesser tous ses nombreux défauts, après m'avoir reproché un des miens.

– Monseigneur ! murmura Yvonne, riant et rougissant à la fois.

– Oh ! je la crois bien capable de l'une et l'autre chose ! répliqua Gwennola avec gaieté.

– Elle m'a dit que je n'avais pas de cœur – ou

du moins quelque chose qui signifiait cela.

– Oh ! par exemple ! protesta M<sup>lle</sup> de Pendennek avec élan.

Yvonne redressa la tête, en prenant un petit air audacieux.

– J’ai dit : « Pour quelques personnes. » Quant à moi, je n’ai toujours trouvé en Votre Altesse qu’indulgence et bonté. Voilà !

L’archiduc Franz souriait, en la regardant d’un air doucement moqueur.

– Que diriez-vous si, un jour, je me montrais sévère, jeune frondeuse ?

– Je dirais... je dirais que je ne vous reconnais plus, monseigneur, riposta Yvonne avec un sourire de malice.

Un souffle d’air un peu rafraîchi passait à ce moment dans l’atmosphère jusque-là calme et chaude. Franz se pencha vers sa fiancée en demandant :

– Ne sentez-vous pas la fraîcheur, Gwen ? Vous êtes un peu enrhumée, il serait prudent de vous couvrir.

Et, se redressant, il jeta un coup d'œil vers le groupe qui entourait tout à l'heure Gwennola.

Il s'était augmenté de Pierre de Sobrans, qui avait gardé à son bras M<sup>lle</sup> Blanchard et se tenait en avant, de façon à être bien vu du prince, dès que celui-ci tournerait les yeux de son côté. Envers Marcelle confuse et rougissante, il déployait toute l'amabilité dont il était capable – à la grande joie de M. de Kéranio, d'Olivier et d'Amaury qui ne perdaient rien de la manœuvre.

La voix de l'archiduc s'éleva :

– Monsieur de Chauvars, veuillez aller demander un vêtement pour M<sup>lle</sup> de Pendennek.

Le gandin se cassa en deux en s'inclinant jusqu'à terre et s'éloigna, rouge d'orgueil, comme si la plus importante faveur du monde lui était concédée.

À ce moment, la physionomie de Pierre de Sobrans témoignait d'une telle mortification, le regard qu'il glissa vers le prince de Söhnberg contenait tant de piteux désespoir qu'Yvonne se sentit gagner par un fou rire. Elle s'éloigna

précipitamment, craignant d'éclater, surtout si l'archiduc la regardait.

Franz échangea un coup d'œil amusé avec sa fiancée, puis, d'un geste, appela Olivier.

– Mon cher, allez donc me chercher cette jeune personne qui donne de si jolis accros à l'étiquette, dit-il à mi-voix. Ou bien, mieux encore, morigénez-la vous-même et amenez-la-moi repentante, après un petit tour de jardin avec vous, qui sera sa punition.

Et, offrant son bras à Gwennola, l'archiduc ajouta :

– Ma chère Gwen, nous allons faire de même jusqu'à la prochaine valse, que je danserai avec vous.

Il passa près de Pierre sans même jeter un regard sur lui. M. de Kéranio murmura narquoisement à l'oreille de M<sup>me</sup> de Galadec :

– Hein ? c'était bien la peine d'inviter la petite Blanchard ! S'il croit qu'il suffit de se mettre à plat ventre devant Son Altesse pour entrer dans ses bonnes grâces, il se trompe, l'imbécile !

L'archiduc Franz n'est pas un homme à accepter l'hommage des lâches et des pleutres.

Nicole, raidie, les lèvres serrées, suivait des yeux le couple qui s'éloignait, après que le prince eut disposé avec sollicitude sur les épaules de sa fiancée l'écharpe soyeuse apportée par le jeune Chauvars. Tout à coup, un petit bruit sec se fit entendre.

– Vous avez cassé votre éventail, je crois ? dit Amaury.

– Oui... mais ce n'est rien, répondit-elle machinalement, sans même regarder la monture d'écaille que ses doigts crispés venaient de briser.

Elle se laissa conduire au buffet par son cavalier, but une coupe de Champagne. Un peu excitée, elle se mit à causer avec animation. Ce que voyant, M. de Galadec, un de ses interlocuteurs, lui présenta une seconde coupe, qu'elle vida presque d'un trait.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? dit Amaury à l'oreille du baron. Elle est capable de déraisonner, tout à l'heure.

– Non, elle a l’habitude du Champagne. En l’état où elle est depuis quelque temps, il n’est pas mauvais qu’elle soit un peu remontée.

Amaury secoua la tête. Il restait sceptique sur le résultat de cette médication appliquée à une personne dont les nerfs étaient visiblement atteints.

M. de Kéranio apparut, venant chercher des glaces pour l’archiduc et M<sup>lle</sup> de Pendennek. Nicole prit le bras d’Amaury.

– Voilà une valse qui commence. Vous allez la danser avec moi ?

– Mais, mademoiselle, je suis engagé avec votre cousine...

– Oh ! Yvonne, cela n’a pas d’importance. Elle ne dira rien... Mais je veux danser. Je n’ai presque pas dansé jusqu’ici, vous le savez bien ?

Elle était visiblement très excitée, et entraînait vers le salon voisin le lieutenant de Pendennek. Celui-ci, sur son bras, sentait la contraction de la main gantée. Il pensa, très ennuyé : « Cette petite d’Espeuven est décidément insupportable ! Elle



aurait beaucoup mieux fait de rester chez elle ! »

Dans le second salon, l'archiduc Franz s'entretenait avec Gwennola, tous deux assis à l'écart. Le regard de Nicole tomba sur eux. Un frisson agita la jeune fille, dont les lèvres se mirent à trembler. Puis elle vacilla, bégaya quelques mots indistincts et serait tombée si Amaury n'avait eu le temps de la retenir.

Il y eut un peu de brouhaha, qui se calma aussitôt quand on vit le prince, après un coup d'œil jeté de ce côté, froncer les sourcils en témoignage de contrariété, puis demeurer froidement indifférent, en retenant du geste Gwennola prête à s'élancer vers Nicole défaillante.

– Laissez donc, Gwen. Il y a ici assez de monde pour s'occuper de M<sup>lle</sup> d'Espeuven, qui me semble une spécialiste des manifestations de ce genre.

– Oh ! Franz ! dit Gwennola d'un ton de reproche. Pourquoi ne pas admettre qu'à Ty-Glaz elle ait été réellement effrayée par votre cheval ? Et ce soir...

– Ce soir, elle s’était étourdie à l’aide de Champagne, probablement. J’ai vu cela à ses yeux, quand elle nous a regardés... Ma chérie, je sais bien que vous me trouvez un affreux sceptique ; mais j’aime mieux vous dire franchement que je ne veux pas faire le jeu de cette jeune personne, en ayant l’air de m’intéresser à elle, si peu que ce soit.

Et plus bas, avec un regard ardent et grave, Franz ajouta :

– Bien-aimée, ne me jugez jamais quand vous me trouverez dur à l’égard d’une femme. C’est que j’aurai des raisons pour cela, vous le comprendrez, ma Gwennola.

– Je le comprends, mon ami, répondit-elle, en pressant doucement la main du prince.

M<sup>me</sup> de Cervillon et M<sup>me</sup> d’Espeuven, accourues, emmenaient Nicole à demi évanouie. Se modelant sur l’attitude de l’archiduc, la plupart des invités affectèrent de ne pas accorder d’attention à cet incident et la soirée continua avec plus d’animation que jamais, tandis que les dames d’Espeuven quittaient l’hôtel de Cervillon,

presque en même temps que les Ploellan, ivres de rage parce que de mauvais plaisants leur avaient demandé, en prenant des airs de componction, si « ce bon Gaétan souffrait encore de son dos ».

– Et tout cela, pour nous voir traités par Son Altesse comme une poussière qu’il ne daigne même pas regarder !

Telle fut la conclusion exaspérée de M<sup>me</sup> de Ploellan et, non exprimée, celle de Nicole et de sa mère.

## 14

Une sérieuse fièvre nerveuse se déclara chez Nicole, à la suite de cette soirée. M<sup>me</sup> d'Espeuven, elle-même très souffrante, se serait trouvée toute désemparée sans l'aide de sa nièce. Yvonne vint s'installer à la Fougeraye pour soigner et distraire la malade. Mais la seconde de ces tâches était difficile. Nicole, sombre, irritable, ne s'intéressait à rien. Un seul sujet aurait eu le pouvoir de retenir son attention, tout en ravivant sa souffrance. Mais Yvonne évitait soigneusement tout ce qui avait trait à l'archiduc Franz et à son mariage.

Ce fut Nicole qui en parla un jour.

La voyant un peu mieux, Yvonne lui avait dit :

– Je compte sur toi comme demoiselle d'honneur, Nicolette. Dans quinze jours, tu seras certainement tout à fait remise.

– En as-tu demandé l’autorisation à Son Altesse ? riposta Nicole avec un petit ricanement amer.

– Je n’avais pas à la lui demander. Il sait d’ailleurs fort bien – je l’ai dit en sa présence – que j’ai cette intention, et il n’a fait aucune remarque à ce sujet.

– Mais, moi, je ne veux pas avoir l’air de m’imposer ! Je ne veux pas qu’on croie que...

– Que tu cours après son pardon ? intervint charitablement Yvonne, voyant sa cousine demeurer court. Pour te dire franchement ma pensée, ma chère, ta place n’était pas au bal Cervillon ; mais elle est indiquée à mon mariage, du moment où le prince de Söhnberg n’a pas témoigné qu’il y fût opposé. Donc, personne n’aura rien à dire là-dessus... Et, même, cela te fera du bien dans l’opinion. Ainsi je compte sur toi, Nicolette ! Dépêche-toi de guérir et prépare ta toilette.

– Oh ! ma toilette ! dit Nicole avec amertume. Maman va m’en refuser une nouvelle, sous prétexte que nous ne sommes pas en fonds... Est-

ce qu'il y aura beaucoup de monde, au mariage de... de Gwennola ?

– Je le pense bien ! D'abord l'archiduc Ludwig-Karl et sa femme, l'archiduchesse Cécile, cousins préférés du prince de Söhnberg, puis je ne sais quel autre grand personnage autrichien, un magnat hongrois... et puis les relations des Pendennek, sans parler des curieux. Enfin, ça sera un beau mariage ! Modestement, Olivier et moi, nous passerons dans le tas.

Elle rit, mais Nicole ne lui fit pas écho. Une lueur d'envie brillait dans ses yeux clairs. Elle demanda, d'une voix qui tremblait un peu :

– Elle a dû recevoir quantité de cadeaux ?

– Des masses, naturellement ! Superbes ! L'empereur, les archiducs et autres gros bonnets de l'empire... Ceux du fiancé dépassent tout, d'ailleurs. Mais Gwen n'est pas grisée. Elle reste toujours simple et bonne, ne songeant qu'à faire plaisir, à soulager les peines d'autrui.

Après un petit temps de silence, pendant lequel son coup d'œil un peu narquois observa le

visage contracté de Nicole, Yvonne ajouta :

– Elle s’informe souvent de ta santé, qu’elle souhaite voir promptement rétablie.

– Tu la remercieras de l’honneur qu’elle me fait, répliqua nerveusement Nicole.

« Oui, vraiment, un honneur... et que tu ne mérites peut-être pas beaucoup », songea Yvonne, impatientée par l’orgueil et la jalousie qu’elle sentait en l’âme de sa cousine.

La double cérémonie nuptiale eut lieu en un matin ensoleillé, dans la chapelle du château de Kenendry, décorée de fleurs et de lumières à profusion.

Le temps, au beau fixe, avait permis de dresser les tables du déjeuner sur la terrasse. Le prince de Söhnberg présidait l’une et ses cousins la seconde. Gwennola, sous le voile de dentelle précieuse, apparaissait d’une beauté incomparable. Avec une grâce discrète, elle s’occupait du bien-être de tous et savait trouver le mot délicat qui prenait le cœur de ses

interlocuteurs :

– Mon ami, elle est la merveille des merveilles, avait dit l'archiduc Ludwig à son cousin.

Et ceci était l'opinion générale sur la nouvelle princesse.

Nicole, vêtue d'une toilette neuve, obtenue de la faiblesse maternelle, avait rempli son rôle de demoiselle d'honneur avec Amaury comme cavalier. Elle se faisait fort aimable pour lui, sa mère lui ayant insinué l'idée qu'il serait pour elle un beau parti, maintenant surtout qu'il avait l'honneur d'être le beau-frère du prince de Söhnberg. Mais son miroir lui avait révélé que la maladie laissait des traces sur son visage, qui avait perdu sa fraîcheur, s'était creusé, émacié, tandis que les cernes demeuraient sous les yeux fatigués. Les artifices n'avaient pu dissimuler entièrement ces ravages, qui désolaient M<sup>lle</sup> d'Espeuven.

À la suite du repas, un bal s'organisa. Le prince de Söhnberg l'ouvrit avec sa femme. Puis tous deux se retirèrent à l'écart, après que



Gwennola eut dit à mi-voix :

– Je voudrais vous demander quelque chose, Franz.

– Quoi donc, ma Gwen ? interrogea-t-il quand ils se trouvèrent seuls dans la bibliothèque, réservée pour que les hôtes princiers pussent venir chercher un moment de solitude.

– Avez-vous remarqué comme Nicole d'Espeuven paraît malade ?

– En effet.

– Elle n'est peut-être pas très intéressante, comme le dit M. de Kéranio. Mais, aujourd'hui, j'aimerais à voir autour de moi des gens satisfaits – ou à peu près. Et vous, Franz, n'éprouvez-vous pas le désir de pardonner ?

Elle penchait sa tête, débarrassée du voile, sur l'épaule de son mari. Franz baisa amoureusement les cheveux aux reflets d'or, avant de répondre :

– Je n'ai pas de ressentiment contre M<sup>lle</sup> d'Espeuven, ni contre d'autres, mon amie. Simplement du mépris. En outre, vous avez compris pourquoi il me déplairait d'avoir l'air de

lui accorder la moindre attention ?

– Oui, je sais... Mais quelques mots, Franz ? Il me semble que cela n'aurait aucune importance... et ce serait suffisant pour qu'elle ne sente plus autour d'elle cette sorte d'ostracisme, qu'Yvonne assure lui être très pénible.

– En un mot, vous voulez que je la réhabilite aux yeux de ses relations, qui lui tournent plus ou moins ostensiblement le dos ? dit en souriant l'archiduc. Soit, je le ferai pour vous complaire, mon cher amour... pour satisfaire ce cœur qui a toutes les délicatesses.

Ses lèvres, longuement, se posèrent sur les paupières frémissantes. Puis elles murmurèrent, avec un accent de joie passionnée :

– Gwen ! ma Gwen, je suis à toi, pour toute la vie !

En sortant un instant plus tard de la bibliothèque, les nouveaux époux se heurtèrent presque à l'archiduchesse Cécile qu'accompagnait M. de Kéranio, lequel avait obtenu un nouveau congé pour venir servir de

témoin à sa filleule.

– Ah ! te voilà, Franz ?... et vous, ma belle cousine ! Je venais me reposer un peu ici, car la danse me fatigue, par cette chaleur.

Elle éventait son visage menu, sans beauté, mais attirant par une expression de bonté et de vivacité gracieuse.

– ... Dis, Franz, si tu me laisses un moment ta délicieuse Gwennola ? Tu auras bien le temps de la voir, maintenant ! Nous allons bavarder un peu...

– Et dire du mal de moi, sans doute ? riposta l'archiduc en riant. Méfiez-vous de Cécile, Gwen ; elle fait des portraits terribles de ceux qu'elle déteste.

– Et tu es du nombre, naturellement. Va, ne crains rien, tu seras bien traité !... Venez, chère Gwennola, écouter tout ce que je pense de l'heureux mortel auquel vous avez promis ce matin obéissance.

– Et nous, ne gênons pas ces importantes confidences, dit gaiement l'archiduc en pressant

le bras de M. de Kéranio.

Ils regagnèrent la terrasse. Au passage, le prince de Söhnberg échangea quelques mots avec M<sup>me</sup> Olivier de Pendennek, tout aussi malicieuse que de coutume en ce jour solennel ; il honora d'un coup d'œil moqueur Pierre de Sobrans, qui manqua en étouffer de joie, s'entretint un moment avec M. de Rosmandour, embrassa la petite Annik Blanchard que Gwennola et lui avaient témoigné le désir de voir cet après-midi et qui lui faisait la plus amusante révérence du monde, en disant d'une voix flûtée :

– Je vous salue bien, monseigneur.

Après quoi, il arriva à un groupe de jeunes gens et de jeunes personnes, qui se levèrent en le voyant approcher.

Près d'Amaury, à qui l'archiduc adressait amicalement la parole, se trouvait une jeune fille dont le visage amaigri se couvrait d'une brûlante rougeur. Les yeux se baissaient, les lèvres frémissaient d'émotion violente...

Un regard froid effleura cette physionomie

troublée, une voix nette et brève prononça :

– Votre cousine m’a dit que votre santé se remettait un peu, mademoiselle ?

Nicole, saisie, bégaya :

– Oui..., monseigneur... Je... je remercie Votre Altesse Impériale.

Le prince de Söhnberg passa. Il avait rempli la promesse faite à Gwennola. Désormais, M<sup>lle</sup> d’Espeuven ne serait plus mise à l’écart comme une lépreuse par les courtisans de l’ex-M. Wolf. Mais elle avait ressenti, jusqu’au fond du cœur, l’indifférence profondément dédaigneuse existant à son égard chez celui qui venait de lui accorder ce pardon public.

Un matin du printemps suivant, l’archiduc Franz, qui se trouvait à cette époque avec sa femme dans son domaine de Bohême aux lacs bleus et aux forêts profondes, entra dans le salon où elle achevait de lire des lettres apportées par le dernier courrier.

– Quelles nouvelles, Gwen ?

Il attirait à lui un siège et s'asseyait près de la jeune femme, en la couvrant d'un regard d'amoureuse tendresse.

– Une lettre d'Yvonne qui m'apprend... Tiens, je vais te lire cela...

« Je t'annonce un mariage, chère Gwen. Devines-tu qui ?... Peut-être, car je t'avais déjà dit mon idée à ce sujet l'année dernière. Or, c'est moi qui ai persuadé ces deux intéressants personnages qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Est-ce aussi ton avis et celui de Son Altesse ? Car tu as compris qu'il s'agit de Pierre de Sobrans et de Nicole. »

Franz sourit, avec un ironique mépris.

– Oui, oui, ce sera fort bien. Ils ont à peu près mêmes défauts, même cervelle futile... Mais Sobrans a dû trouver la dot maigre ?

– Yvonne dit que Nicole a dernièrement hérité d'une tante – environ cent mille francs – de telle sorte que les Sobrans ont jugé le parti acceptable.

Il faut penser que nous n'avons guère de grosses fortunes dans le pays et que Pierre, déjà peu coté au point de vue intelligence, s'est fait beaucoup de tort par sa sottise à ton égard. Je crois vraiment que ce mariage est ce qu'il pouvait faire de mieux.

– Je le crois aussi, dit Franz en étendant le bras pour attirer vers lui la tête charmante, dont il baisa les cheveux soyeux.

– Yvonne est ravie de penser que nous passerons l'été à Kenendry. Mes parents, ajoutet-elle, te sont très reconnaissants de la pensée délicate que tu as eue, en voulant que notre enfant voie le jour dans la vieille demeure.

– Ma Gwen chérie, je sais que ce sera pour toi un grand bonheur. Et moi-même, j'aime Kenendry, où j'ai laissé de très doux souvenirs, où vivent tes parents devenus les miens. Ainsi donc, nous resterons là-bas quelques mois, nous y reverrons de bons amis et mes anciens ennemis, ainsi que ma malicieuse belle-sœur, M<sup>me</sup> Olivier de Pendennek. Et le futur prince de Söhnberg sera un Breton, comme toi, ma belle princesse

celte.

Avec un regard de fervente tendresse, Gwennola répliqua :

– Qu’il soit surtout, mon Franz, une âme généreuse, chrétienne, très noble, à l’exemple de son père !





Cet ouvrage est le 279<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.